This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

H LIBRARIES
933771 9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES COMPLETES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME NEUVIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Frederick II, the Great, king of Prussia.

MELANGES

EN VERS ET EN PROSE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIEME.

1792.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
352882A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1928 L

Digitized by Google

LE PALLADION,

POËME GRAVE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Le marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme; on ſuppoſe que le ciel l'a doué de cette rare faveur que ſa préſence rend l'armée pruſſienne invincible. Les ſaints qui ſe fourrent par-tout, révèlent ce ſecret au prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le marquis; après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce poëme. Les Pruſſiens que Valory et la diſcorde irritent pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler. Les Pruſſiens ſont victorieux, le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, et enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'épopée, nous le renvoyons au fameux poëme de la guerre des rats, au lutrin ou bien au vert vert; et en cas que tous ces ouvrages immortels ne puiſſent ramener ſon ſentiment, l'auteur prendra le parti de s'en conſoler, aſſuré que la poſtérité ne pourra ceſſer d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus enſemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé juſques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur ſur ce ſujet, et Monſieur Euler qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en réſolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

Digitized by Google

LA PALINODIE,

A DARGET.

J'EN ſuis fâché, pauvre DARGET,
Si ma Muſe trop indiſcrète,
De ſes bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier ſon ſujet.

Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Digitized by Google

Lorſque notre feu nous tranſporte ;
L'eſprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment ;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'HOMERE a plû ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.

Que fais-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel HOMERE ôta le cœur,
Pour qu'ACHILLE eût plus de mérite ?

Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,

Digitized by Google

Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part ainſi que d'un volcan,
Des flammes et de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent ;
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ferait-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance
Et digne d'un ſaint mort puceau.

Digitized by Google

Oui, par certaine épître encore
J'ai merité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de Turç à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes ſont menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devais charger tes mœurs.

Enfin, DARGET, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,

Digitized by Google

Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inftruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaftes champs
Aux verfificateurs habiles
Qui remplacent de notre temps
Les HORACES et les VIRGILES.

D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Mufe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, fans confulter le bon-fens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

DARGET, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs fons fe perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de fouffrir qu'on les deftine
A courir par tout l'univers.

Digitized by Google

Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie;
DARGET, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

Digitized by Google

LE PALLADION,

POEME GRAVE.

CHANT PREMIER.

Je ne suis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette;
Pégaze court et par monts et par vaux,
Quand sur sa croupe il porte un vrai poëte;
Quand je le monte il semble une mazette,
Le plus chétif de tous les animaux.

Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de son destin baroque,
Des Prussiens fut le Palladion,
Et pour lequel se fit mainte blessure,
Quand les housards fins et rusés matois
De l'enlever essayant l'aventure,
Autour du camp venaient en tapinois.

Digitized by Google

O vous ! divin et très-bavard Homère,
Des rimailleurs et l'oracle et le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs;
Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Echappez-vous de ſes ſombres cachots;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux:
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire:
Par vous d'Achille on connaît la colère;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit et tua ſes rivaux,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.

Bien autre était le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable.

O protectrice aimable de Berlin !
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard benin;
Au paradis dites un pâte-nôtre;
Favoriſez ce poëme badin,

Digitized by Google

L'ouvrage alors fera cenfé le vôtre,
Si l'affiftez de votre appui divin !

Le bon Charlot chaffé de Siléfie,
Avait mené fes fiers Autrichiens
Dans un bon *camp*, où regorgeant de biens
Ils men*aient tous* une joyeufe vie
Comme *prélats* dans leur graffe abbayie;

Au bord de l'Elbe ils fefaient leur féjour;
Le mal était, que l'armée ennemie
Avait fitôt l'Autrichienne fuivie,
Qu'on entendait, fi l'on n'était bien fourd,
Du camp Lorrain le Pruffien tambour.

Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement fe déchaîne,
Il voit fouvent fes partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuiants hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres diffipés.

Hélas! dit-il, s'appuyant fur Rofière,
Qui reffemblait à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreffer ma prière?
Qui diable peut raffembler nos fuyards!
Si tant de fois j'ai tenté les houfards,
Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine

Digitized by Google

Si nous voyons que l'aigle des Céſars
Sous tant de coups menace enfin ruine.

Prince, lui dit prudemment ſon ami,
Quittez, quittez la triſteſſe et l'ennui:
Au noir chagrin ne ſoyez pas en proie;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaiſirs, les feſtins et la joie
Faſſent ceſſer la douleur qui vous noie;
Vous éprouvez le deſtin des combats:
Si m'en croyez, faiſons un bon repas;
Demain, s'il plaît à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi verſant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.

Il dit, d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mange ſans perte:
Trente laquais à la démarche alerte
Volaient ſans fin de la table au buffet;
Du vin du Cap à longs traits on buvait;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres colorait
Et les filets des langues déliait.

Le Saintignon qui battait la campagne,
Dans ſon harnois très-fort ſe démenait.

Digitized by Google

Le bon Charlot en perdit la tristesse,
Et sur son front la brillante allégresse
Tout doucement sa douleur effaçait.
Déjà chacun parlait de sa maîtresse;
Se déridant le bon Charlot riait;
Toujours buvant, bientôt plus ne savait,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivresse,
Ce que sa langue, allant toujours, disait:
Il clignotait de sa faible paupière,
Ne voyait plus, tout avec lui tournait;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant et moitié chancelant,
De ses deux bras dans l'air se débattant;
On le ramène, et selon sa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.

Son confesseur à propos arriva,
De ses deux doigts allongés le signa,
Brailla Latin, puis marmotte un vieux Pseaume,
Le recommande à St Pierre ou Jérome;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux sommeil le plus parfait symptome:

Car pour dormir remède sûr, dit-on,
C'est d'écouter un onctueux sermon,
Depuis trente ans eût-on une insomnie.

Digitized by Google

D'abord bâiller, l'ame eſt appeſantie,
Ouvrant la bouche et baiſſant le menton,
Fermant les yeux, tomber en léthargie.

Déjà la nuit a de ſon voile obſcur
Couvert le ciel et toute la nature,
Et des hiboux, oiſeaux de triſte augure,
Retentiſſait le cri amer et dur.

Quand tout-à-coup ſur la tente du prince,
D'un vol plus leſte et prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince,
C'était, dit-on, un Saint de ſon métier,
De plus c'était le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot: Si je viens aujourd'hui,
C'eſt que je veux vous porter mon appui;
Népomucène était mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorſque je fus ſur terre:
On m'y traita, comme ſavez, fort mal.
Je confeſſais, et mon devoir auſtère
Sur certain point m'obligeait au myſtère,
Lorſque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant ſavoir ce que je devais taire,
Me fit couper, dans ce ſéjour fatal,
Ma langue, afin d'aſſouvir ſa colère;

De

Digitized by Google

De ce malheur je fus bien me moquer,
Et pour un faint plus ou moins d'une langue,
C'eft moins que rien, on bavarde, on harangue,
Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le favez, la gente Britannique
Très-clairement ce *phénomène* explique. (*a*)

Mais revenons à l'important fujet
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorfque je vis faiblir votre courage,
Que mon héros fi fort fe lamentait;
Quoi, mon héros, difais-je, eft catholique,
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en fon lacet;
Car quoique faint (eh Dieu me le pardonne),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône,
Ce font coquins, facrilèges, félons,
Qui brocardant et les faints et la meffe,
Nous affublant de mauvaifes raifons,
De nos autels ont éclairci la preffe;
Je veux punir ces infames vauriens;
Et protéger votre race orthodoxe;
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens!

(*a*) Il paraiffait alors à Londres une fille qui, difait-on, parlait fans langue.

Digitized by Google

Or écoutez ! ce n'eſt point paradoxe ;
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force ;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés ;
De la valeur appréhendez l'amorce ;
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivez,
Un autre jour il vous convient de prendre,
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.
Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle égide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préſerve
Le Pruſſien a ſon Palladion ;
Sainte Hédewige et ſainte Géneviève
Donné leur ont un gros marquis français,
Au gros marquis tiennent tous leurs ſuccès ;
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève
Le Pruſſien ſera toujours heureux ;
Si quelque jour le houſard vous le happe,
A tous vos coups nul Pruſſien n'échappe ;
Enlevez donc ce Valory fameux.

Il dit : et puis ſans nul autre étiquette
Monſieur le ſaint remonte ſa chouette
Et prend ſon vol au benoît Paradis ;
Le bon Charlot en eſt tout ébahi ;
Il ne ſait plus ou s'il rêve ou s'il veille ;

Digitized by Google

Ah! ſaint Joſeph, dit-il, quelle merveille!
N'en doutons point, tout va nous réuſſir,
Le ciel s'en mêle, il va nous ſecourir,
Et l'on verra bientôt changer les choſes.

Déjà l'aurore, au viſage vermeil,
Vers l'orient, de ſes beaux doigts de roſes,
Avait ouvert les portes du ſoleil,
Et les oiſeaux de leur tendre ramage,
Et les clairons, et le bruit du tambour
Et le ſoldat buvant, feſant tapage,
Tout annonçait l'aube d'un heureux jour.

Quand le Lorrain, eſſuyant ſa paupière,
Dit qu'à l'inſtant on appelle Roſière;
Roſière arrive, et le héros lui dit,
Dans un moment je vais quitter le lit;
Courez, volez, par votre voix ſonore,
Avertiſſez du retour de l'aurore
Tous nos héros; que ſans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à ſe rendre,
Et lorſque tous ici ſeront préſens,
Bientôt ſauront ce qu'il faut leur apprendre;
Il part; dans peu arrivent ces guerriers
Sur des courſiers tant ſuperbes que fiers.

Digitized by Google

Ne penſez pas que j'aie la folie,
Ami lecteur, de vous hiſtorier
De leurs chevaux la généalogie,
Podarge à tous eût-il donné la vie,
Le dire ici, ſerait vous ennuier.

Vint le premier Walis, chargé d'années;
Du vieux Neſtor il eut les deſtinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier:
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le ſage d'Aremberg;
Waldeck ayant le blaſphème à la bouche,
Le ſuit jurant et le ciel et l'enfer;
Puis vient riant d'un rire âpre et amer
Stein, qui paſſait pour Momus de l'armée;
Saintignon ſuit tout dérangé d'hier;
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, et qui peur d'accident
Juſqu'à mon Dieu diſent tout poliment.
Ce chevalier, pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux-là paraît avec éclat.
Et le dernier ce fut vous Collowrat,
Aux pieds des ſaints, aux autels de la vierge
Vous ignorez ſi vous êtes ſoldat.
Seul après tous arriva ce béat.

Digitized by Google

Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot, il était comme un Dieu,
Odeur de ſaint ſe ſentait en ce lieu:
Sa face était brillante de lumière;
Le pot en tête, et la dague au côté,
Et s'appuyant ſur ſa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majeſté.

Mes chers amis, las de nous laiſſer battre,
A notre tour feſons le diable à quatre;
Car plus long-temps ne convient de ſouffrir
Les Pruſſiens chez nous dans la Bohème;
Oui, j'ai trouvé la nuit un ſtratagème,
Pour les chaſſer même ſans coup férir;
La nuit un ſaint me l'a dit à moi-même.

A ce diſcours tout le monde ſe tut,
Mais tout à coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit chut!

Le bruit s'accroît, on parle ſans meſure;
Tel qu'on entend, quand vers la ſaint Michel
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles,
En bourdonnant l'eſſaim ſort des corbeilles,
Et dans l'inſtant il obſcurcit le ciel;
Pour l'appaiſer envain l'on ſe tourmente,
Il perd lui ſeul ſa fureur inſolente,
Et doucement rentre en ſa ruche à miel.

Digitized by Google

Ces indiscrets alors ainsi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent;
Mais à la fois tous lassés de parler
Font succéder à cette irrévérence
Un très-profond et sévère silence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une souris dans la tente trotter.

Lors Lobkowitz leur dit: ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un si bon conte;
Mais tous les chefs se mirent à brailler,
Qu'il dise donc ce qu'il a pu rêver?

Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit, ne prenez ce discours pour frivole!
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris;
Le gros marquis les rend seul invincibles,
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment seront tous déconfits,
Nous serons chats, ils seront nos souris.

D'hier au soir le prince est encor ivre,
Dit Saintignon; et le brutal Waldeck
Répond, soit dit sans manquer de respect,
Avec vous tous j'aurais honte de vivre,

Digitized by Google

Si je tenais propos aussi suspect.
Ce sont, ma foi, des contes de grand-mères,
Que nous importent et saints et sorcières ?
Notre destin dépend de notre bras,
Qui sans frémir affronte le trépas,
A son parti donnera la victoire,
Venez amis, que nous comblant de gloire,
Le Prussien terrassé, sous nos pas,
Dans tous les temps transmette à la mémoire
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.

Le Colowrat à ce discours profane,
En marmottant fesait signe de croix;
En implorant le souverain des rois,
Et redressant ses deux oreilles d'ânes,
Dit, que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent
Qu'en cent façons saints et saintes fourmillent;
Aux papegauds qui sont gens vrais croyans,
Ils font l'honneur de se rendre visibles,
Aux scélérats, à tous les mécréans
Qui, comme vous, ont des cœurs insensibles,
Il n'est échu que d'éternels tourmens.

Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront aussi sanglant;

Digitized by Google

Oui, fussiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ferait lavé dans votre sang.

Très-prudemment d'Aremberg les sépare
D'un si beau sang, princes, soyez avares,
S'il doit couler, ce n'est pas dans le camp;
Le sort pour vous tous deux qui se prépare,
Est, leur dit-il, plus illustre et plus grand.
Ce médecin qui de chez vous ne bouge
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge,
Et le courroux bientôt s'appaisera,
C'est sur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ses propos l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps sourire.

Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire
Comme le sang de Waldeck s'appaisa!

Comme la mer, après un long orage,
Brise ses flots sur le prochain rivage,
Ainsi Waldeck long-temps après gronda.

Le vieux Walis, chargé de son grand âge,
Leur dit, jadis on était bien plus sage,

Digitized by Google

Quand de mon temps un confeil fe tenait
Auprès d'Eugène, aucun ne remuait;
On écoutait dans un profond filence
Quand Staremberg, qui longuement parlait,
A tout propos crachait une fentence;
J'ai même vu le *confeil* qui durait
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormait? lui répliqua Spada;
Non, point du tout! ce confeil s'affembla
Pour difpofer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanfa;
Répond Walis: on n'était point volage;
Jeunes héros fuivez l'ancien ufage;
Le bon Charlot qui nous a raffemblé,
Pour haranguer dans un confeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en foit troublé.

Eh! qu'en dirait la reine et l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, fefant la révérence,
Oui, bon feigneur, vous avez grand raifon,
Enlevons donc l'ambaffadeur de France
Aux Pruffiens imprimons cet affront;
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille,
Et quant à moi, difciple de Luther,

Digitized by Google

Je suis Charlot, fût-ce même en enfer;
Tous nos Saxons sont vos auxiliaires,
Que vos saints donc mènent nos gens de guerre.

Ah! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, sans pudeur, sans respect;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche,
Dans les repas vous faites le bravache,
Et comme on fait ne manquez pas le bec;
Mais lorsqu'il faut payer de sa personne,
Vous évitez, prince, de ferrailler;
Les Prussiens vous font toujours plier;
Eh! quelle est donc cette affreuse gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur frissonne?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on saura que ces grands capitaines,
Et ces soldats qui remplissent ces plaines,
Assez nombreux pour dompter les enfers,
Se font laisser blouser par certains rêves;
Qu'un farfadet renverse leurs esprits,
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terrasser leurs vaillans ennemis,
N'ont rien osé que par ruse et finesse,
Lâches secours dont s'arme la faiblesse?
Pour enlever un gros marquis français.
Ce bel exploit, si digne de mémoire

Digitized by Google

Chez nos neveux vous comblera de gloire.
Le monde entier vous lâchera ses traits ;
Dieu sait comment, pour plaisanter et rire
Sur nos héros, s'égayera la satyre ;
Du moins, Messieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public sans pardon vous déchire ;
C'est en deux mots ce que je dois vous dire.

Très-brusquement reprit le duc Lorrain,
Vous ne savez Waldeck ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce soir plutôt que le jour de demain,
Le Valory sera sur nos limites ;
La nuit, ainsi me l'ordonna le saint ;
Sa volonté qui fut toujours parfaite,
Ainsi qu'aux cieux dans notre camp soit faite !

Tous les héros dirent, il a raison,
La question est toute décidée,
Le *quomodo* reste encor en idée.
Comment s'y prendre et de quelle façon ?

Waldeck leur dit : mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit sublime ;
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée et fière et triomphante,

Digitized by Google

Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory même au bruit du tambour.

Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.

Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,
Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre,
Sentaient le mal ſans pouvoir le réſoudre.

Mais le Lorrain, en reſſource fécond,
Leur dit: venez, prenons la gent hongroiſe,
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront;
Ils perceront, à l'honneur de Thérèſe,
Et Valory du camp enlèveront.

Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck, je crois que l'on ſe moque;
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi;
Pour ſaint André ce ferait un emploi.

Digitized by Google

Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit ſaint André; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois, ſignalez votre audace!

En retrouſſant ſa barbe noire et graſſe,
L'Hongrois lui *dit*, je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.

Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſur autrui,
Leur dit: je veux qu'on finiſſe aujourd'hui;
A Derſoffi je commets cette charge;
Qu'il aille donc préparer le combat,
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.

Le Saintignon, de la veille encor ivre,
Lui dit: Charlot, le pain fait le ſoldat.
Le ventre vide on fait fort mal la guerre;
Prince, mangeons; ainſi le veut Homère!

Fallut manger; tout le monde avait faim;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin,
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager l'eſcarmouche.

Digitized by Google

Deux cents houfards, renforcés de tartares,
Sur des courfiers plus vîtes que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.

Ami Lecteur, tu veux favoir quels gens
Lors combattaient fous des noms fi barbares?
Communément on les nommait Hullans;
On les difait grands dévoreurs d'enfans:
Ils font tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, et l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras et poitrine nue,
Gens faits exprès pour infpirer l'horreur;
Portant en main leur lance à pointe aigue
Et rempliffant les airs de leur clameur.

Des Pruffiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche et verte;
Au général on députe fans perte
Pour les fecours dont on avait befoin.

Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déferte;
Ce jour fans coups ne fe paffera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence
D'efcamoter par un fien partifan

Digitized by Google

Je ne sais quel ambassadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp,

Il dit et part: le prince dans l'instant,
Par le housard averti de la chose,
Aux ennemis un gros des siens oppose
De ses dragons, de ses chevaux légers.

Parmi ceux-là se distingue la bande
Que l'intrépide et preux Chasot commande,
Tous vieux soldats dans les combats experts,
Qui débandés, voltigeans dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis suivant leur capitaine,
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueusement;
Et par leurs coups portent la mort certaine.

Les deux partis s'approchent lentement;
Tout ce que peut et l'adresse et la ruse,
L'invention et les subtilités,
Se pratiquait alors des deux côtés:
Le Prussien voit que l'Hongrois l'amuse,
Et l'Hongrois voit ses desseins éventés.

Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi sur la plaine domine.

Digitized by Google

Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étaient ces fortes légions,
Qui ſuſpendaient leur ardeur ſanguinaire,
Et dans leur camp ſe tenaient en repos,
Voyant ſans trouble approcher leurs rivaux.

Leur droite occupe une haute montagne,
L'autre aile allait, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe, aſſurer ſon appui ;
Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignait rien pour lui.

Mais Derſoffi voltigeoit dans la plaine,
Tout à l'entour découvrait le terrain,
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine
Formait encor quelque nouveau deſſein.

Chaſot s'avance, et l'autre qui le guette
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.

Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi,
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches,
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;

Quel

Digitized by Google

Quel eſt ton nom ? Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, et ſuis le plus vaillant des hommes,
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes,
Je ſuis Normand et du pays de Caux;
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage,
Nous combattons aux yeux de l'univers.

L'Hongrois lui tire un coup de carabine,
La balle ſiffle et s'égare dans l'air;
Chaſot lui dit, tu hâtes ta ruine,
En même temps le frappe ſur l'échine,
Mais le coup manque et tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne, et de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe cheoir à terre.

D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival;
Le brave Rauch le voit et le repouſſe;
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut d'eſtropier ſon pouce;
Il ſe relève et monte un Polonais.

En attendant le vigilant Hongrois
Détache, et fait par une marche adroite
Du Pruſſien tourner le camp à droite;

Digitized by Google

En même temps, pour cacher ses projets,
Il escarmouche, harcèle à sa manière,
Pour que son monde, arrivant par derrière,
Puisse saisir le gros marquis français.

De ce côté, selon les conjectures,
Les Prussiens avaient pris leurs mesures.

Le bon Charlot et ses Autrichiens
Examinaient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.

De tous côtés alors les Prussiens
Fondent serrés sur l'ennemi qui plie:
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie;
Housards à moi, qu'ici l'on se rallie!
Ce n'était plus qu'une confusion.
Des Prussiens, la redoutable épée
Du sang Hullan était toute trempée,
Très-grande en fut alors l'effusion;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyait toutes parts sur la route
Que bras coupés, que morts et que mourans.
Pour échapper à l'ardente poursuite,
Chacun hâtait sa course dans sa fuite.

Digitized by Google

Muse, dis-moi, comment en ces momens
Chasot brilla, fesant voler des têtes,
De maints hullans fesant maintes squelètes,
Et des housards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres transperçans;
Et maniant sa *flamberge* tranchante,
Mettait en fuite et donnait l'épouvante
Aux ennemis effarés et tremblans.

Tel Jupiter est peint armé du foudre,
Et tel Chasot réduit l'hullan en poudre.

Le bon Charlot, ses princes, ses héros,
A fuir aussi fallurent se résoudre,
Voyant sur eux fondre leurs fiers rivaux.

Comme l'on voit le lièvre de son gîte
Tout effaré se lever au plus vîte,
Quand il entend des lévriers jappans,
A toutes jambes il court à travers champs;
Les chiens légers, après lui s'allongeans,
Avidement courent à sa poursuite;
S'il peut gagner un bosquet dans sa fuite
Il est sauvé; les chiens, ses poursuivans,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.

Digitized by Google

Tels échappés de la main homicide
Du fier Chasot, plus redouté qu'Alcide ;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houſards,
Rentrés au camp maudiſſaient les haſards.

Fin du premier Chant.

Digitized by Google

CHANT SECOND.

O ! mes amis, craignons tous de médire;
C'eſt un poiſon mortel que la Satire:
Qui brocarda ſans remords ſon prochain,
Eut ſa revanche; et dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pire encor ſont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.

Me garderai de pareille aventure,
Pour plaiſanter s'offrent tant de ſujets;
Et les dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tout côté me lanceraient leurs traits;
Notre guide eſt la loi de la nature:
Belle, ſans fard, auſſi ſimple que pure,
Elle bannit la ſuperſtition;
Mais elle apprend ce qu'à l'être ſuprême,
On doit de culte et d'adoration,
Tant pour amour de lui que de ſoi-même.
Mais dans le monde il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, des fous viſionnaires,
Qui vont braillant, et du haut de leurs chaires
Se font des dieux ſelon leurs caractères,

Digitized by Google

Toujours cruels et toujours puniſſans ;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens,
De tous les ſots forment une cohorte ;
Gens bien choiſis, tous élus, tous chéris,
Et pour leſquels ſaint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.

Amis, comment ſouffrir de tels affronts ?
C'eſt au bon ſens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là qui jugent ſans raiſons,
Les gens d'eſprit enfin ſe vengeront.

Mon cher lecteur, ſi hardiment je grimpe
Juſqu'au ſommet de l'éclatant Olympe,
Ne penſes point que ce ſoit les vrais cieux,
Dont j'oſe ici te faire la peinture ;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur et l'impoſture,
Et l'intérêt de quelques rêves-creux ;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.

Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici ſur la face du monde,
Ses démêlés, ſes débats, ſes excès,
Ses intérêts, ſes guerres, ſes procès ;

Digitized by Google

Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeste,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts
Qu'en prononça toute la cour céleste.

Or écoutez: ces peuples d'ennemis,
Qui se battaient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards se dérobe,
Fixaient sur eux les saints du paradis:
On n'y parlait presque plus d'autre chose;
Et chaque saint ayant pris fait et cause,
Les uns disaient, sommes Autrichiens;
D'autres ligués, nous sommes Prussiens.
Ce que de saints avait produit la France,
Etaient de droit zélés pour l'alliance;
Mais tous les saints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain étaient tous bien portés;
Ceux-là portaient, dessous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti;
Des rubans verts chamaraient leur étole.

Le monde au ciel était bien perverti!
Au bon vieux temps chacun, suivant la règle
Dévotement chantait Alleluia;
On eût fessé quiconque eût fait l'espiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya;
C'était alors la vraie monarchie.

Digitized by Google

En vieilliſſant, le bon père éternel
Laiſſait aller la police du ciel;
Il s'en fit lors une hiérarchie.

Le paradis était comme une cour:
Il y régnait l'intrigue et la cabale;
Aux chaſtes ſœurs les ſaints feſaient l'amour;
Tout préſentait des objets de ſcandale;
On y voyait la diſcorde infernale;
C'était alors un dangereux ſéjour.

Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On ſe ſauvait par compère et commère;
L'un, en léguant ſon bien par teſtament,
A des frappards d'un très-riche couvent;
L'autre en payant eſcamotait ſon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme;
Chacun avait étudié comment
Tromper du ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa ſcélérateſſe.

Lorſque la mort s'approchant à tâton,
Par le collet ſaiſit le miſérable,
En ſe vouant ſoudain à ſon patron,
Et ſe ſignant, on déroute le diable;
On fait des vœux aux ſaints de grand renom;

Digitized by Google

On se confesse à quelque jésuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un passe-port signé pour le Cocyte,
Avec la messe et l'extrême-onction.

Alors le saint, auquel le mort se voue,
Pour soutenir sa réputation,
Au paradis le protège et l'avoue;
Et chaque saint ayant eu de tout temps
Dans notre monde un nombre de cliens,
Jugez combien le ciel en ses murailles
Avait alors rassemblé de canailles.

Quant aux grands saints, c'étaient tous imposteurs,
Qui, se forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéraient des miracles,
Dont on croyait les cieux mêmes auteurs:
Et la très-sainte et ridicule église,
Dévotement, par bref, les canonise;
Et les voilà comme saints reconnus.

Telle était donc alors la cour céleste;
Un composé de comiques abus,
Pour le bon sens nourriture indigeste,
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Digitized by Google

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille ſortes de moines,
Tous pêle-mêle enſemble entaſſés.

Imaginez, ſi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des ſéraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.

Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la céleſte famille:
Près de ſa dextre on voit avec ſon fils
Une beauté, reine du paradis:
Beauté, feſant enfans en ſon jeune âge,
Et conſervant toujours ſon pucelage.

O mes amis! ah que c'eſt bien dommage
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique et bon uſage!

On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands et les petits prophètes;
Quelques hébreux, raſibus circoncis,
Reſplendiſſans, comme on voit les planètes.

Ah! vous voilà, cher Luther et Calvin
Au paradis, en chauſſes et pourpoint!

Digitized by Google

Tant mieux pour nous que là font hérétiques;
Y font encor bien d'autres fchifmatiques,
Qu'y place au moins la fuperftition.

Là, j'aperçois le grand faint de la Mecque:
On va donc là fur fon opinion?
Tandis que vous, Horace et Cicéron,
Virgile, Homère, et Socrate et Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'eft l'enfer, c'eft l'empire du diable,
Qu'on nous affure être le mieux peuplé;
Ce que la terre a vu de plus aimable
Doit pour jamais être là-bas brûlé;
Là s'engloutit le monde et la nature,
La refpectable et fage antiquité,
Et notre race et la race future.

Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale et fombre majefté
Ont affigné la pauvre humanité:
Par cette loi, tant injufte et tant dure,
Rien ne refta pour la divinité;
Si bien ont fait que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'efprit immonde.

Digitized by Google

Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtème, et leur fou de partage;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les ſaints excitaient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur:

Ce n'aurait point été choſe nouvelle;
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avait fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir.

Le roi des cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal; l'archange Michael,
Ce courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel
Pour l'amener d'abord à l'audience.

Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui mettant ſa couronne
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône,

Digitized by Google

Ce trône eſt fait d'argent, d'or, et d'airain;
Et Belzébuth à la forge infernale
Le travailla de ſa griffe au burin:
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte et de ſa triſte fin;
Par ſon exemple et ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les ſaints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.

Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont Meſſieurs les courtiſans;
Le ſaint nouveau, le martyr et l'apôtre
Y ſont auſſi les fiers, les ſuffiſans.

Le trône était négligé de ces gens:
Tous ces faquins de moines et de prêtres
Au paradis feſaient les petits-maîtres,
Diſaient, ce trône eſt l'œuvre des méchans;
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connaître;
Que des reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.

Mais cependant le divin interprête,
Tout bourſouflé, ſonnait de la trompette;
C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des ſaints doit écouter.

Digitized by Google

Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurais pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage;
Quand je voudrais même la ſupprimer,
La choſe, hélas, parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême. . . .

Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire et ſa langue égarée.
Saint Auguſtin, de loin l'apercevant,
Lui dit, grand roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étais encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine;
Ce diſcours là je ſavais tout par cœur,
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher ſeigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène;
Ce n'eſt, mon roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.

Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit, hélas! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute; enfin l'âge vieillit,

Digitized by Google

Et je n'ai point dans ce besoin extrême,
Le beau puîné de l'essence suprême,
Mon fils cadet, le gentil saint esprit.

En pareil cas le bon garçon me souffle;
Il est allé, selon ce qu'on m'a dit,
Pour assister, (car il est doux et souple)
Au Vatican dans la pompe et le bruit;
Sa sainteté, qui, dans sa grande église,
Dans ce moment nouveau saint canonise,
Un saint que tous vous ne connaissez pas,
Qu'on a tiré squelète de sa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Recevra, sortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptisera,
Bientôt après des miracles fera;
Et son idole, ayant par-tout sa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le scélérat, l'imbécille et le riche;
Dans les bons jours sa fête on chomera.

Mais revenons enfin à ma harangue!
Mes chers enfans, si je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma pesante langue;
Si m'entendez, c'est-là le principal.

Digitized by Google

Or, écoutez ! dans ce féjour royal,
Où dès long-temps je fais ma réfidence,
J'ai feul verfé deffus l'humaine engeance
Egalement et les biens et les maux,
Que j'ai puifé de ces deux grands tonneaux.

Si le deftin par fois me contrecarre,
Et me prétend afférvir fous fa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je fuis feul le roi.

Mais vous, mes faints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avais cru plus fages que les autres,
Au paradis, devant moi, fous mes yeux,
Vous élevez vos fronts féditieux:
Selon qu'en dit à chacun fa faconde:
Chacun de vous veut gouverner le monde;
Dites! pourquoi fuis-je donc dans les cieux?

Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deffus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de fable entre elles difputant;
Et vous voilà d'abord en mouvement;
Aucun de vous entre foi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer;

De

De son côté ne tirant qu'à sa corde,
L'œil égaré, soufflé par la discorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager;
Si l'on m'échauffe, on me fera résoudre
A vous chasser bien loin de mes États,
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proscrire, à vous réduire en poudre;
Mais pour le coup je ne le ferai pas.

Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis seul régler comme il me plaît
Le sort humain sans que l'on en raisonne.

A cet essaim de frelons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande et j'ordonne
D'être tranquille et d'être satisfait!

Il dit, les saints les yeux baissés sur terre,
Genoux tremblans, et joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignans tous le tonnerre,
Au fond du cœur pestaient sur leurs destins;
Il se fit même un silence si morne,
Qu'on aurait dit que ces saints, tant parlans,
Étaient muets, enchantés, ou gissans.

Digitized by Google

Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorſque la peur ſe fut calmée un brin,
Le vieil babil reprit ſon ancien train.

Alors lui dit ſaint maître Borromée :
Grand roi, ſouffrez qu'un de vos immortels
Oſe parler ; l'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui tout s'en va dans ce jour en fumée ;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eſt contre eux animée ;
Exaucez-moi ! Certes il a raiſon,
Dit l'autre ſaint, (c'était Népomucène)
Vous voulez donc, comme en votre maiſon,
Au pur haſard laiſſer notre dòmaine ?

L'Autrichien reſpecte mes vertus,
Il n'eſt de ſaint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi ſeul la Bohème ;
On fait là-bas ce qu'on doit à mon nom ;
Voyagez-y, l'on y voit ma ſtatue
Sur les chemins, même ſur chaque pont ;
Malheur, paſſant, à qui ne me ſalue ;
Mais ſi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand roi, qu'à peine,

Digitized by Google

Si, dis-je, un jour on voit les Pruffiens
Victorieux chaffer le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera ?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde,
(Car tout de bon la chofe vous regarde)
Tout le premier on me ruinera,
Et dans ma niche on m'abandonnera;
Le Pruffien, qui fur moi fe hafarde,
M'ayant vaincu, fur vous fe tournera.

Il n'avait pas achevé fa harangue,
Lorfqu'en fureur lui dit faint Winceslas,
Tais-toi, fripon, déclamateur fans langue,
Vil raviffeur de mes anciens états.
J'étais moi feul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'avifas
De m'imiter, fefant mon fecond tome;
Que nouveau faint tu t'impatronifas:
Alors mon culte à ton autel paffa.

Le doux Jéfus qui, tout furpris, l'écoute;
Dit, Winceslas vous n'y voyez donc goutte,
Meffieurs les faints rengainez vos exploits;
Vous avez tous empiété fur mes droits;
Vous, des dévots avides parafites,
Avant le temps que miracles vous fites,

Digitized by Google

J'étais moi ſeul adoré des humains;
J'avais moi ſeul l'honneur des proſélites;
Mais à préſent on ne voit que des ſaints,
Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.

Le bon papa lui dit tout doucement,
O! mon cher fils, ne ſoyez colérique;
J'avais jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique,
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique,
Je le ſouffris t'aimant fort tendrement.

Mais laiſſons-là l'aigreur et la diſpute;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations;
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute;
Puis je prendrai mes réſolutions.

Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent;
Les Pruſſiens au roi recommandèrent,
Et Généviève, et tous les ſaints Français
Par leur diſcours très-fort les appuyèrent.

Digitized by Google

Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante et plus belle
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige; elle approcha du roi
D'un air soumis, et d'un maintien modeste;
Dans ses beaux yeux on voit briller la foi,
Et bref, c'était une beauté céleste.
Sa belle bouche allait donner la loi,
Et décider la querelle funeste,
Dont la Bohème était pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui pressant les genoux,
De l'autre main au menton le caresse,
Lui dit, grand roi, mon espoir est en vous!
Jadis prenant pitié de ma jeunesse,
Me dégageant de l'humaine faiblesse,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Assistez-moi, que dans ces jours prospères
Tous mes parens ressentent vos faveurs;
A tous ces saints ils font peu de prières,
Mais votre amour remplit seul tout leur cœur.
Les Prussiens composent ma famille,
Et leurs rois sont mes plus purs rejetons,
Ne souffrez pas qu'un vil saint les étrille;

Digitized by Google

Couvrez-les tous deſſous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédvige ſe dévoue.

En même temps elle vous l'amadoue :
Onc on ne vit avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple et ſi flatteur.

Le bon papa ſent ſon ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'aurait le cœur d'oſer vous refuſer,
Dit-il ; de loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler ;
Chacun le voit ; le roi lui dit, ma mie,
Vous aimerais bien plus, ſi de l'envie,
Lorſqu'il me plaît à ſaintes de parler,
Vous ne ſentiez ſi ſouvent la furie ;
Il eſt beſoin d'apprendre à vous calmer.

Alors, parlant à ſainte Géneviève,
Il dit, prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiſtins,
Et ſecondez l'effort des Pruſſiens ;
Ce ſont les fils de ma charmante fille.

Digitized by Google

Chère Hédevige, ordonnez aux deſtins,
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuſe famille.

Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treſſaillir, et les cieux et la terre,
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les ſaints confus en déſarroi.

L'ange leur dit, le roi vous congédie,
Que chaque ſaint, vaquant à ſes emplois,
Aille à préſent régir ſa monarchie,
Tous dans l'inſtant ſe lèvent pour ſortir.

Comme l'on voit la preſſe s'éclaircir,
Lorſqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu ſa diète,
Ainſi les ſaints s'empreſſent de partir.

Dame Marie, attelant ſa maſette,
Fendant les airs, deſcend droit à Lorette;
Là, dans ce temple un miracle poſa
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux JESUS, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire ſa renommée.

Digitized by Google

Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola,
Sur un grand coq le bon ſaint ſe percha;
C'était ce coq qui par trois fois chanta
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,
Son doux JESUS par trois fois renia,
Aucun des ſaints autant on ne fêta,
Honneur ſe fait à Rome le ſaint père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de ſaint Pierre.

Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère,
Pour Pétersbourg partit le Catotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.

Antoine alors part à califourchon;
Piquant des deux il preſſe ſon cochon:
Ce ſaint des porcs eſt l'auguſte patron.

Ah! vous voilà le coloſſe de Rhode,
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un ſaint hors de mode,
Le grand Chriſtophe, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.

Un autre part, il veut chômer ſa fête,
Vous oubliez, ſaint Denis, votre tête;

Digitized by Google

Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête un ſaint fait rire les badauds.

Là ſaint François, tout criblé de ſtigmates,
Ce pieux martyr encor couvert de ſang,
A gros bouillons ſortant des quatre pattes,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc,
S'en va tout droit dans un riche couvent;
Ce jour ſa châſſe en pompe ſe promène,
Et le gardien et les religieux,
Et les dévots que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine,
Suivent le ſaint d'un air humble et piteux,
A ſon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.

J'ai la berlue, ou je crois Dieu me damne,
Parmi ces ſaints que j'aperçois un âne,
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta;
Mais c'eſt celui qui le ſauveur porta,
Lorſque l'hébreu célébrant ſon entrée,
Jéruſalem de palmes décorée
Juſques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal ſur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queue.

Digitized by Google

Là, tous les ans de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle,
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendans le miracle,
Et célébrans ſa fête avec éclat.

Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver don Carlos;
Il fait bouillir ſon ſang dans ſa fiole,
Tous pleins de joie en ſont ces bons dévots.

Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte,
Et les vieux ſaints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, et Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon;
Ils n'étaient plus que des ſaints en peinture.

Mais ſi j'avais une langue d'airain,
Et des poumons comme Éole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrais-je enfin
Te tout conter, et tous ces ſaints te dire;
Un an entier ne ſaurait me ſuffire.

Mais ſi voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale,

Digitized by Google

Un almanac tout du long, vous étale
Et chaque ſaint, et ſa fête, et ſon jour.

Mais après tout, ce ne ſont mes affaires,
Venons aux ſaints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont *tous les deux beſoin.*

Vers le Lorrain part ſaint Népomucène,
Sur un rayon il ne ſe percha point,
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſa métropolitaine,
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.

Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine;
Pas ne croirez ce qu'il imagina:
Deſſus ſon pont le bon ſaint ſe tourna,
Aux Pruſſiens il montra le derrière,
Aux gens Lorrains ſa béate viſière,
Tout auſſi-tôt au miracle on cria.

Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige
Saint Népomuc étale un vrai preſtige,
Que fites-vous? ò divine Hédevige!

Digitized by Google

Muſe, dis-moi comment ſes belles mains,
Qui maîtriſaient l'Oracle des Deſtins,
Pour relever la pruſſienne tige
Lors préparaient de mal aux fiers Lorrains.

Elle n'admet aucun repos ni trêve;
Toujours parlant, conſultant Géneviève,
D'avance ayant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir jouer ſes reſſorts.

Alors des cieux la nombreuſe aſſemblée
S'était déjà des portes écoulée;
Et traverſant le vaſte champ des airs,
Avait rempli cet immenſe Univers:
Les uns en France, et d'autres en Autriche
Etaient venus ſur les ailes des vents;
Et chaque ſaint, de retour dans ſa niche,
Humait déjà l'odeur de ſon encens.

Digitized by Google

CHANT TROISIEME.

Il n'eſt pour nous qu'heur et malheur au monde,
J'ai ſouvent vu dans ce ſiècle félon,
Que la fortune aveugle et vagabonde
A couronné un faquin, un fripon,
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au ſort abandonné,
Souffrir l'opprobre et languir en priſon.
Quand le deſtin aigu nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion,
Pendant un temps on ſe défend, on lutte;
Mais on périt s'il réſout votre chute.

O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire,
Ce fait tragique et ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.

Or écoutez: L'Autrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etait encore abattue, alarmée;

Digitized by Google

Le bon Charlot s'entendait bafouer,
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguisait ses brocards,
Par ses bons mots, sans fin, le turlupine;
Et ses propos lâchés, sans nuls égards,
De bouche en bouche allaient de toutes parts.

Dans l'Univers bientôt la renommée
Avait ces bruits rapidement semée.

Ce monstre affreux paraît d'abord petit;
En moins de rien il s'accroît et grandit,
Jusques aux cieux atteint sa tête énorme,
Et de ses pieds il touche les enfers.
L'étrange oiseau même en volant s'informe
De ce qu'on fait et dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille!
Il a des yeux, des bouches, des oreilles:
Il va d'un pas d'orient en occident,
Et publiant les vérités, les songes,
Et des secrets, et souvent des mensonges,
Divulgue tout d'un babil impudent.

Dans les deux camps ce monstre malfesant
Avait tout dit; on n'entendait que rire:
Le bon Charlot en son cœur en soupire;

Digitized by Google

Hélas, faut-il que si dévot aux saints,
J'aye ici-bas d'aussi cruels destins?
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche:
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche?
Si vous souffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne,
Ce n'est qu'à ceux que le monde proscrit,
A qui le ciel après la mort la donne:
Il faut souffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations:
Quand nous avons senti ces maux insignes,
Encor des cieux sommes-nous tous indignes.

Le preux Rosière entend avec chagrin
Ce discoureur si doux, si débonnaire:
Vous raisonnez, dit-il, en capucin;
Il faut ici parler en militaire.

Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illustre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur et le ciel.

A ce discours le Lorrain sent renaître
Nouvel espoir: il dit, sans nous commettre,
Ayons raison de notre affront cruel.

Digitized by Google

Sitôt au camp on projette, on raisonne,
Au dur Franquin échoit l'enlèvement,
Il doit avoir l'honneur du dénoûment,
Pour ce grand coup tout s'apprête et s'ordonne.

Saint Népomuc perché dessus son pont,
Pensait tenir en ses mains la victoire;
Sainte Hédevige en rit avec raison,
Elle savait ce qu'elle en devait croire,
Et se moquait de ce projet bouffon.

Elle aborda sa chère Géneviève,
En lui disant d'une façon briève;
Ma sœur, je n'ai jamais parlé français,
Je ne veux point commettre un barbarisme,
Et du marquis amusant les laquais,
Me faire huer pour quelque germanisme;
Chargez-vous donc de ce soin important;
Qu'il sache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare;
Que dans le camp bien se barricadant,
Il soit sur-tout circonspect et prudent.

Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis,
Sainte à l'instant travestit sa personne,

Elle

Digitized by Google

Elle prend l'air des gens de ſon pays,
Elle ſe met en homme du beau monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille et crinière blonde.

L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnaient ſa tête moutonnée,
Et ſon grand nœud formé ſous le menton,
Et ſa chemiſe en dentelles ornée,
Et ſes manchettes en patte de pigeon,
Et ſes bas blancs tirés juſqu'à l'échine,
Ses eſcarpins avec rouges talons,
Et ſon habit chamarré de galons
Feſaient valoir ſur-tout ſa bonne mine.

Le gros marquis alors ſe promenait
Aux bords de l'Elbe avec ſon cher Darget.

Elle lui dit, Valory je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins;
Si ce n'était votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deſtins,
Je ne ferais certes venue moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.

Jeune muguet, vous plaiſantez ſans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,

Digitized by Google

Savez peut-être écrire un doux poulet,
Dit le marquis, qui de rien ne ſe doute.

Elle répond, penſez ce qu'il vous plaît:
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera;
L'Autrichien depuis long temps invente
Un tour maudit, et qui vous ſurprendra.

Mais Valory deſſus ce fait plaiſante:
D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera?
Me prendre moi! je voudrais voir le drôle,
Qui de ſang-froid jamais m'approchera.
Allez, allez, cette idée eſt bien folle. . . .
En même temps paraît un auréole,
La ſainte prend un corps tout délié,
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.

Le bon Darget en eſt émerveillé,
Le gros marquis reſte tout immobile,
Et de frayeur preſque pétrifié.
Puis raſſemblant la force qui lui reſte,
Il dit de l'air d'un excommunié,
Inſtruiſez-nous, beau farfadet céleſte,
Etes-vous donc un ange ou le démon?
Et, s'il vous plaît, comment eſt votre nom?

Digitized by Google

La bonne ſainte auſſi-tôt lui répond,
Reconnaiſſez, gros marquis, Géneviève,
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un ſaint archifripon.

Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe;
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous,
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux,
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La ſainte part plus prompte qu'un éclair,
De ſon éclat cette immenſe carrière
Semble embraſée, elle trace dans l'air
Un grand ſillon tout brillant de lumière.

Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant,
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde,
La guerre ou bien la prompte fin du monde,
Que l'aſtrologue a prévu clairement.

Digitized by Google

De même alors que disparut la sainte,
Le gros marquis étant transi de crainte,
Resta long-temps dans l'étourdissement.

Darget très-bien le soutient, le rassure,
Il releva cette heureuse aventure,
Puis tous les deux consultent prudemment,
Que faut-il faire ? Irons-nous tout à l'heure,
Pour sureté, changer notre demeure ?

Auprès du camp était un petit bourg,
C'était un lieu très-peu digne d'estime ;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O ! Jaromirts, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom discordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus et déserts,
Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui pensa mettre un gros marquis aux fers !

C'est dans ce bourg que pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment se loge ;
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veillaient à l'entour de sa porte,
Pour conserver ce grand Palladion.

Digitized by Google

O! profondeur d'eſprit et de lumière!
Que penſez-vous? Ce prudent émiſſaire
Feſant garder la porte de devant,
Abandonnait la porte de derrière,
Qui procurait facilité plénière,
Pour le projet de ſon enlèvement.

Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnait ſur-tout l'infame trahiſon;
Suborné fut l'hôte de la maiſon,
Par un Franquin, monſtre de crocodille,
Qui va jouer ſon rôle comme Achille.

Que ſans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture,
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis ſe paſſa l'aventure.

Sans ornement et ſans architecture
Préſentez-vous un boucan clandeſtin,
On n'y flairait, ma foi, nulle odeur d'ambre;
On n'y trouvait que deux appartemens;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit ſa chambre.

La nuit arrive et Valory ſe couche,
Le gros marquis dormait comme une ſouche,

Digitized by Google

Et tout auprès le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormait déjà dans les bras de Mórphée,
Après avoir fini ſon chapelet.

Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil.

Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit roder Franquin.

Darget s'éveille et tout ſon corps friſſonne;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne;
Le farfadet tout auſſitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage:
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage.

On carillonne, il ſe fait un grand bruit,
Il eſt déjà deux heures après minuit,
Et le pandour, avide de pillage,
Entre en forçant la porte de Darget.

Digitized by Google

Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance,
Et ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique:
Qui cherchez-vous? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A ſa vaiſſelle, à ſes meubles de prix.

C'eſt moi qui ſuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeſtique;
Prenez ces ſacs pleins de nouveaux louis.

En même temps cette troupe pillarde
Fait table raze en cet appartement;
Soit par bonheur ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poële joignant.

Ce bruit affreux frappa d'abord l'oreille
Du gros marquis, qui ſoudain ſe réveille;
Et ſans reſſource il ſe ſerait perdu,
Si, deſcendant de la voûte céleſte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter dans ce moment funeſte.

Hors de ſon lit criant tout éperdu,
Il va ſortir et ſe livrer tout nud,

Digitized by Google

En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.

La bonne ſainte, au divin pucelage,
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnait de temps en temps,
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger miracles opérant
Sur ce marquis fougueux et frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.

Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature,
Penſant tenir par cet exploit bouffon
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria, Monſieur le caporal
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige,
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal!

Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînait Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,

Digitized by Google

Le caporal fefait pleuvoir fur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.

Jamais le Ruffe n'a dans fes chaffes d'ours
Défaït un nombre auffi confidérable,
Que Jarómirts vit d'ames de Pandours
Dans cette *nuit* defcendre droit au diable.

Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fufillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême inévitable,
Ah! qui t'aida de fon bras fecourable?
Qui te fauva deffous fon aileron?

Ami lecteur, ne refte point en peine,
Je vois des cieux defcendre maître Étienne,
Du bon Darget ce fidèle patron:
Lorfque la mort de tous les côtés fauche;
L'honnête faint lui tint lieu de plaftron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.

Le dur Franquin ignorant fon erreur,
Fuyait toujours le cœur rempli de joie;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera lorfqu'on verra fa proie.

Digitized by Google

Ni plus ni moins, Darget nuds pieds trottait,
Jufqu'aux genoux s'enfonçait dans la boue,
Gelait de froid, fefait étrange moue;
L'épine auffi le pied lui déchirait,
Et le badaud de tout fon cœur jurait
Contre le fort qui des hommes fe joue.

Toujours peftant et toujours avançant,
Il avait déjà fait près d'un grand mille
Lorfque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant
Où le Franquin avait fon domicile.

Ce fcélérat fefant l'homme civile,
Dit à Darget : Monfieur l'ambaffadeur!
Je fuis fâché de la trifte aventure,
Dont, il eft vrai. je fuis l'heureux auteur,
Et fi nuds pieds, fans habit, fans voiture,
Venez ici, c'eft un petit malheur.

Pour confoler votre douleur cruelle
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deffus cette vaiffelle
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eft qu'à moi.

Digitized by Google

Sur ce fujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal fe fatisfirent;
Car fans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il était:
Et dans le temps que Darget développe,
De fon malheur, le plaifant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en fyncope.

Serai-je donc compté pour un zéro,
S'écria-t-il, et ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,
D'une brillante et pénible entreprife
Tout le fuccès, par ma folle méprife.

Ah! malheureux, fourbe, qui que tu fois!
Ah! raviffeur de mon plus bel exploit!
Tu vas périr et payer ma bêtife!
Il dit, et tire un large coutelas,
Il le tourne trois fois deffus fa tête;
Cet inhumain tout furieux s'apprête
A lui jeter d'un coup le chef en bas.

Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête:
Je crois, Franquin, que vous n'y penfez pas!
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine:

Digitized by Google

Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des fecrets.
Il dit, d'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, fe modère et rengaine.

Mon cher lecteur, fi tu prétends favoir
Si ce Hongrois n'était pas une fainte,
Fort à propos ufant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir.
Ah! pour le coup il n'eft en mon pouvoir
De l'expliquer; car deffus cette affaire
Mon chroniqueur fut prudemment fe taire:
En remontant même jufqu'à Turpin,
Sur ce fujet on n'éclaircirait rien.
Penfez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'hiftoire.

Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud; ce féroce lion
Devint traitable et doux comme un mouton;
Même il lui fit des excufes paffables.

Chemin fefant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obfcurs, impénétrables,
Où le foleil ne put percer jamais
De fes rayons brillans et favorables.

Digitized by Google

Dans un endroit plus ſombre et plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne,
Il ſemblait voir les portes de l'Averne.

C'était l'endroit où Franquin réſidait;
Il avait là ſon horrible repaire,
De l'antre ſort nombre de gens de guerre.

Ah! vous voilà! bon jour! Qu'avez-vous fait?
A-t-on pillé? La priſe eſt-elle bonne?
N'aurons-nous point notre part au butin?
L'on s'embraſſa, l'on conte et l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illuſtre Franquin.

Apercevant Darget ſans camiſole,
Ils s'écrient tous: viens-çà, viens-çà, le drôle!
Tu fus ſervi par des valets adroits;
Tu caches encor peut-être une piſtole;
Donne toujours, ſommes ruſés matois.

Le bon Darget garde un maintien modeſte,
Ses pieds étaient meurtris et déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés,
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte.

Digitized by Google

Franquin leur dit, cet homme eſt mon captif,
Donnez-lui donc un bon confortatif;
Dans ma caverne à l'inſtant qu'on le ſoigne.

Ces gens feſaient diligente beſogne,
Car le Franquin était expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mènent Darget au fond de la caverne.

Figurez-vous un antre obſcur et ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte:
Il vient d'abord dans une immenſe voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il ſuit ſes conducteurs:
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs:
On y reſpire une vapeur impure;
Par un haſard la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs:
Là preſque au bout il entre en une grotte.

Franquin le ſuit: il dit qu'on le décrotte;
En s'empreſſant, deux ruſtiques Beautés,
Portant un ſeau chacune à leurs côtés,

Digitized by Google

Prennent Darget; on le lave, on le panſe,
On le parfume, on le frotte d'eſſence:
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtreſſe, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravatte eſt de point de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin
Fait pour un pied plus mignon que le ſien;
Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, et trop long et trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à grande audace.

Franquin lui dit: mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim,
Canailles, allons, qu'on ſerve le feſtin:
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table et la charger de cierges,
Que quelque autel avait contribué,
Et que Franquin s'était attribué.

On étala la vaiſſelle polie
Que ce pandour au marquis enleva;
Darget lui dit: cette vaiſſelle unie

Digitized by Google

Fut par Germain à Paris arrondie:
Ah! dit Franquin, tant plus elle vaudra.

Quarante plats fur la table on porta,
De mets exquis raffemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola;
Car on fefait payer à tout le monde:
Le malheureux payfan Bohémien
Etait pillé comme le Pruffien.
Rien ne coûtait, on fefait bonne chère;
On s'engraiffait des malheurs de la guerre.

On fait venir le Champagne mouffant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le Port-à-Port, le Tokai jauniffant,
Vin butiné, volé furtivement;
On en fabla coup fur coup des rafades;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget fournois, ne mangeait qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui fervait,
Ne fe nourrit qu'autant qu'il faut pour vivre.

Mais fur le tard arrivent les catins;
On les careffe, on baife, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.

Digitized by Google

O ! mes amis ! comment puis-je pourſuivre,
Et vous compter leurs propos libertins ?
Ne penſez-pas que la délicateſſe
Soit en uſage en de pareils amours :
Figurez-vous plutôt ce que l'ivreſſe
Peut inſpirer de féroce aux pandours.

On y voyait des filles effarées,
De la Jeuneſſe et des Grâces parées ;
Au dur Franquin, à ces fiers raviſſeurs,
Et par l'audáce et par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils comblaient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verſaient des pleurs et pouſſaient maints ſoupirs ;
Ils auraient pu, par leurs cris, adoucir
Et la panthère et le tigre farouche.

Ces ſcélérats, qui n'avaient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuaient du croupion ;
On aurait dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violaient des anges.

A ces plaiſirs, ces brutaux, ces félons,
Font ſuccéder la plus graſſe débauche :
Raſſaſiés des délices connus,

Digitized by Google

Ils enfilaient la route par la gauche,
Et s'enivraient de plaisirs défendus.
Enfin lassés de leur sale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvaient du vin autant que la nuit dure;
Franquin sur-tout écumait de luxure;
Et le souper touchait à sa clôture.

Quand des pandours viennent tous morfondus
Donner avis d'une belle capture;
Aux champs voisins ces brigands avaient pris
Un grand troupeau d'agneaux et de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille Donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot.
Sur l'intérêt, ce n'est chose nouvelle,
Même un pandour, pour voler, n'est pas sot.

Il faut d'abord qu'on règle les partages:
Pour nous, serons amis des pucelages.
A ces pandours, dit Franquin, laisserons
Le brandevin, les vaches, les cochons.

En mugissant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées dans son antre,

Digitized by Google

Les insensés et bourdonnans échos.
Ils s'écrient tous, renonçons au repos.

Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent,
Cherchent du bois, des veines d'un caillou
Ils font sortir, le frappant sur un clou,
De pétillantes et vives étincelles,
Le soufre en feu allume les chandelles;
Le bois s'embrase, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graisse;
Et puis servant les éclanches, les dos,
Couchés sur l'herbe, ils mangent à leur aise,
Ainsi que dit le chantre d'Ilion;
Content chacun fut de sa portion.

Au dur Franquin on amena les belles,
Douces beautés, fringantes demoiselles,
Que le brutal aima par passion.

Au beau milieu de ces cruels gens d'armes,
On voit paraître éclatante d'appas,
Jeune tendron, où brillaient tous les charmes.

Cette beauté, qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Asie en armes;

Digitized by Google

Au bon Priam caufant chaudes alarmes,
De fes attraits, certes, n'approchait pas.

Elle n'était comme vous les princeffes,
Toujours beautés, quand vous êtes alteffes,
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit dépouillés des richeffes
Et des bijoux dont offufquez vos traits.

Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée et fe fondant en larmes;
Dans le fommeil, hélas! on avait pris,
Ce beau tendron, chez fes parens chéris,
Dans des habits, dont la fimple parure
N'ajoutait rien aux dons de la nature.
Ses vêtemens font propres, mais unis;
Sous fon corfet une gorge naiffante,
Allant, venant, aux curieux préfente
Deux petits ronds élaftiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante;
Un teint, grand Dieu! de rofes et de lys,
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux dont part une flamme éloquente;
En arc deffus fe courbent fes fourcils;
Puis à baifer une bouche qui tente,
Quand le corail de fa lèvre charmante

Digitized by Google

Eſt ſéparé par l'amour et les ris ;
Trente-deux dents de blancheur raviſſante
Rendent les cœurs inſenſibles épris :
Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied cochois, de Vénus la jeuneſſe ;
Et telle fut la touchante beauté
Dont ces bandits s'étaient rendus les maîtres.

Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté,
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Allaient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur fit ce beau diſcours.

Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie ;
Conſolons donc ce captif par l'amour :
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte ;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour ;
A vous, Darget, ſera cette pucelle,
Allez, cueillez cette roſe nouvelle.
Darget ſentit l'aiguillon de la chair ;
Mais il entend une voix lamentable :
Ah ! juſte Dieu ! ſuis-je donc en enfer ?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin peut-être eſt pis que Lucifer.

Digitized by Google

Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeunesse & d'un sort déplorable,
Lui dit la belle en tombant à genoux;
J'étais promise, et mon futur époux
Ne peut m'aider de son bras secourable;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu!
Disant ces mots, tout un torrent de larmes
De son visage inondait tous les charmes.

Franquin s'écrie, ah! qu'on fasse cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe,
Allons, jetez dans ce moule superbe,
Jeune Français, bien ourdi, bien cossu.

Dessus l'amour le bon Darget prélude,
Il en sentait toute la plénitude;
Dans le moment qu'il était résolu
De s'enivrer de sa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, et le badaud rengaine,
Entre ses dents pestant sur saint Etienne.

Tel près d'un lac souvent un limaçon
De sa maison sort sa tête gentille,
Au grand soleil rampe dans le limon;
Mais s'il entend du bruit ou quelque son,

Digitized by Google

Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.

Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon;
Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe
Fit un ſerpent, dont Ève curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.

Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle: aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion;
Je ſuis, hélas! pour le viol mauſſade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend ſa main, la raſſure et conſole.

Franquin qui voit Darget ſe refroidir,
Dit: Eſt-ce en France ainſi que l'on viole?
Eh! quand au fait voudrez-vous donc venir?

Hélas, Seigneur, nos triſtes deſtinées,
Sont en vos mains, ô Franquin généreux!
Cette beauté de grâces tant ornées,
Et ces appas divins et merveilleux

Digitized by Google

Seront-ils donc dans ce séjour funeste
Abandonnés au désir immodeste,
De l'impudique et du premier venu ?
Ah ! respectez son âge et sa vertu ;
Et rendez-lui sa liberté première. . . .

Pauvre Français ! dis plutôt ton bréviaire,
Répond Franquin, en se moquant de lui ;
De violer c'est la mode aujourd'hui.

Mais, répliqua d'une façon soumise,
L'autre en rêvant . . . . d'un moyen je m'avise ;
S'il vous plaisait d'accepter de l'argent,
Je payerais de bons deniers comptant
La liberté de cet astre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand ;
Oui, lui dit-il, si tu m'en donnes tant. . . .
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans sa maison rejoindre son amant.

Pour cette fois, intérêt détestable,
Tu fus du moins aux humains secourable,
Car tu sauvas des mains d'un insolent
La jeune Aurore aussi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fit d'outrage en ce boucan.

Digitized by Google

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux;
Mais dans ce ſiècle on eſt peu raiſonnable,
Soyez fripon, ſcélérat, vicieux,
On paſſe tout ſi vous êtes aimable.

Heureuſement pour lui le bon Darget,
Et l'un et l'autre également était.

Pour le Franquin épuiſé de débauche,
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie et ſans ceſſe chevauche,
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)

Le Franquin, dis-je; ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ſes forces,
Ne ſentant plus ſes paſſions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans ſon lit;
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie,
Ne veux ſortir car il fait de la pluie;
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre deſtin, vos exploits, votre vie;
Car les Français, dit-on, ſont bons conteurs.

Digitized by Google

Darget répond à ces propos flatteurs,
Ce me ferait faveur bien fingulière,
Si je pourrais amufer Franquini,
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins fimple et uni.

Le fort fâcheux qui dès long-temps m'oppreffe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une ducheffe,
Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu fecret rendit le bien venu;
Malheureux fruit d'une illicite flamme,
On m'éleva bien loin de mes parens,
Puis pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace;
Et là, fous l'œil d'habilles profeffeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paffer par des épreuves rudes.

On me trouvait quelque peu de beauté,
Et dans l'efprit de la vivacité,
Un profeffeur écumant de luxure,
Me careffant aveo malignité,
En m'amenant chez lui dans fa clôture,

Digitized by Google

Me fit un jour offerte tant impure,
Que je lui dis avec févérité ;
Vas, monftre affreux, tout couvert de fouillure,
Dont les défirs révoltent la nature,
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.

Bientôt un autre également m'entraîne,
Je le repouffe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent fur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'afile,
Et dans un âge encor tendre et débile,
Je me fentis intimider d'effroi.

L'un me difait : ne favez pas l'hiftoire,
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs et tantôt patiens,
A leurs amis fouples et complaifans.

Tel pour Socrate était Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'était un Grec mauffade,
Et tels étaient Euriale et Nifùs ;
En citerais, que fais-je, tant et plus.
Ce Jules-Céfar, que des langues obfcènes
Difaient mari de toutes les Romaines,
Quand il était la femme des maris.

Digitized by Google

Mais feuilletez un moment Suétonne,
Et des Césars voyez comme il raisonne;
Sur ce regiſtre ils étaient tous inſcrits;
Ils ſervaient tous le beau Dieu de Lampſaque.

Si le profane enfin ne vous ſuffit,
Par le ſacré dirigeons notre attaque;
Ce bon ſaint Jean, que penſez-vous qu'il fit,
Pour que JESUS le jeta ſur ſon lit?
Sentez-vous pas qu'il fut ſon Ganymède?

Pour renchérir ſur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai donc Sanchèz à mon aide;
Liſez-moi bien l'article vingt et neuf
De ſon divin traité du mariage;
Vous y verrez que votre eſprit tout neuf
Doit de ſes mœurs faire l'apprentiſſage.

Tous les recteurs s'écrient: il a raiſon!
Dans le moment le grand diable ſait comme
Fondent ſur moi ces brandons de Sodome;
Et pour avoir la paix dans la maiſon,
Néceſſité fut de n'être ſévère;
Je devins donc leur malheureux plaſtron;
Et lorſqu'en rut ſe ſentait quelque père,
J'étais, hélas! ſa monture ordinaire.

Digitized by Google

Ainſi voyez que mon cœur vertueux,
Fut malgré lui plongé dans cet abyme;
Oui, le deſtin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime;
Je ne pus donc éviter mon deſtin;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'école d'Ignace,
Et me ſauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace;
Pour me venger de mes ribaux déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſénius.

Autres tyrans, autres mœurs, autre école!
Saint Auguſtin, Paſcal, Arnaud, Nicole,
Etaient cités ſans fin, ſans nul propos;
De ce parti c'étaient les grands héros;
L'enthouſiaſme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles,
Des fous perclus ſautent ſur des tombeaux;
Des gens ſenſés donnèrent ces ſpectacles;
On exorciſe, on rêve des oracles:
Et tant on fit que le ſage Louis,
Bien défendit miracles à Paris. *

* L'Abbé Pâris.

Digitized by Google

Pour moi, voyant les fourbes de l'Eglise,
Dévots fripons, que l'intérêt divise;
Bien résolu de n'y point m'embarquer,
Et me sentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante et vagabonde,
J'osai du bien pour moi pronostiquer.

Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante et rit, sans cesse se remue,
(Car dans Paris chacun a la berlue,),
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorsque la mer reflue;
Ainsi paraît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immense cohue,
Qui sans raison court et remplit la rue.

Paris connaît plus d'une déité;
La principale est la Galanterie,
A ses côtés placez la Nouveauté:
Ce sont, Seigneur, les dieux de ma patrie.
Et si voulez à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode;
Lors connaîtrez et culte, et lois, et code,
Qui réglent tout dans leur société.

Digitized by Google

A ces lois-là toujours je fus fidèle;
Des papillons je devins le modèle;
Et je parvins, et par ſoins et par art,
A copier les airs d'un petit-maître.

Lors, dit Franquin, cela peut fort bien être;
Mais conte-moi, diſgracié bâtard,
Vécus-tu donc à Paris du haſard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des Romans, qu'on vend, et qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.

Je fis d'abord la Princeſſe ſenſible,
Et puis après les Bijoux indiſcrets,
Et l'Acajou, livre inintelligible;
Et ſur les Chats j'oſai faire un eſſai;
Et de Gris-Gris j'ébauchai quelques traits;
Le payſan m'éleva juſqu'aux nues;
La payſanne eut preſque des ſtatues;
A tout compter je n'aurais jamais fait:
Le bel eſprit fournit mal la cuiſine;
De ſaint Amand je craignis la famine;
L'Invention, fille de l'Intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine;
J'imaginai, et je fis des pantins. . . .

Digitized by Google

Quel mot barbare! en refrognant ſa mine,
Cria Franquin! Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget. Figure disloquée,
Ses membres ſont découpés de carton;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on?
Son jeu la rend mobile et détraquée,
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin, il vous ſert d'interprête;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

Pour honorer dans la ville et la cour
Ma découverte utile et fortunée,
Elle ſervit d'époque à cette année;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.

Lors je donnai dans le goût des voyages;
Rien ne peut tant former les jeunes gens;
De nos Français me laſſent les viſages,
Je ſouhaitais voir d'autres habitans;
De mon pays je pars pour la Hollande;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais et groſſiers, et lourdauds;

Je

Digitized by Google

Je ne crus pas être parmi les hommes,
Comme, du moins, nous autres Français sommes.

Figurez-vous un peuple d'escargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poissons pour le moins phlegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.

Je me compose, et d'un air doux et sage,
Je leur demande, et de quoi vivez-vous?

De nos troupeaux nous pressons le laitage;
Nous vendons tous du poivre, du fromage;
Comme marchands sommes un peu filous.
L'Europe entière est notre tributaire,
Et nous savons la plumer et la traire.

Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés?
Jadis foulés d'oppresseurs obstinés,
Dans notre sang noyant leur tyrannie,
De leurs débris naquit la liberté;
Quittes des rois et de la monarchie,
Changeant un nom parmi nous redouté
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainsi voyez, quoique le Belge fasse,
Il ne saurait jamais rompre ses fers;

Digitized by Google

Républicains, nous rampons ſous des traîtres;
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'Univers.

De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite
Dans ſa maiſon, à lui rendre viſite;
Moi, je l'accepte auſſi-tôt poliment;
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement,
Et ſe traînant, en feſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.

Je leur demande: Eh! que prétend-on faire?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne?

Que dites-vous? Quel blaſphême, grand Dieu!
Ces lieux ne ſont point fait pour notre uſage,
Nous n'habitons point ces appartemens;

Digitized by Google

Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, et sommes fort contens.
La Propreté, déesse de céans,
Occupe seule ici les logemens.

Lors il me prit tout d'un coup un sourire,
Dont je ne pus empêcher les éclats;
Mon gros bourgeois, qui n'aimait la satire,
Dit séchement: les Français sont des fats.

Je lui réponds: il vous plaît de le dire;
Dans le moment, mon homme rempli d'ire,
Me fait jeter des escaliers en bas;
M'accompagnant de valets, de servantes,
Jettans en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Jusqu'au moment qu'ils ne me virent plus.

Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, disais-je; allons en Angleterre;
Mes compagnons, chacun de leur côtés;
Qui n'avaient pas de sort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animosité,
Me disaient tous: allons plutôt au diable.

352339

Digitized by Google

Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord;
On leve l'ancre, et la mer blanchiſſante
Nous ſoulevait ſur ſon onde écumante;
La voile s'enfle et nous fendons les flots;
Et le pilote, et différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un doux Zéphir d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux,
Les paſſagers boivent et rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageait des maux.

Mais tout à coup le vent tourne à la ronde;
Le temps noircit, l'air ſifle, le ciel gronde;
La nuit ſurvient, et dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé dans l'onde;
La foudre tombe, et les brillans éclairs
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mat briſé par la tempête,
Tombe en feſant un fracas furieux;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux,
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable,

Digitized by Google

Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiſſeau de toutes parts troué,
Tout fracaſſé, lors était échoué ;
Pouſſé des flots il tombe en mille pièces.

Mes compagnons aux cieux font des promeſſes;
A mon ſecours j'appelle mon patron:
Et ſaint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.

Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le ſaint, car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te ſervira de voile ;
Mon auréole, ô Darget ! mon mignon,
Pour te guider, te ſervira d'étoile ;
Ton cul adroit ſera ton gouvernail.

Bon ſaint, lui dis-je, il n'eſt pas temps de rire;
Plus de ſecours, un peu moins de ſatire.

Je vogue ainſi dans ce bel attirail ;
Bientôt mon corps n'y pouvait plus ſuffire;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant ſon ſel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,

Digitized by Google

Je fus poussé sur le prochain rivage,
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on est heureux de retrouver le port!

Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiscret;
De te noyer le saint aurait bien fait!
Poursuis toujours : Mes compagnons périrent;
Jamais, ô Ciel! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils sont mangés par les harengs;
Ils sont damnés, ils sont morts sans confesse,
Quant à mon saint je lui tins ma promesse,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.

Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis, hélas! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux aussi charmans?

Mais sur ce bord, pourquoi plus me morfondre,
Pour voir l'Anglais il faut aller à Londre.

J'arrive enfin, et dans le même jour
Je vois la ville et parais à la cour.

Digitized by Google

L'Anglais mordant, trop fier en ſon domaine,
Nomme ſon roi le Seigneur Capitaine.
Il me reçut, et dit au général,
A ce Français montrez mon arſenal.

J'imaginais de le trouver plein d'armes;
Mais point du tout, au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, un chapeau.

Lors, dit mon guide, objets remplis de charmes,
A Malplaquet vous porta mon héros,
Ces éperons-là, lorſqu'il menait ſa garde,
L'ont bien ſervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci,
C'eſt du héros la redoutable épée,
Du ſang français à Dettingen trempée;
Examinez, remarquez donc, voici....

Je l'interromps, tirant la révérence,
Ah! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtiſan;
Puis promptement de ce lieu me ſauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.

Singes y ſont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlans,

Digitized by Google

Tant que croyez écouter Démosthène,
Mais pas toujours aussi bien agissans.
Et leur vertu ne fleure pas trop baume;
Très-libres sont dans leurs discours diffus,
Ni plus ni moins ils sont tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un simple Anglais est un original;
Plus singulière on trouve sa folie,
Et plus il est applaudi du total,
Qui ne se croit sous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on souffre sa manie.

Ce peuple triste a certain splin fatal,
On se pend là, comme ailleurs on va boire,
Et chaque jour fournit pareille histoire.

Féroces sont encor toutes leurs mœurs,
Pas ne voudraient qu'un seul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces sur leurs théâtres,
Sans massacrer jusqu'aux moindres acteurs.

Mais plus encor ils sont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs;
A demi-nuds je les ai vu combattre
S'entre-frappans; et de leurs bras nerveux,

Digitized by Google

Tantôt parans, et s'excrimans tous deux,
Se faire entre eux de mortelles blessures.

Epargnez-moi ces affreuses peintures;
Bien mieux il faut, Franquin, vous raconter
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.

Tout Londre entier y vient presque assister,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes;
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour disputer de vîtesse à la course,
Par trois fois font le tour de cet enclos.

Pour qui croyez que le prix se débourse;
Ne pensez point que c'est pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il voudrait paraître,
Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.

Je fus bientôt connu chez les Bretons;
On me mena dans les bonnes maisons,
Et quelquefois aussi dans les mauvaises,
Pour jeunes gens dangereuses fournaises;
Le tendre amour qu'on ne peut amortir,
S'y voit suivi d'un triste repentir,
L'on paye cher ces momens de faiblesses.

Digitized by Google

Il eſt à Londre un grand nombre d'Abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur feſant cuiſant et mauvais don.

N'eſt que trop vrai, j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel et long.

Ces fiers Anglais ſont tous millionnaires,
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires,
Juſques aux gueux y regorgent de biens.

Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Que mieux vaudrait qu'avec les Pruſſiens!
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape et l'épée,
Bien mieux vaudrait piller ces fiers Anglais.
Continuez; j'y fis une équipée,
Ils m'appelaient vilain chien de français;
Bien enragé qu'un faquin, qu'un belître
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.

Digitized by Google

Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.

A Londre on voit la gente malhonnête,
Pour un sheling ſe battre à coups de tête;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs et des milords.

Montrons, diſais-je, en enfonçant mon feutre,
Que le Français n'eſt ſot, ni couard, ni pleutre.

Je traverſais juſtement la cité,
L'on m'honora d'un compliment féroce;
Dans le moment je ſaute du carroſſe;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force:
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe et l'abats ſous mes coups.

Son ſang coulait, il tombe; et ce coloſſe,
Devant le front ſe fait une ample boſſe;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.

Le peuple accourt, il crie, il bat des mains;
Craignant pour moi dans ce péril extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.

Digitized by Google

Sur un vaiſſeau j'arrive en Portugal;
J'y vis du roi le palais monacal;
Ce prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la meſſe:
L'eſprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de ſes mains voluptueuſes,
Pu careſſer que des religieuſes.

Le cacapore eſt le ſceptre du roi;
En Portugal lui ſeul donne la loi:
Ruſtres, bourgeois, prêtres, noble, miniſtre,
Tout ſent les coups du cacapore ſiniſtre.

J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit,
Des capucins il recherchait l'eſpèce;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour leſquels il brûlait de tendreſſe;
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit;
Bien loin de moi je rejetai ſon offre.
Quoi! voulez-vous, diſais-je, qu'on m'encoffre?

Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choiſit,
Qui ſous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des diſciplines.

Digitized by Google

Pour moi craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît naziller:
Je pris le large, et bien joyeux je gagne
Dans quelques jours les limites d'Efpagne.

Là, je me crus à l'abri des malheurs;
Mais le deftin contre lequel je lutte,
Jufqu'à préfent toujours me perfécute.

Amour fatal, je fentis ton pouvoir!
Pour mes péchés une beauté célefte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modefte,
Un beau matin m'apparut au parloir;
Et je formai, hélas! le plan funefte
D'y retourner, l'admirer, la revoir;
Par le moyen d'un ingénieux prêtre
(Qui, pardonnez, fefait le maquereau)
J'eus le moyen d'approcher, de connaître
Cette nonnain, ce miracle fi beau.

Un rendez-vous me donne enfin la belle;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle;
Gardant encore, hélas! pour mon malheur,
Un fouvenir de la cruelle Anglaife,
Mais fouvenir cuifant et plein d'horreur,
Qui me mettait au plus mal à mon aife.

Digitized by Google

Jusqu'à quel point, traître et perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeste jour!
Raisonne-t-on, pense-t-on, quand on aime?
Les plus prudens en amour, sont des fous;
Car la raison cède au pouvoir suprême,
De cet instinct qui commande sur nous.

De mon amour la fière tyrannie,
Et de nos sens la flatteuse manie,
Sur la raison mourante, à l'agonie,
L'ont emporté; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je suis aux pieds de ma religieuse;
Rendez enfin ma passion heureuse,
Rare beauté, divine et radieuse,
Osai-je dire, en lui baisant la main.

Mais sa pudeur alarmait mes desseins,
Quand dans son cœur je remarquai du trouble;
(Son cœur n'était dissimulé ni double)
Je profitai de l'heure du berger.

Plus tendrement de nouveau je la presse;
Il n'est plus temps, belle, de reculer,
Ne fallait pas aussi loin s'engager,
Lui dis-je; enfin, soit amour ou faiblesse,

Digitized by Google

La pudeur paſſe, et l'aveugle tendreſſe
Va déſormais de l'honneur ſe venger.

Imaginez l'ardeur voluptueuſe
Dont je jouis de ma religieuſe;
L'amour brûlant, un plaiſir défendu,
Tout conſpirait à ſoutenir ma flamme.
Au ſanctuaire à la fin parvenu,
Cette nonnain ſe convertit en femme.

Mais, juſtes Dieux! quels furent mes forfaits,
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets.

Je ſuis confus, Seigneur, lorſque j'y penſe;
Oui, de Veſta la ſévère vengeance,
Devint le lot de ſes divins attraits.

De cette nuit mon ame ſatisfaite,
Avant le jour méditait la retraite;
Tendres adieux et doux embraſſemens
Nous nous donnons comme font les amans;
Pour nous revoir prenons arrangemens.

Digitized by Google

Je pars enfin, mon échelle se casse,
Je dégringole avec un bruit affreux,
Et tout mon sang dans mes veines se glace.

Lors, du couvent sort un concours nombreux;
Quel est ce bruit? Et qu'est-ce qui se passe?
Disaient les sœurs en jetant de grands cris.

Comme il se fait la nuit un grand vacarme;
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis.
Colin s'éveille, et sortant de son gîte,
Dessus le loup, qui promptement s'enfuit,
Des grands cailloux fait voler au plus vîte;
Avec son chien par le bois le poursuit,
Et s'il l'atteint, sous ses coups le réduit.

Ainsi couché sans voix et sans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura;
Dieu sait comment alors m'apostropha.

Une nonnain disait, ah! le voilà;
Quel sacrilège, ah! quelle ame vilaine,
Notre moutier il déshonorera.

Une

Digitized by Google

Une autre sœur aigrement ajouta:
Mon doux Jesus! quelle eſt donc cette ſcène?
Je ſuis d'avis, mes ſœurs, que mieux vaudra
Le tranſporter dans la priſon prochaine,
Et ce matin on l'interrogera;
Sinon, verrez que le monde qui cauſe
Malignement les ſœurs accuſera.

Tout le couvent approuva fort la choſe,
Dans la priſon voiſine on m'emporta;
Mon ame était demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.

Quand le couvent tout notre Roman ſut,
Lors, pour nous deux, bien pire encor ce fut;
Vous ne ſavez combien déſeſpérée,
Combien terrible eſt la haine ſacrée.

Chez l'Eſpagnol il eſt un tribunal,
Moitié prélat, et moitié monacal,
Qui s'acharnant ſur le pauvre profane,
Jamais n'abſout, et toujours le condamne;
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame;
Tout à l'entour de ce funeſte lieu
De cent buchers au ciel monte la flamme,

Digitized by Google

On me traduit devant ce jugement.
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoisa ce discours gravement.

Ne crains-tu point, scélérat impudent,
Du juste ciel la colère jalouse?
De JESUS-CHRIST tu violas l'épouse;
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde!
Ah ! sacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre seconde,
D'empoisonner le benoît paradis ?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans esprits,
Ta peau demain sera dûment rôtie.
Il dit, d'abord les sbires en prison
Me font entrer, après ce beau sermon.

Bien mal me prit de ma triste aventure;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure ;
Et ne voyant nul besoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.

Ah ! bon patron, lui dis-je; ah ! saint Etienne!
Me verras-tu cruellement périr ?
Si chez l'Anglais j'abordai, non sans peine;

Digitized by Google

Si ton pouvoir daigna me fecourir,
Si ton autel fut orné de mes cierges,
Dans ce péril ne m'abandonne pas.
Le paradis eft tout rempli de vierges,
Nous n'en voyons prefque point ici-bas;
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une,
Et ce Phénix difficile à trouver
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureufement s'eft laiffé déterrer.
Ah! mon bon faint, faut-il tant de tapage
Pour plus ou moins que foit un pucelage?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque fcrupule,
Qui le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyaient qu'un être de raifon.

Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon faint, cet avantage;
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur;
Si, m'en croyez, détournez mon malheur.

Je me profterne, et les cieux m'exaucèrent;
De la prifon les fondemens tremblèrent;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit, mon fils, je lis dans le futur,
Oui, les deftins qui fur tes jours veillèrent,

Digitized by Google

Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.

Un jour ton nom dans un poëme obſcur
Sera chanté dans le goût marotique;
Mépriſe donc ce ſénat fanatique;
De mon appui ſois dès à préſent ſûr,
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout, le marché s'accomplit;
Il n'eſt fripon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un ſaint y trouve ſon profit.

Ah! c'eſt bien fait, il faut que chacun vive,
Je veux qu'un ſaint reçoive un don gratuit,
La ſainteté ſans profit eſt chétive,
Cria Franquin, et Darget pourſuivit.

De tous mes fers le bon ſaint me défit:
Le géolier dans cette alternative
Profondément à l'inſtant s'endormit;
Le ſaint m'endoſſe un habit de jéſuite,
Le verrou tourne et la porte s'ouvrit;
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite,

Digitized by Google

Par les cheveux ſaiſis l'occaſion,
Puis me donna ſa bénédiction.

De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte,
Fou qui deux fois de ces chats-huans tâte;
Ainſi qu'un cerf que des chaſſeurs adroits
Ont entouré dans le fond des forêts;
Quand de ſa mort il voit quelque préſage,
Il part, s'élance, excitant ſon courage,
En bondiſſant il franchit les filets.

De même alors je ſortis de l'Eſpagne,
Tout étourdi de ce terrible choc;
Toujours pleurant ma funeſte compagne,
Toujours trottant ſur la haire et le froc.

J'arrive enfin d'Eſpagne en Italie,
Bien différent eſt ce pays latin,
De ce que fut l'ancienne Auſonie;
Profond ſavoir, beaux arts, eſprit humain,
Tout y paraît pencher vers le déclin.
L'Italien entouré de ruines,
Enorgueilli d'illuſtres origines,
Se croit encor un citoyen romain,
Et les prélats, abbés, moines et prêtres
Y vivent tous ſur la gloire et le nom
De ces héros leurs illuſtres ancêtres.

Digitized by Google

Parlez un jour à quelque Pantalon,
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Auguſte, et Coſme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaiſſance;
Mais de citer ces temps modernes, non.

Les deſcendans d'Emile et de Caton,
Se dévouant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les ſources de la vie,
Pour frédonner des airs de violon;
Tous barbouillés et de rouge, et de plâtre,
Ces bons chapons ſont héros du théâtre;
La nymphe Echo les adopta pour fils;
Tels les Romains ſe ſont abâtardis.

Mais je l'avouë, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un Souverain, un Pontife grand homme;
Puiſſant génie, eſprit dont la beauté
Peut égaler l'auguſte antiquité;
Prélat ſans fourbe, et prince ſans faibleſſe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe et même du Permeſſe.

J'aurais voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant de s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.

Digitized by Google

Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompensant l'inventeur des pantins,
Chez Valory fixèrent mes destins.

Depuis, Seigneur, vous savez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obscure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains.

Pour cet hélas, n'était pas nécessaire,
Répond Franquin; un jour prisonnier,
L'autre vainqueur; c'est un sort ordinaire
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne savez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlboroug, languit en Angleterre;
N'avez pas vu ce grand feseur de rois,
Ce maréchal à trente secrétaires,
Tout à la fois fesant cinquante affaires,
Pris à Hanovre et réduit aux abois.

Je pourrais bien citer en compagnie
Un certain roi, Don Quichotte du nord,
Que le grand Turc retint sans grand effort,
Son prisonnier dans la Bessarabie.

Digitized by Google

Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget, que me fait votre guerre,
Et ces fléaux qui ravagent la terre?
Je n'aſpirai point au généralat.

Allons, ſuis moi, le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin, tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.

Ami lecteur, laiſſons boire Franquin,
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera;
Ah! puiſſe-tu trouver ſous ton empire
Le beau bijou que Darget poſſéda.

Digitized by Google

CHANT CINQUIÉME.

Je ne veux point être un bavard en vers,
Je hais beaucoup tout langage inutile ;
Un mot bien dit vaut souvent mieux que mille.
Apprenez donc, sans grands propos diserts,
Que dans les cieux plus d'un saint personnage,
Se tracassant, fesant remu-ménage,
Embrouillait tout sur ce faible univers.

Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, souverain des enfers,
Ayant appris la gazette ou l'histoire
De ce qu'au monde alors il se passait,
Comme les saints tous seuls le gouvernaient,
Le vieux satan sentit piquer sa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.

Il va d'abord dessous le mont Etna,
C'est de l'enfer le soupirail difforme,
Il y passa soudain sa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de sa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.

Digitized by Google

Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la Jaſeuſe conta
Plus que l'Eſprit ne prit plaiſir d'apprendre;
Et s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il ſe replongea;
Bientôt ſes pairs en un lieu raſſembla;
Chaque démon ſon malheur déplora;
En enrageant on les entendait dire:
D'éternité, la ſuperſtition,
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers ſur chaque nation;
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce ſéjour d'abomination;
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os;
De ces Douillets, de ces vrais Sybarites,
Nous ſommes donc les éternels bourreaux.

L'on dit déjà qu'une ſecte incrédule
De ces cachots oſe même douter,
Que les démons ſont mis en ridicule,
Que tout à fait on prétend les rayer;
Ah! vengeons-nous, et montrons à la terre
Que ſi le ciel eſt armé du tonnerre,
Que ſi l'Olympe eſt tout peuplé de ſaints,

Digitized by Google

Que dans l'enfer se trouve plus d'un diable,
Qui se mêlant des arrêts des Destins,
Peut-être en peu se rendra formidable;
Ainsi parlaient tous ces esprits malins.

Mais Lucifer leur imposa silence.
Chacun se tût; et l'infernale engeance
Baisa l'ergot de messire Satan.

Il assembla d'abord son grand divan,
De vieux démons c'était la gente inique;
Rusés matois dans l'art diabolique,
Qui de l'enfer sachant la politique,
Avaient au crime endurci leur tyran.

A l'entour d'eux des monstres effroyables,
Au noir brasier toujours invulnérables,
Y paraissaient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs sombres fureurs.

On y voyait l'Avarice sordide,
Qui recélait des trésors sans desseins;
La Cruauté, le sanglant Homicide
Fesant brandir un poignard dans ses mains:
Le fol Orgueil, qui sottement s'admire,
En se parant de plumes de paon.

Digitized by Google

La pâle Envie aiguisant la satire,
Contre la gloire elle trame et conspire,
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compose son martyre;
C'est des humains le plus cruel tyran.
Le noir Soupçon guidant la Jalousie,
Et les Regrets, et l'affreux Désespoir,
La Trahison; l'infâme Calomnie,
Qui de Protée emprunta le savoir;
L'Ambition massacrant ses victimes;
Et la Discorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant ses maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes:
La nuit, l'horreur, les douleurs et la mort.

Ces monstres sont plongés dans ces désordres.
Par un seul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ses ordres,
Et leur fureur trouble tout l'Univers.

Tout le sénat de cette race immonde
Dressa son plan pour gouverner le monde;
Même Umbriel, Astaroth, Belzébuth,
Tenaient propos que très-bien on reçut;
Chaque démon de son esprit fit montre;

On balança le Pour avec le Contre;
Le grand conſeil à la fin réſolut,
Qu'on emploîrait la Diſcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'eſpèce humaine,
Et la Diſcorde auſſi-tôt s'approcha.

Le vieux Satan ſa fille endoctrina;
De ſes atours ſitôt la décora;
Il ajuſta deſſus ſa tête impure,
D'affreux ſerpens la hideuſe coëffure:
Il la couvrit d'un manteau teint de ſang,
Arma ſon bras de ſon tiſon brûlant;
Mit dans ſes yeux, de ſa fournaiſe ardente
De gros charbons la flamme étincelante;
Dedans ſa gueule il verſa ſes poiſons;
Il la doua d'horreur et d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ſes fureurs, et de mortels friſſons.

Sous cet auſpice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monſtre abominable,
Dans l'Univers vint la fille du diable,
En ſecouant dans ſes mains ſes tiſons.

Alors Satan avec tous ſes démons
S'en retourna; l'un dans de grands chaudrons

Digitized by Google

Fesait bouillir maudits à cœurs de roche :
L'autre en un coin en rôtit à la broche :
Là, par les pieds, pendent des moribonds ;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyait brûler comme une torche ;
Là tout vivans des damnés l'on écorche ;
Là Belzébuth, au supplice animé,
Battait maudits de son fouet enflammé :
Et sans leurs corps, ces singulières ames
Souffraient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois sec se brûlaient dans les flammes,
Et gémissaient sous leurs bourreaux cruels.

Mais la Discorde ardente et sanguinaire,
Qui parcourait notre triste hémisphère,
Sur son chemin, de son souffle empesté,
Otait aux champs leur heureuse abondance,
Dedans son germe étouffait la semence ;
Dans les troupeaux met la mortalité,
Ce monstre semble ébranler la Nature ;
Le firmament pâlit de cette injure.

Mais la Discorde, en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros marquis :
Tout doucement la diabolique Fée
S'en approche, pour lui donner conseil ;

Digitized by Google

Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormait encore d'un tranquille sommeil.

Le monstre affreux dessus son chef s'élève,
Il apparaît sous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de sang-froid
Que de chez vous on enlève Darget?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'insolence,
Outrage et vous, et Darget, et la France?
Aux Prussiens, sans nuls autres détours,
Courez, volez, et demandez vengeance;
Que tous leurs bras vous donnent leurs secours;
Que Darget soit au ciel ou chez le diable;
Faites ici vacarme épouvantable;
Et conservez l'inaltérable espoir,
Qu'on saura bien vous le faire ravoir.

Le monstre dit, et de sa chevelure
Il arracha l'un des plus grands serpens,
Le fait glisser sans bruit, sans sifflement
Sur Valory; bientôt la bête impure
En repliant ses anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de sa proie,
Remplit son cœur de ses poisons affreux.
Le monstre en sent une cruelle joie;
Et satisfait de ses heureux succès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.

Digitized by Google

Tout en ſueur le marquis ſe réveille,
Et le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe et le conſeille,
Il ne reſpire et que ſang et qu'horreurs.

Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ſes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et déchirant les nègres par lambeaux,
Sur ſon chemin fait un affreux carnage.

Tel arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah! ſacredieu! ſerai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens?
Dans votre camp Charlot me perſécute,
Il m'enlèva tout au milieu des miens
Le bon Darget, hélas! lorſque j'y penſe,
Je vais mourir de cette affreuſe offenſe;
Mais c'eſt ſur vous que retombe l'affront;
Ne ſuis-je pas votre Palladion?

O Pruſſiens! lavez l'opprobre infame,
Qu'à Jaromirtz un Frauquin vous a fait;

Que

Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame
Chez l'ennemi mon pauvre ami Darget;
Mais non! plutôt allez combattre en foule,
Et que le ſang de ces perfides coule!

Le gros marquis très-fort ſe démenait;
Frappant ſon front contre Franquin jurait;
De le ſaiſir ſi Dieu me fait la grâce,
Son mufle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes, j'arracherai.

On lui répond, que voulez-vous qu'on faſſe?
Pour terminer, marquis, vos embarras
Tous nos héros vous offriront leurs bras.

Mais le marquis s'échauffant de colère,
Allait au camp embrouiller ſon affaire,
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe ſut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut
De ſatisfaire au plus vîte à la plainte,
Qu'en blaſphémant avait fait le marquis;
Et d'obliger par douceur, ou contrainte,
Et le Franqûin et tous les ennemis
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.

Digitized by Google

Les plus prudens et les plus avifés
Opinent tous à faire une ambaffade,
On choifit donc héros fins et rufés,
Ce qu'on avait au camp de moins mauffade,
Longs harangueurs, toujours argumentant
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.

On griffonna le créditif honnête,
On en chargea quatre ambaffadeurs;
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs;
Il efpérait qu'une courte intervalle
Lui fuffirait pour ramener au camp
Le bon Darget en pompe triomphale.

Mais la Difcorde obfervant fes deffeins,
Et de fureur fe fentant animée,
Vole foudain par devers l'autre armée.

Proche du camp, dans un bofquet, dehors,
Elle quitta d'abord fes noires ailes,
Se dépouillant de fon difforme corps,
De fes tifons, de fes ferpens fidèles,
Et de fes yeux cruels étincelans,
Et de fes bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits et de cent parricides.

Digitized by Google

Deſſus ſon chef croiſſent des cheveux blancs,
Et ſillonnant ſon viſage de rides,
Elle prend l'air et le ton de Walis;
Devant Charlot auſſi-tôt ſe préſente,
Qui bagnaudant, s'amuſait dans ſa tente
A chatouiller de jeunes étourdis.

Prince, dit-elle, eſt-ce là notre attente?
Quand vos deſſeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre eſpérance,
Dans des ſujets de pareille importance
Vous badinez et ne penſez à rien?
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le taliſman, le grand Palladion;
Votre valeur ſerait-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des ennemis bientôt verrez l'audace,
Ces inſolens vous viendront face à face
Redemander votre captif Darget;
Si leur donnez, de Charlot c'en eſt fait;
Ranimez donc l'ardeur ambitieuſe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits;
De vous dépend la deſtinée heureuſe,
Et de l'Autriche, et des plus puiſſans rois;
Le monſtre dit; par une ſourde flamme,
Du bon Charlot il ſut embraſer l'ame.

Digitized by Google

Ce prince était confus de ses erreurs,
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole
Quand tout à coup paraissent leurs recteurs,
En pâlissant baisser les yeux sur terre,
Tous interdits rester sans mouvement.

Ainsi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Resta muet dans ces premiers momens.

Mais dans son cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des sentimens confus,
D'ambition, d'orgueil et de courage.
Les ennemis, dit-il, seront battus;
Daignez, Walis, encor me reconnaître;
Je suis, soit dit sans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Prussiens je saurai me jouer.

Le monstre alors, sans se faire connaître,
Et sans tirer Charlot de son abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un désordre effroyable.

Digitized by Google

En même temps on entend des clameurs ;
Et Rosière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Prussiens les quatre ambassadeurs.

Tu sais, lecteur, ce qu'ils avaient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget ;
Me garderai comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on sait,
Bref, le Lorrain les refusa tout net.

Ce jour Camas en fut pour sa harangue,
Après avoir bien exercé sa langue,
Il se trouva que rien il n'avait fait.

Le bon Charlot qu'animait la discorde,
Brutalement répond aux Prussiens,
Et sans toucher Darget ni cette corde,
Les appelait des hérétiques chiens.

Camas à peine acheva son exorde,
Qu'on l'interrompt et lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un sot l'eût pû comprendre,
Que mieux fera dans son camp de se rendre,
Que de jaser tant inutilement.

Digitized by Google

Camas leur dit ſur un ton ironique,
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique;
Pour vous punir jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours que je vous préparai;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs obſcur, néologique;
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers ſon camp l'ambaſſade partit.

Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement;
Point ne parla comme ce Démoſthène;
Mais il lui dit tout à fait uniment,
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruſſien Franquini battera,
Et ſon Darget du camp enlevera;
De cet affront craignez la honte extrême;
Rappelez donc tout auſſi-tôt Franquin;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.

Le bon Charlot à l'inſtant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circaſſie,
Un courrier des plus expéditifs,
Qui part d'abord ſans grand préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'engeance,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.

Digitized by Google

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour fesaient débauche,
Hors des grands brocs coulaient des flots de vin;
Chacun avait près de lui sa catin;
Au maudit son d'un violon qui jure,
Et durement criait dessous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, dansait;
Même au grand jour, l'impudique aventure,
Cyniquement devant chacun fesait,
A rafle, aux dez, de bons ducats jouait;
Et du pillage et de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdait.

Fallut partir; Franquin quoiqu'à regret,
De ces plaisirs interrompant les charmes,
Leur dit: Amis, que l'on prenne les armes,
Chez le Lorrain nous mènerons Darget.
Tout aussi-tôt sur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes sabres,
Dessus l'épaule ils roulent leurs manteaux;
De longs fusils ils chargèrent leurs dos;
Et puis dessus plus de cent chariots
Par les goujats tout le butin se charge,
De gros ballots pesans on les surcharge.
Les essieux gémissent sous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,

Digitized by Google

Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.

On part ainſi, prenant quelques détours;
Au preux Laſcy on donne l'avant-garde;
Et par les flancs détachant des pandours;
De tous côtés l'on guette et l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget eſt à cheval;
Par le chemin Franquin lui ſert de guide,
A ſes côtés le mène par la bride.
Le bon Darget ſe trouvait aſſez mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal;
Ni plus ni moins preſſait ſa haridelle.

Le fort Dumont, actif et vigilant,
Dans un gros bois dreſſant une embuſcade;
Au dur Franquin, détrouſſeur arrogant,
Y préparait grêle de mouſquetade.

Lors tout à coup il lui donne l'aubade;
Le plomb monte et fend les airs en ſifflant;
On aſſaillit, on charge, on ſe défend;
L'un tombe à terre, et rend l'ame en hurlant;
L'autre bleſſé s'enfuit hors de lui-même;
Un autre meurt, ſur l'herbe ſe roulant.

Digitized by Google

Le dur Franquin ayant l'esprit présent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en voulait qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il s'esquive, il l'évite;
De ses pandours il assemble l'élite:
Par un vallon, ce partisan adroit,
Mène Darget; et fuyant au plus vîte,
Devant Dumont dans l'instant disparaît.

Le bon badaud disant son pate-nôtre,
Bien malgré lui fuyait en suivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avait attrapé,
Dit à Darget: ne faites l'imbécille,
Point ne pleurez, soyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.

Pour dissiper votre fâcheux déboire,
Chemin fesant vous ferai mon histoire.

Je suis le fils cadet du juif errant;
Mon père était savant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent;
Je suis natif d'un bourg en Dalmatie;
De-là, mon père avec lui me menant,

Digitized by Google

Me transporta jeune encor en Ruffie,
Bien me gardai de débuter en juif;
Je pris le nom de quelque baronnie;
Je m'affichai, je fis le décifif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientôt on me pourvut;
Je rempliffais la cour de la czarine,
Et n'étais point haï de Catherine.

Du temps paffé tout ce peuple brutal,
Sentait à peine un inftinct beftial,
Stupidement rampant dans fa patrie,
En refpectait l'antique barbarie.
Pierre le Grand, fachant les redreffer,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françaife habilla fes Boyards,
Les enrôla deffous fes étendarts;
Mais il ne pût jamais changer leur tête;
Jufqu'à préfent très-mal apprivoifés;
A gouverner ils font très-mal-aifés.

C'eft chez ces gens que le Dieu du myftère,
Paraît avoir fondé fon féminaire;
Pour s'expliquer nul figne ne fait-on;

Digitized by Google

Rien ne s'y dit, et chacun ſait s'y taire;
On n'y marcha jamais ſur le talon;
Les courtiſans, ô race ſans pareille!
Juſqu'à bon jour ſe diſent à l'oreille.

Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eſt qu'on y boit de la bonne façon;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune:
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerais général.

Une princeſſe, enfin, que je ne nomme
S'amouracha de Franquin, Dieu ſait comme;
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu;
Car bien ſavez, je penſe l'étiquette
De nos Rabins, et comme l'on nous traite
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre juif ſe décèle en amour;
Ce ſeul penſer m'empêcha de me rendre;
Et ma princeſſe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réſolut, ſans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.

Digitized by Google

Alors mourut la bonne Catherine ;
Tout augmenta les troubles inteſtins ;
L'état dès-lors pencha vers ſa ruine :
Trois fois je vis changer les ſouverains ;
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaiſe mine ;
Le lendemain un courtiſan diſcret,
A ſon diſcours clouant une préface,
Me dit, Franquin, voyez la belle grâce,
Que la czarine en ce moment vous fait ;
Vous devenez ſon bouffon par brevet.

A ce diſcours perdant la tramontane,
Sur le Boyard je fonds avec ma canne ;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au viſage,
Hors du logis le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voiſinage ;
L'on me ſaiſit et me met en priſon,
Des coups de knout je reçus à foiſon ;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie)
De la czarine admirez la bonté,
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où ſa clémente et douce Majeſté,
Te permet même, ô grâces ſans pareilles,
D'oſer porter nez, langue, et deux oreilles.

Digitized by Google

Ce compliment m'animait de fureur,
Mais il fallut retenir mon grand cœur.

L'un m'approchant, me dit c'eſt bagatelle
D'aller là-bas, ce n'eſt choſe nouvelle;
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne feras ſurement des derniers;
Vois-tu ces gens que Pétersbourg fait naître?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit diſparaître,
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.

Ce Minckzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chute eut des deſtins moins doux;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie;
Le fier Biron n'y reverra le jour;
Y périra bientôt la jeune cour;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range?

Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtait à prendre
Fut de ſouffrir d'un cœur ferme et d'attendre
Ce que pourtant je n'aurais pu changer.

Digitized by Google

L'on m'amena vers ces froides contrées,
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers;
Le doux soleil en vain prétend y luire,
C'est dans ces lieux que la nature expire;
Tout semble mort, tout semble inanimé.
La terre en vain s'efforce de produire,
Et si l'on voit quelque grain clair semé,
Le froid d'abord se presse à le détruire.

On trouve là vingt sortes d'exilés;
Les uns courant les bois et les collines,
Pour se nourrir prennent des zibelines,
Et très-souvent par le froid sont gelés;
D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont exposés dans le fond des déserts;
Ils sont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, sans en savoir la cause,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de basse fosse;
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.

Digitized by Google

J'y fus un an presque tout imbécille,
Enseveli dans ce cruel asile;
Mais de mon père alors me souvenant,
Et certains mots barbare du grimoire,
Evaporés presque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant;
Je hasardai, par un effort terrible,
D'escalader ce mur inaccessible;
Soit que mon bras me sauva de prison;
Soit que ce fut l'ouvrage du Démon,
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire;
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenses marais;
Tantôt suivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuisement, l'ardente soif, la faim,
Le désespoir, et le climat sauvage;
En opposant un cœur ferme au destin,
Des loups, des ours je fis un grand carnage;
Passant toujours à travers des déserts.

Un jour je crus voir terminer ma vie;
Des hurlemens font retentir les airs;
En même temps trente loups en furie,

Digitized by Google

De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vîte grimper,
Et de là-haut les accablant de branches;
A deux vieux loups je démis les deux hanches;
De gros cailloux que j'avais conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crévés;
Hors de combat j'en mis une douzaine;
Preſſé de faim, j'étais en grande peine,
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouraient ſe jette,
L'extrémité me fournit des ſecours;
Je taille un bois comme une bayonnette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.

Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme un auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.

Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux, non loin de-là des toits,
C'étaient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un qui rempli de bonté,

Fidèle

Digitized by Google

Fidèle aux lois de l'hoſpitalité,
Me recueillit au ſein de la famille;
Il m'amena ſa femme avec ſa fille;
Choiſis, dit-il, en toute liberté.

De ſes troupeaux il prend une géniſſe,
A ſes faux Dieux il fait un ſacrifice,
Il me ſervit les morceaux délicats,
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.

Ma paupière était appeſantie;
Mon hôte vit à quel point j'étais las;
Ces bonnes gens m'aimaient à la folie,
Au veſtibule auſſi-tôt ils ſe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent;
L'hôte me prend, il m'emmena coucher;
A mes côtés vint ſe mettre ſa fille,
Elle était jeune, elle ſut me toucher,
J'étais friand, la belle était gentille;
Si bien pour nous ſe paſſa cette nuit,
Que nos plaiſirs le jour interrompit.

Dès le moment que l'auoe du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paſſe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perſe.

Digitized by Google

Il me répond, généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous feller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois;
C'eſt, croyez-moi, la fleur des palefrois;
Nommez à Froux ſimplement à l'oreille
Quel eſt l'endroit où vous voulez aller,
Montez deſſus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien beſoin de vous mêler.

Il dit, d'abord ce bon hôte j'embraſſe,
Et puis prenant un ſabre, une beſace,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et vers Agra je partis promptement.

Chemin feſant aux limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien;
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant ſa tête je lui fauche;
Aſſez long-temps il ſe ſoutint encor
Bien afferré tout droit deſſus la ſelle;
Mais remarquant, enfin, qu'il était mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.

Digitized by Google

Je me prépare à prendre ſon argent;
Mais ſon grand chien bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, et me ſaute au viſage;
Froux me défend; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement;
Je le ſoutiens, et tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
Autour du *col* je lui fais un exergue.

Ah! juſte Dieu! cria le bon Darget,
Votre ame eſt-elle à ce point dure et rude?
Peut-on pouſſer ſi loin l'ingratitude;
De ce pays où tout bien vous échet,
Vous avez pu maſſacrer un Tartare;
Ah! bien plus qu'eux votre cœur eſt barbare.

Tais toi, benêt, lui répondit Franquin,
De ſon argent j'avais alors beſoin;
Il me ſervit à faire mon voyage;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produiſant mon rare perſonnage
Je fus reçu de Thamas Koulikan.

Chez le Mogol il feſait lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux combats;
Son camp ſemblait couvrir toute la terre;

Digitized by Google

On y comptait un million de ſoldats ;
De Zoroaſtre on y ſuivait le culte,
Et j'embraſſai ſa foi ſombre et occulte ;
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connaître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître ;
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois je m'en ſuis bien trouvé.

Bientôt Thamas fait marcher ſon armée,
Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Dély
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli.
De tous côtés nos ſoldats l'environnent ;
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons et les aſſauts ſe donnent,
Les Perſans font un effort général ;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des flèches ;
Nous mépriſons et leurs traits et le ſort ;
Contre le mur on poſe mille échelles,
On aſſaillit, on chaſſe ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.

Digitized by Google

Aux noirs enfers leurs ames je consacre,
Dit en fureur l'inflexible Thamas,
Ce mot servit de signal au massacre,
Toute la ville est livrée au trépas.

Le Schach nageant dans le sang des parjures,
Tranquillement mangeait des confitures.
Pour moi pillant, brûlant, assassinant,
Jeunes minois sans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, et vieillards de la ville;
Ce jour heureux corrigea mon destin,
Ma foi, j'y fis un énorme butin.

Du sang versé regorgèrent les rues;
Les cris aigus sont portés jusqu'aux nues;
Quelle moisson ce fut pour Atropos!

Morts et mourans s'entassent en monceaux;
Imaginez la fureur et la rage,
L'horreur, la peur, et la confusion,
L'embrasement, le meurtre, le carnage,
Le désespoir, la désolation,
Tous ces fléaux sur cette ville prise
Se font sentir sans trève, sans remise.

Digitized by Google

Ce jour nos fers en furent émoussés,
Et de tuer nos bras furent lassés.
Des Mogolois cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames descendirent,
Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre et la calamité.

De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déserteur,
Et me sauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur,
Il a le nom des Persans en horreur.

Dans les sérails j'eus l'art de m'introduire,
Des faits pareils souvent avez pu lire,
Dans les récits, contes de voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.

Lors s'embrasa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie,
D'un Guet-apens l'empereur Charles Six,
Vint attaquer mes maîtres circoncis;
J'aimais le bruit, le péril, les alarmes,
Pour Mahomet j'osai porter les armes,
J'ai signalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats;

Digitized by Google

En attaquant parmi les Janiſſaires,
J'eus des ſuccès devant Méadia,
Puis éprouvant des deſtins tous contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.

Fallut encor devenir Apoſtat,
Je recourus à la vierge Marie;
Signe de croix et quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien,
Mais pire encor, très-bon Autrichien.

Il n'eut pas dit, que ſon cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,
Et dans ſa chute il entraîna Darget,
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſque étouffait,
Se débattait, peſtait et blaſphémait,
Il était tard, aucun plus ne voyait.

Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence et les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.

Digitized by Google

Proche du camp Franquin et fa féquelle
Etaient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde fentinelle,
Qui tréfaillant, lâcha fon coup fur eux;
Ce bruit s'entend et caufe des alarmes,
Le camp Lorrain confus courait aux armes;
Quand on cria, qui vive? C'eft Franquin.

Du corps-de-garde un exempt fe détache,
Il vient, il voit, Ciel! c'eft notre bravache;
Seigneur Franquin, quel malheureux deftin
Vous met ici? Tout était l'un fur l'autre,
Hommes, chevaux, dans la fange fe vautre,
On les retire et pour cette fois-là,
Chacun d'iceux fes membres retrouva.

Puis dans le camp lorfqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord fe recoucha;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A fes projets profondément rêva;
Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux fe couchèrent.

Si tu prétends favoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes fornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le refte il te dira.

Digitized by Google

CHANT SIXIEME.

Déja le jour commençait sa carrière,
De son éclat la brillante lumière,
Fait éclipser les astres de la nuit,
En répandant son influence pure,
Il ranimait de nouveau la nature.
L'épais brouillard se dissipe et s'enfuit,
Et les rayons par dessus les montagnes
Doraient déjà les prés et les campagnes.

Quand le Lorrain, qui n'avait pu dormir,
Toute la nuit consultant sa pendule,
S'inquiétant, ne fesant que gémir,
Ne soupirant qu'après le crépuscule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.

Il assembla ses amis, ses intimes;
Pour nous, dit-il, le ciel cruel et sourd,
N'exauce plus nos vœux si légitimes;
Ah! mes amis, ah! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion;
Le Prussien soigneusement le garde;
Pour le saisir qu'on tente et qu'on hasarde;
J'attends de lui la fin de nos malheurs.

Digitized by Google

Prince, lui dit l'homicide Rosière,
Toujours suivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obscur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge pesant ne rend point téméraire;
Vos maréchaux disent bien le rosaire,
Mais d'être saint ce n'est ma foi le tout;
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans consulter suivre votre courage ?
Et si pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des saints je me moques,
Qu'ils ne sont bons qu'au benoît Paradis,
Que leurs secours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos souhaits,
Jusqu'à présent nous n'avons tous rien faits.
De Belzébuth j'éprouverais l'Empire,
Aux Prussiens ils donneraient du pire;
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il fait assez de la sorcellerie
Pour évoquer .... sainte vierge Marie!
Cria Charlot: quel est votre dessein?
Laissons, laissons toute la diablerie;
Ne savez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,

Digitized by Google

Penfa fentir les griffes dû malin;
Qu'aurait-on dit fi cet efprit immonde
Eut enlevé brufquement de ce monde
Cet amoureux et coquet Paladin?
Si je vous fuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deftin.

Le fier Rofière infifte, qu'il confulte
Les noirs Démons, les ombres, les enfers;
Franquin lui dit, par ma fcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'Univers.

Le bon Charlot ne s'y réfout qu'à peine
En bégayant, il confent, on l'entraîne.

Proche du camp était un petit bois,
Lieu pacifique, afile folitaire,
Aux yeux du monde on pouvait s'y fouftraire,
Vers ce bofquet ils cheminent tous trois;
Le bon Charlot, qui trottait dans la bande,
Chemin fefant aux faints fe recommande,
Dévotement, avant que de partir,
Il s'afpergea d'un vafe d'eau bénite;
Très-fage était; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.

Digitized by Google

Au bois marqué l'on arrive, et Franquin
De ſon habit ſortit un vieux bouquin;
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaiſſe un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il ſe taille un bâton,
Devient hideux, change d'air et de ton.

Telle qu'on peint d'Apollon la prêtreſſe,
Quand ſon démon la poſsède et l'oppreſſe,
Qu'un feu divin s'empare de ſes ſens,
En ſe tenant ſur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ſes accens.

Bien plus affreux Franquin parut au prince,
Il geſticule; et de ſes dents qu'il grince,
Le ſifflement inſpirait de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares;
Il ſe tranſporte, il eſt plein de fureur;
Il fait en l'air mille ſignes bizarres,
En invoquant Aſtaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Erébe et les monſtres d'enfer.

Au bois ſe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend, ſans changer de couleur,
Le bon Charlot en treſſaillit de peur;
En ſe ſignant il fuit plein d'épouvante;

Digitized by Google

Le bruit s'accroît, il approche, il augmente,
Et du taillis sort un grand sanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe,
Il court et passe à côté du sorcier.

N'est ce que çà, reprit le fier Rosière,
Besoin n'était de faire le lutin,
A Lucifer d'adresser ta prière,
Pour réclamer dehors de sa tannière
Un sanglier dès l'aube du matin.

Le bon Charlot fuyant tournait la tête,
Il aperçut de loin courir la bête:
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche et puis s'arrête,
Rosière vient aussi-tôt le chercher.

Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne savait plus à quel saint se vouer;
Il s'acharna sur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put désavouer.

Le fin Rosière à l'instant leur propose,
Que pour juger à fond de cette chose,
Encor un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens il veut doubler la dose.

Digitized by Google

A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença ſon rite de magie,
A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin;
Pour augmenter la force des myſtères,
Doublait, triplait, ſignes et caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Meſſer Satan et la noire ſéquelle,
Des officiers ſe hâtant de courir,
Au bon Charlot apportant la nouvelle
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchait de ſon camp.

Charlot leur dit, avez tous la berlue;
C'eſt de moutons peut-être un grand troupeau,
Dont la pouſſière impoſant à la vue,
Paraît de loin des hommes, des chevaux.

Mais par ſerment on l'aſſure, au plus vîte,
Et de partir on le preſſe, on l'invite;
Bien aiſe en fut le féroce Franquin,
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps et ſon latin;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.

Enfin l'on part, et d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.

Digitized by Google

Mais quelle fut, bon Charlot, ta surprise,
Lorsque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entreprise?

Il semblait voir quatre immenses serpens,
Ramper de front, couvrir ces vastes champs;
Dessus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,
Réfléchissaient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis se courbent et s'engeancent;
S'élargissans par leurs énormes flancs;
Le bruit affreux des chevaux et des armes,
Des bataillons, des épais escadrons,
Le son guerrier des tambours, des clairons;
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs;
Des tourbillons, qu'épaissit la poussière,
En s'élevant éclipsent la lumière;
Près d'eux marchaient, accompagnant leurs pas:
La fermeté, l'audace, le courage;
L'affreuse mort, la terreur, le carnage,
Les devançaient, en semant le trépas.

Digitized by Google

Tels que l'on voit du sommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugissant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers;
S'amoncelans débordent les rivières,
Engloutissans les malheureux bergers.

Et tels encor les vents et les tempêtes,
Qui s'échappans des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant les chênes les plus forts,
Et rassemblant sur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lançant sur nous la terreur et la mort.

Tels et cent fois encor plus redoutable,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance et l'ordre formidable,
Où s'avançaient les braves Prussiens.

Ciel! qui pourrait dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la consternation,
Et le tumulte et la confusion,
Qui règne au camp? chacun courait aux armes?
Chacun

Digitized by Google

Chacun ſe botte, on ſelle les chevaux,
On ſe cuiraſſe, on ſe couvre du caſque,
L'homme de cour, le fanfaron, le flaſque,
Différemment obſervaient leurs rivaux,
Et conſervaient encor ce faible maſque
Qui rend égaux les couards et les héros.

Les ennemis ſentant leur avantage,
Feſaient ronfler deux cents foudres d'airain;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.

Ni plus ni moins dans ce déſordre étrange,
L'Autrichien ſous ſon drapeau ſe range:
Les premiers ſont les peſans cuiraſſiers;
On aſſigna leur poſte ſur la droite;
Tout auprès d'eux ſont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paraît leur troupe adroite;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, et puis les Bethlamites,
Les Inſurgens, Cravates, Béotiens,
Les Tranſylvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens,
Vaillans ſoldats et gens de grand mérite.

Digitized by Google

Tout à la gauche on voyait les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons;
De tous côtés fesant des escarmouches,
S'éparpillans, voltigeans comme mouches,
Caracolaient des milliers de housards,
Ils paraissaient les bouffons du dieu Mars.

Le dur Franquin prit un parti plus sage,
Il ne songea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir des hasards.

Le bon Charlot, à chaque chef assigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne;
Tout sur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettaient des merveilles;
Mais pâlissaient, quand des coups de canons,
Par fois de près leur frisaient les oreilles.
A la réserve on assigna Walis;
Aux cuirassiers commanda Lobkowitz.

Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le sang soudain lui montant au visage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin et sec:
J'ai réservé mon bras et ma personne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne;
Tout poste fixe à mon cœur est suspect.

Digitized by Google

Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Resplendiſſant et ſage comme un Dieu,
Ce compliment lui paſſa ſous ſilence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.

De d'Aremberg il va joindre la troupe ;
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il : Amis, ſignalez vos exploits.

Le duc répond : Prince, ſavons nous battre;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Vous auriez pu ménager l'accolade :
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade :
Le Pruſſien ce jour aſſurément,
Ne vous ferait venu donner l'aubade.

Ah! ſaint Joſeph, je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot; plutôt vous qui parlez,
Répond le duc; ils diſaient des ſottiſes,
Se reprochaient leurs vieilles couardiſes;
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.

Digitized by Google

Héros, dit-il, fuſpendez vos querelles;
Sur l'ennemi ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.
Ah! ſi j'avais comme dans ma jeuneſſe
Cette vigueur, hélas! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces ennemis par moi feraient battus;
Que j'étais leſte, agile, en Italie,
Par cent exploits j'y ſignalai mon bras,
De mes grands faits la terre était remplie.
Le ſexe alors ne me haïſſait pas,
Les verts galans me portaient tous envie.

Le fou Spada que ce diſcours ennuie,
Dit, haranguez en dépit du bon ſens,
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs et longuement parlans.

Lors juſtement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck ce grand blaſphémateur,
Et la diſpute en devint bien plus vive;
De ce combat il prétend ſeul l'honneur.
A ſes côtés un fantôme illuſoire,

Digitized by Google

Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnaient, et lui feſaient accroire
Qu'il pourra ſeul moiſſonner, en ce jour,
Ces champs fameux conſacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.

Pendant le temps que ces chefs ſe diſputent,
Très-aigrement ſur leurs hauts faits diſcutent;
Les Pruſſiens d'abord ſe déployant,
Tout en bataille arrivent fièrement.

Leur droite avance, et d'un eſſor rapide,
Fond promptement ſur la troupe timide
De ces ſucrés et doucereux Saxons;
Ces bonnes gens un moment ſe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reſſentant les friſſons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant, nous ne ſommes brutaux.

On leur répond, fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros!

Digitized by Google

Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos desserts, pagodes et magots.

En même temps de ce champ de bataille,
On poursuivit vivement ces fuyards,
Et sur leur dos l'on sabre, l'on ferraille
Jusqu'à l'instant qu'ils furent tous épars.

Le dur Franquin vola sur le bagage,
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il se saisit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne,
Il ouvre, et dit, mes chers amis, buvons,
Que le bonheur nos armes accompagne,
Tous les Pandours étaient éparpillés,
Les chariots par eux étaient pillés.

Lorsque Dumont aperçoit ce pillage
Des ces Pandours, il fait un grand carnage.
Le dur Franquin sans monde et sans secours,
Ne défendait que faiblement ses jours;
Au preux Dumont il jetait aux oreilles
De ce vin bu quelques vides bouteilles;
Mais le combat devenant sérieux,
Il s'excrimait et comme un Polyphême
Se défendait à grands coups de moyeux,
Même il était dans un péril extrême.

Digitized by Google

Quand Dumon dit, quoi! je suis à cheval,
Et vous à pied? rendons le tout égal;
Il vole à bas de sa leste monture,
Et sur Franquin s'élance sans mesure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin;
Fort galamment il tira son épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruisseler de toute part le sang;
Tout furieux il veut pousser la quinte,
Dumont la pare et cavant cette feinte,
Plongea le fer dans son malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux;
En frémissant il gratte la poussière;
Son sang s'écoule, il frissonne, il pâlit;
L'affreuse mort lui ferme la paupière,
Franquin blasphème et son ame s'enfuit.

Encouragés par leur première ébauche,
Les Prussiens avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuirassiers;
En disposant un effort par leur gauche,

Digitized by Google

Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg, et Camas et Chaſot.

Trente eſcadrons de leur cavalerie,
S'ébranlent tous avec même furie,
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,
Telle trèmblait deſſous leurs pas la terre,
Quand tous ſerrés, courans comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre,
Il ſemblait voir le monde ſe confondre.

Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile et violente
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.

Dans un clin d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent,
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs et d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.

Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,

Digitized by Google

Ainsi Nassau contre ces cuirassiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Sabre pourfend, sabre taille, ferraille,
Et les culbute ainsi que leurs coursiers,
Devant ses coups tout tombe et prend la suite,
Il les abat, son bras les précipite;
Ils sont foulés sous les pieds des chevaux,
Leur sang s'écoule et serpente en ruisseaux.

Là d'un côté fuit un cheval qui traîne
Par l'étrier son maître sur l'arène
Dans les arçons; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des poursuivans;
En l'air volaient et des bras et des têtes,
Du bon Lorrain les troupes sont défaites;
L'heureux Nassau chasse tous ces fuyards,
Dans les combats sa main était experte,
Hommes, chevaux sont tués sans égards;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient, il voit sa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat,
Même il s'avance au sein de la mêlée,
Il fait sonner de tous côtés l'appel;
Le cavalier qui fuyait se rassemble,

Digitized by Google

Au ſoldat blême, intimidé qui tremble,
Le ſaint adreſſe un diſcours paternel;
Contre la peur le bon ſaint le raſſure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le ſûr appui du ciel.

En même temps dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'armée,
Il fait venir ſaint Charles Borromée;
Le ſaint arrive et traveſtit ſon air,
Deſſous ſon nez il dreſſe ſa mouſtache,
Couvre ſon chef d'un fort armet de fer,
Et ſur ſon bras il charge ſa rondache.
Ce ſaint montait la fleur des palefrois,
Bien mieux valait que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipſe,
Il avait eu ce cheval de ſaint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypſe,
Le lui vendit à certain prix d'argent.

Lorſque le ſaint dans ce fol équipage
Se préſenta devant le ſaint des ponts,
L'on éclata ſur ſes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant viſage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Digitized by Google

Ce tour rusé part de Népomucène,
Il savait bien que pour chasser la peur,
Remède sûr c'est d'apprêter à rire;
Il réussit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte et réveilla leur ire.

De ce tour-là, quoique subtil et fin,
Luther, Calvin, Géneviève, Hédevige,
Voyent d'abord quel est le but malin,
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les blessés, les mourans.

De Kalkenstein Luther prend la figure;
Comme Dessau se travestit Calvin;
La sainteté du genre féminin,
Ne voulant pas hasarder l'aventure,
Sur un grand chêne, aussi haut qu'un clocher,
Modestement alla pour se percher;
Et sans répit dessus sa troupe aimée,
Du haut en bas bénissait son armée.

On ralliait les corps des deux côtés,
Mais les Lorrains sont presque démontés,
Népomucène en voyant leur faiblesse,
Pour les sauver invente une finesse,

Digitized by Google

Il sentait bien qu'un combat général,
A son parti deviendrait fatal;
Pour l'éviter il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne respirait qu'après les grands dangers,
Et qui, suivant son naturel féroce,
Ne demandait pas mieux que plaie et bosse.

Il lui cria, venez pour nous venger;
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance,
Entre les corps ce prince seul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat
Des Prussiens, qui se croit la vaillance
De l'attaquer; Truchs sort avec éclat.

Waldeck l'approche, et la fureur le guide,
Truchs à ce prince en deux coupa la bride;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de son fer homicide,
En le frappant lui fend le deltoïde;
Le sang jaillit, Truchs veut se soutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de se trouver par terre;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il tressaillit, ses yeux sont troubles et sombres,
Et la mort vient le couvrir de ses ombres.

Digitized by Google

Waldeck en fut bien plus préfomptueux;
Qui de vous tous, dit-il, je le propofe,
Après ce coup eft affez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il fe montre, s'il ofe!
Tout comme Truchs je faurai le punir.

Lors Rottembourg entra dans la carrière,
Prince, dit-il, pourrez-vous repentir,
De ce difcours l'arrogance fi fière
Và dans ce jour caufer votre malheur;
Si Truchs eft mort, je vis et j'ai du cœur.

Waldeck outré, rougit de fa menace,
Venez, dit-il, courons-en le hafard.

Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreffe, et l'efcrime et fon art
Fut employé ce jour de chaque part.

Tels dans des cirques pour célébrer des fêtes,
Rome donnait de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions
Griffes et dents teintes de leur furie,
Se déchirant, fe privaient de la vie.

Digitized by Google

Et tels étaient ces deux preux champions ;
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent et s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un ſur l'autre fondant,
En furieux mille coups ſe portèrent,
Et leſtement en l'air ces coups parèrent ;
Plus animés, tous les deux s'aſſaillans,
Ils ſe frappaient et d'eſtoc et de taille ;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille,
Le fer gémit ſous leur effort puiſſant,
Du dur acier partent des étincelles.
Il pare encor les atteintes mortelles.

Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang-froid fondit ſur ſon Alteſſe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleſſe.

Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève ; il tombe en laiſſant échapper
Ce fer ſanglant ; ſon ame fut frappée,
Lorſqu'il perdit ſa redoutable épée,
Tout ſombre et morne en ſon cœur enrageant,
Devers les ſiens il marche lentement.

Digitized by Google

Comme un lion quand le Nègre le chasse,
Blessé du trait se retire à pas lents,
Et de sa queue, en battant ses deux flancs,
Tourne la tête et rugit plein d'audace.

Ainsi Waldeck part sans confusion,
L'air menaçant, il se tourne et murmure,
Chacun le plaint, on panse sa blessure,
Et de son sang tarit l'effusion.

Pendant ce temps s'avançait Saintignon;
De Rottembourg Chasot suivit l'exemple;
L'Autrichien fesait le rodomont;
Chasot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'assure dans l'arçon.

Saintignon dit, je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin;
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chasot, car tu touche à ta fin;
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'assaillirent:
Car Saintignon, qui n'est qu'un fanfaron,
Fuit le danger: Chasot se pâmant d'aise,
Le poursuivant, lui perce le trapèze;
La pointe sort au-dessous du menton.

Digitized by Google

Saintignon jette un cri abominable,
Qui, se heurtant par bricole au rocher,
Fait répéter un écho lamentable.

Sur son cheval on le voyait pencher;
Sa chute fait un bruit épouvantable,
Evanoui, râlant, battant du flanc,
Il rend son ame avec des flots de sang.

Luther alors de sa cavalerie
Et des héros ranima la furie,
Il marche droit sur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille,
Tout l'honneur reste aux braves Prussiens.

Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille;
Il veut encor rappeler les Destins;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent:
Ils font tomber sous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.

Saint Népomuc veut faire des exploits;
Luther le vit, et lui perça la joue:
Le saint blessé, se tournant, fit la moue;
Car il perdit, pour la seconde fois,
Un grand morceau de sa divine langue;
Depuis ce jour plus ce saint ne harangue.

Pour

Digitized by Google

Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.

Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un ſaint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit-il, une liqueur blanchâtre.

Les ſaints bleſſés diſparaiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz qui combattait encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.

Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, et le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.

Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, et ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre;
Les Pruſſiens étaient déjà vainqueurs.

Digitized by Google

Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,
Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.

Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution.
De tous côtés ſe fit la boucherie;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible;
Le jour s'éclipſe et la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage;
Le plomb volait tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, et ſans diſtinctions,
Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.

Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine,
Et vous Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,

Digitized by Google

Et vous Dureige, et vous brave Varenne,
Que de héros moiſſonnés dans ces champs!

Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées.

Les Pruſſiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge;
Dans un moment le fantaſſin recharge.
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non! tout l'enfer n'a point de pareils feux!

Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent;
Sur leur viſage était peint la terreur;
L'Autrichien en l'air tirait de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure griève:
La Sainte en l'air en jeta quelques cris
Et va ſe plaindre au benoît Paradis.

Des coups tirés l'air gémit et bourdonne;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.

Digitized by Google

Le Prussien voit ce trouble et se jette
Sur l'ennemi fraisant la bayonnette ;
Le trouble augmente, il s'accroît, et qui put
A toutes jambes ainsi qu'un daim courut.

Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le suit.

Ainsi devant Dessau qui la poursuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyait alors l'armée
Et le massacre en fut prodigieux.

Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Prussien doucement se rallie;
On entendait chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux;
Fesant en l'air un affreux tintamare
En se mêlant au son de la fanfare.

Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain l'on veut troquer Darget;
Au bon Charlot on proposa l'affaire;
Il y consent en prince débonnaire.

Ainsi Darget aux Prussiens rendu
Fut dans leur camp en triomphe reçu;

Digitized by Google

Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.

Ce mot des chefs éteignit la rancune
Feſant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.

Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
A recueilli de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,
Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel ;
Chemin feſant des morts le nombre augmente ;
Il s'accroiſſait d'un tribut caſuel
De l'univers, qui paſſait ſon attente.
Tous les états s'y trouvent confondus;
Maîtres, ſujets, ſoldats, dévots, miniſtres,
Sages et rois qui voyageaient tout nuds ;
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres,
Ils ſuivaient tous leur conducteur cruel
Qui les mena vers le trône éternel ;
Alors les morts paſſèrent en revue ;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint viſage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.

Digitized by Google

Le père alors se fait donner la liste
De tous ces morts à l'œil hagard et triste;
Là, d'un chacun est la condition,
Le caractère et la profession;
Et se suivant l'un et l'autre à la piste,
On les appelle un chacun par son nom.

Un tel fut roi; le seigneur le condamne.
Un tel fut moine; aussi-tôt il le damne.
Son fils lui dit: Ah! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes personnes?
Il lui répond: Pour nous ne sont pas bonnes;
Les rois sont gens par fois ambitieux,
Ils pourraient bien nous ravir nos couronnes;
Ils sont vauriens et toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent;
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent;
Et quelque pape endiablé de nos saints,
Y placerait de ces nouveaux faquins.

On lui présente alors des gens de guerre,
Qui ont péri dans ces combats sur terre;
Le roi leur dit: Approchez, mes amis!
Pourrez souvent vous rappeler l'histoire,
De vos combats conter toute la gloire
Dans un recoin du benoît paradis.

Digitized by Google

Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils,
Car ils n'ont point l'ame méchante et noire;
Qu'on les nourriſſe et qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de ſainte à leur uſage:
(La Madelaine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots;
Tout doucement y vivront ces héros.

Qui fuit là-bas? Quel eſt ce perſonnage?
C'eſt Lock, grand roi, qui vient vous rendre hommage.
Quel eſt ce Lock? et quel eſt ſon métier?
Lock lui répond; j'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier;
L'analogie, aveo l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos ſaints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, et ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſais l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle
D'un culte pur qu'on doit au Créateur,
Je l'adorai toujours rempli de zèle.

Digitized by Google

Ah ! par l'enfer ce sage a grand'raison,
Leur dit le roi ; finissons la cabale,
Chassons ces saints, qui donnent tous scandale ;
Je veux ce jour réformer ma maison.

Allez maudits, qui prétendez sur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre :
Allez là-bas, grands saints de l'Univers,
Griller tous vifs aux charbons de l'enfer.

Lock demeurez, vivez en assurance,
Pour admirer mon immense puissance.

Ainsi dans peu le bon Père éternel
De scélérats purifia le ciel ;
Il en chassa les saints et les sophistes ;
Il y plaça des honnêtes déistes.
Du Roi céleste ils voyent le profil,
Car ils sont tous assis près de sa droite ;
O ! mes amis, c'est ce que je souhaite
A vous, à moi de même. Ainsi soit-il.

FIN.

Digitized by Google

PENSÉES

SUR LA

RELIGION.

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES SUR LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

S'il nous est permis d'examiner notre religion?

I.

On ne peut douter que dans toute forte de religion il n'y ait des perfonnes de bonne foi; les voyages nous confirment beaucoup dans cette vérité. Or fi un catholique de bonne foi ne veut pas examiner fa religion, pourquoi voudra-t-il qu'un mahométan de bonne foi examine la fienne? celui-ci croit également que fa religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le chrétien croit que Dieu a révélé la religion chrétienne par Jéfus-Chrift. Il y a bien de l'injuftice parmi les hommes, et chacun en fon particulier fe croit infaillible.

II.

Plus on examine la vérité, plus on la connait. L'examen et l'attention font une prière naturelle que nous fefons à Dieu pour nous porter à découvrir la vérité. Si la religion chrétienne eft véritable, l'examen nous fortifiera dans fa croyance; fi elle eft fauffe, quel bonheur pour nous de fortir de l'erreur!

Digitized by Google

La religion est un dépôt que les pères ont laissé à leurs enfans. Si ce dépôt n'est pas une fiction, que craignons-nous de l'examiner? et s'il en est une, quel mal y aura-t-il à reconnaître que ce qu'on nous à donné comme une réalité, n'est qu'une imagination de nos ancêtres.

III.

Nous ne sommes dans une croyance, ou dans un sentiment, que par préjugé ou par raison.

Nous y sommes par raison, lorsque nous l'embrassons avec un sérieux examen, et par l'évidence de la démonstration.

Nous y sommes par préjugé, quand nous l'embrassons par quelqu'autre voie que ce soit. Comme lorsque nous croyons que quelque chose est, uniquement parce que nos pères, nos pasteurs, nos maitres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela était ainsi.

Ce que nous croyons par raison ne saurait être faux, parce que la raison est une lumière qui vient constamment de Dieu, et que Dieu ne saurait nous tromper.

Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il est l'un ou l'autre, qu'après un sérieux examen.

IV.

Ainsi lorsque nous croyons une religion véritable sans l'avoir examinée, et seulement parce que nous

Digitized by Google

y sommes nés, ou enfin parce que ceux qui avaient quelque autorité sur nous, nous l'ont dit, nous n'y sommes que par préjugé; cette religion peut donc être fausse malgré notre bonne foi.

Quel malheur nous menace ! qu'un chrétien considère le péril d'un mahométan de bonne foi, qui n'est dans sa religion que par préjugé!

Or, jusqu'à ce que nous ayons examiné notre religion, qui nous a dit que nous ne sommes pas dans la malheureuse situation d'un mahométan? quelle marque visible, quel caractère sensible avons-nous qui nous rassure? est-ce notre préjugé et notre bonne foi? car on ne saurait nier que, dans toutes les religions, on ne trouve ce préjugé et cette bonne foi.

V.

Le chrétien se flatte lorsqu'il croit que toutes les autres religions sont visiblement mauvaises. Il n'est pas en cela de si bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jésus-Christ paraît une folie aux nations, que les Juifs le regardent comme leur honte: *Gentibus quidem stultitiam: Judæis autem scandalum.*

Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraisonnables en matière de religion. Les païens disent que nous adorons un homme et un morceau de pain; et qu'ainsi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accusent de multiplier la divinité. Enfin si nous croyons que les autres doivent embrasser notre religion parce que les leurs contiennent des impertinences, ils sou-

Digitized by Google

tiennent la même chose de leur côté. Ainsi puisque chacun juge de sa religion par préjugé, l'examen seul peut nous détromper.

VI.

Non-seulement cet examen est utile, puisqu'il peut nous détromper si nous sommes dans une fausse religion, et nous affermir si nous sommes dans une véritable; mais de plus, cet examen est nécessaire et indispensable, car nous n'avons rien qui nous intéresse tant que l'éternité.

Une multitude innombrable d'hommes nous disent par leur conduite et par leurs paroles, que nous sommes dans une fausse religion, que nous souffrirons éternellement; et nous avons l'assurance de demeurer tranquilles, et de ne pas examiner seulement si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui nous trompons!

VII.

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de ne pas suivre la volonté de Dieu? Car enfin, avant l'examen, je ne suis pas assuré de le connaître, je dois lui dire, avec le prophète: *Notam faç mihi viam in qua ambulem, doce me justificationes tuas.* Comment pourrais-je discerner les fables des hommes d'avec la loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Digitized by Google

VIII.

Il se fait dans le monde une circulation de toutes choses, même de la religion: l'orient a été le centre du paganisme, ensuite de la religion chrétienne; aujourd'hui il l'est de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier, et qui convient au sujet de ce chapitre, c'est que comme les anciens chrétiens qui succédèrent aux païens se moquèrent de leur religion, les mahométans qui succèdent aux chrétiens, les tournent sans cesse en ridicule.

IX.

L'homme ne doit agir que par raison; Dieu même n'agit sur nous que par cette voie, et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'esprit avant que d'échauffer le cœur.

La foi vient de l'ouïe, selon l'Ecriture, c'est-à-dire, que la foi vient à nous parce que les hommes nous disent que Dieu a révélé certaines vérités.

La foi suppose donc la raison; et celle-ci ne doit se faire entendre que lorsqu'elle est conduite jusqu'à la foi, c'est-à-dire que la raison, qui nous découvre que Dieu est infaillible, nous doit convaincre de la révélation; après quoi elle doit croire aveuglément; ou Dieu ne nous révélant point la religion par lui-même, nous devons constamment examiner si celle que certains hommes nous proposent est préférable à celle que d'autres hommes proposent ailleurs. Car les hommes ne sont pas infaillibles; et puisque ce sont les hommes qui nous

apprennent la révélation, il eſt certain, comme dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, que tout ce que les hommes nous apprennent eſt ſoumis à notre raiſon.

Il n'eſt pas permis de croire les hommes ſur leur parole, continue le même auteur. Ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour croire une choſe que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle et avec gravité. Ne peut-on jamais dire des fauſſetés et des ſottiſes de la même manière qu'on dit de bonnes choſes, principalement ſi l'on s'en eſt laiſſé perſuader par ſimplicité ou par faibleſſe?

Dans les affaires de conſéquence, on veut rendre raiſon de ſa conduite; on ne veut pas agir par haſard; pourquoi ferons-nous moins exacts en matière de religion?

X.

Pour être dans la diſpoſition de ſuivre exactement la volonté de Dieu en matière de religion, il faudrait commencer par lui faire un ſincère ſacrifice de ſes préjugés. Preſque tous les hommes ſoutiennent avec force et avec zèle les choſes dont on leur inſpire de la vénération et de l'attachement dès l'enfance; ce que nous avons appris des perſonnes qui avaient quelque autorité ſur nous a gravé des traces profondes dans notre cerveau. Qui peut être en état de les effacer et d'en former d'autres, que la ſeule raiſon? C'eſt par leur anéantiſſement total qu'il faudrait commencer; mais l'orgueil, l'intérêt, et le préjugé ſont trois obſtacles en matière de religion, que peu de perſonnes peuvent ſurmonter.

Celui

Digitized by Google

Celui qui eſt dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas les moyens d'en ſortir, doit eſpérer en la bonté de Dieu ; mais celui-là doit trembler, qui demeure dans l'erreur parce qu'il ne veut pas s'éclairer faute de ſoins et de diligence.

XI.

N'eſt-il pas ſurprenant de voir dans toutes les religions des perſonnes d'un bon ſens en toute autre choſe, tomber de ſang-froid dans des impertinences ? s'habiller de certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller tout haut, et puis tout bas, badiner avec un morceau de pain, tantôt le montrer, tantôt le cacher, enſuite le manger, monter ſur un autel, deſcendre, remonter, faire des geſtes tantôt lents, tantôt prompts.

Sans notre préjugé, ne regarderions-nous pas toutes ces cérémonies du même œil que les regarde un mahométan qui s'en divertit, comme nous nous divertiſſons de ſes extravagances, qu'il croit des myſtères ſacrés comme nous croyons ceux-ci en être ?

Ceux qui diſent qu'ils ne riſquent rien de demeurer dans la religion chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils péchent contre cette religion même, parce que non-ſeulement elle oblige de croire qu'on ne riſque rien en la ſuivant, mais qu'on eſt obligé de la ſuivre, et que ceux qui ne la ſuivent pas ſont damnés.

D'ailleurs ceux des autres religions tiennent le même langage ; le turc dit qu'il ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères, qui eſt celle de la

Digitized by Google

nature : que les chrétiens risquent tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choses opposées à la lumière de la raison. C'est risquer que de suivre une doctrine contraire à cette lumière, qui constamment ne vient que de Dieu. Donc il faut examiner sa religion.

XII.

Les hommes ont tellement reconnu, dans tous les temps, la nécessité de la révélation pour établir une religion, que tous les auteurs des sectes se sont vantés que Dieu leur avait révélé ce qu'ils enseignaient aux autres; mais si Dieu l'a révélé à l'un, il ne lui aurait pas plus coûté de le révéler aux autres; Dieu est par-tout présent quand il révèle.

A certains mouvemens sont liés certaines impressions; vous n'avez reçu que les mouvemens auxquels est liée l'impression que votre religion est la vraie; vous ne sauriez ne pas la croire telle, qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament; c'est le propre des tempéramens tendres. M. de Cambrai écrivit avec onction contre M. de Meaux; St. Jérôme contre St. Augustin; St. Paul contre St. Pierre; St. Cyprien soutenait avec onction que le baptême des hérétiques ne valait rien; chacun croit parler le langage du St. Esprit; à quel caractère dévrait-on bien le connaître? Nous, qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou imposteurs ou dupés?

Digitized by Google

CHAPITRE II.

S'IL y a une véritable religion, il faut avoir bien peu de justesse d'esprit, et être bien insensible au plaisir et à la douleur, pour ne pas examiner une fois la religion avec toute l'attention dont on est capable. Que peut-il y avoir, depuis le moment de notre vie jusqu'à celui de notre mort, qui nous doive intéresser davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours ? L'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant, et nous savons qu'il finira; l'état après la mort n'a d'autres bornes que l'éternité. Dans les premières années de notre vie nous n'avons point assez de capacité ni de force pour nous occuper d'autres choses que du présent; il se fait chez nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir; cette faiblesse nous fait croire facilement ce que nous disent ceux en qui nous trouvons plus de lumières; ce qui est en eux un effet de leur expérience, nous le regardons comme la suite d'une connaissance naturellement plus étendue que la nôtre. Le temps se couvre; ils nous disent qu'il va pleuvoir, et il pleut; ils prévoient les vicissitudes des saisons, ils prennent des mesures justes pour nous en garantir. La religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur sans fin, selon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre

Digitized by Google

vie; conduite qu'elle nous prescrit: pouvons-nous nous étourdir jusqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promesses et ces menaces, et quels en sont les fondemens? Il y a plus, la religion n'est pas uniforme dans l'univers. Qui le croirait? dans le même climat, dans la même ville, on nous enseigne en divers endroits, sous le nom de religion, des dogmes différens et entièrement opposés. Ici on nous menace du feu éternel, si nous ne croyons que Dieu même est enfermé sous les apparences trompeuses d'une certaine étendue; là on nous dit avec le même appareil que nous souffrirons la même peine si nous le croyons. Que de contrariétés! Le simple détail des différentes religions de l'univers offre une ample matière à des volumes entiers. Elles se condamnent presque toutes les unes les autres. Elles ne sauraient donc toutes être véritables, la vérité n'étant pas opposée à elle-même. S'il n'y avait qu'une religion véritable, Dieu nous l'aurait annoncée clairement sans équivoques; Dieu qui est la vérité même, ne saurait être obscur. Même s'il n'y avait qu'une différence de culte ou de cérémonie, je souffrirais qu'on regardât cette différence comme la diversité des vêtemens, qui peut faire une agréable variété. Mais les dogmes qu'on enseigne en Angleterre sont incompatibles avec ceux qu'on propose à Rome. La religion des Chinois exclut celle des Persans. Chaque société se croit infaillible, et foudroie celle de son voisin. Qui peut entendre prononcer à une infinité d'hommes raisonnables et de bonne foi un jugement qui nous condamne à des peines éternelles, si nous

Digitized by Google

croyons ou ne croyons pas de certaines chofes, et demeurer tranquilles fans examiner férieufement s'ils nous trompent, ou s'ils font eux-mêmes dans l'erreur? On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir fur un fujet fi intéreffant. Nous n'avons que notre bonne foi, et le préjugé de l'éducation qui nous raffurent, mais eft-ce affez pour demeurer tranquilles? Toutes les religions ne nous offrent-elles pas des exemples d'une égale bonne foi et d'une éducation qui opère la même affurance? Que chacun donc examine fa religion, qu'il voie s'il n'eft pas dans la même erreur, où il affure qu'eft fon voifin. Cet examen eft néceffaire, il n'eft pas poffible qu'on n'en retire aucun avantage confidérable, car la vérité ne craint point l'examen. Mais quel affreux détail, dit-on ordinairement, que celui d'examiner fa religion? Il faut d'abord favoir toutes celles de l'univers pour en faire un jufte parallèle, et choifir enfuite la plus raifonnable. Or comment être instruit fur ce feul point? Il y a plus de religions que de nations; d'ailleurs fi l'on n'en veut même examiner qu'une feule, quelle connaiffance faut-il avoir de l'antiquité. Combien de langues différentes ne faut-il pas favoir pour examiner fi les premiers fectateurs de ces religions ont été conformes dans leur croyance à ceux qui les profeffent aujourd'hui! Il faut être un critique exact pour difcerner les altérations qui ont été faites dans les anciens auteurs, par la malice ou par l'ignorance des copiftes, ou par la traduction ou la différente expreffion des langues. La vie eft-elle affez longue pour fuffire à

Digitized by Google

tant de recherches? Encore avons-nous pour cela des règles infaillibles, et eſt-on déterminé autrement que par des conjectures vraiſemblables? Non, le parti le plus ſûr eſt de croire. C'eſt ainſi qu'on s'endort dans la plus coupable des négligences.

La plupart de nos erreurs et de nos paralogiſmes viennent de ce que nous raiſonnons ſur des mots avant que d'en fixer le véritable ſens. Ainſi avant que de voir ſi notre religion eſt bonne et ſi elle doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'eſt que religion, et ce que c'eſt que de croire. Peut-être abrégerons-nous le détail qui nous épouvante. La religion eſt un culte fondé ſur la révélation; elle oblige les hommes à croire de certaines choſes, et à en pratiquer d'autres, pour donner à Dieu des preuves actuelles d'obéiſſance et d'amour. On appelle fauſſe religion le culte que les hommes rendent à Dieu, ſans que Dieu l'ait révélé ni exigé. Croire, c'eſt ſoumettre ſa raiſon à ce que Dieu a révélé; ainſi la foi ſuppoſe l'autorité divine, et par conſéquent dire qu'il faut croire ſans raiſonner, ſoutenir qu'il faut ſuppoſer que Dieu nous a révélé quelques dogmes, ſans examiner s'il eſt vrai qu'il les ait révélés, ce qui ne tend pas moins qu'à autoriſer toutes ſectes de religion, c'eſt une erreur des plus groſſières. S'il eſt de l'eſſence de la véritable religion qu'elle ſoit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable religion dans le monde ſi Dieu n'en a point révélé. Ainſi examiner s'il y a une véritable religion dans le monde, c'eſt examiner ſi Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux. On ne connaît point de vérité plus évidente que celle-

ci, c'eſt que Dieu ne ſaurait nous tromper, non-ſeulement parce qu'il eſt ſouverainement bon, mais parce que c'eſt une faibleſſe que de tromper, et Dieu eſt incapable de faibleſſe : donc ſi Dieu eût voulu être honoré d'un culte particulier, il nous l'aurait révélé ſans équivoque, ſans diſtinction, mais d'une netteté et d'une ſimplicité dignes de lui. Dieu a fait le monde, il a créé l'homme; s'il eût voulu un culte particulier, il l'aurait preſcrit en créant l'homme, et tous ſes deſcendans et la poſtérité l'auraient ſuivi. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu! tous les ſiècles ont vu naître de nouvelles religions; chacune ſe vante d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. Laquelle croire? Quel plaiſir prendrait Dieu de ſe révéler d'une façon aux uns et d'une autre manière aux autres? Non, tant d'inconſtance et de variété ne ſont point l'ouvrage de Dieu; il eſt conſtant et immuable. Dieu a fait la nature, elle a toujours été de même, elle n'a point changé: pourquoi Dieu en agirait-il autrement en matière de religion? Pourquoi aurait-il réformé tant de fois la religion chrétienne, qui ſe croit la véritable? on ne réforme en un mot que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire ce qu'il fait, ni de tromper perſonne pour ſe procurer le moindre avantage, ni pour éviter le moindre mal; et d'ailleurs il eſt tout-puiſſant; il ne peut y avoir d'être qui opère quelque choſe d'oppoſé à ſa volonté. Ainſi ce qu'on croit ſur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raiſon de Dieu même, et par conſéquent ſur un motif évidemment plus

Digitized by Google

certain qu'aucune démonſtration de géométrie. L'autorité divine eſt donc le fondement de la foi; auſſi tous les théologiens enſeignent après S^t Thomas que l'exiſtence de Dieu n'eſt pas un article de foi, *non objectum fidei, ſed ſcientiæ.* Ils ſuppoſent au contraire qu'on eſt déjà convaincu d'un être incapable de tromper; parce que, diſent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la foi ſuppoſe 1. qu'on connaît Dieu avant que de croire; 2. qu'on eſt convaincu qu'il a parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé ne diſtingue pas ce qui eſt du reſſort de la raiſon d'avec ce qui regarde la foi. Tantôt il ſoumet mal à propos la foi à la raiſon, comme quand il ſe donne la liberté d'examiner la ſubſtance des myſtères; et tantôt il ſoumet ſans diſcernement la raiſon à la foi, comme font ceux qui n'oſent révoquer en doute ce que leurs maîtres et leurs paſteurs leur ont appris. Puiſque, pour diſtinguer la foi véritable des erreurs, il eſt néceſſaire qu'elle ait un autre fondement, qu'elle même elle ne peut en avoir de plus ſolide que la raiſon, dont Dieu ſeul eſt l'auteur comme de la foi; il ſuit que la raiſon nous doit conduire à la véritable foi et à la diſcerner des fables que la malice des hommes a inventées: mais quand la raiſon nous a guidés juſqu'à la foi, elle ſe doit taire entièrement: ou ſi elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle ſait avec certitude qu'elle doit ſe ſoumettre entièrement à la foi. La raiſon connaît Dieu, et examine avec d'autant plus d'exactitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux

Digitized by Google

que de prendre des fantômes pour des vérités révélées ou des vérités révélées pour des fantômes. Mais quand elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute et se tait. Toutes les questions se réduisent à celle-ci, savoir si Dieu a parlé et quelles sont les vérités qu'il a révélées. Ce qui sera examiné dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des preuves que doit avoir la véritable religion, et des conditions que ces preuves demandent.

La religion est le culte que les hommes disent que Dieu exige d'eux. Dieu seul doit avoir révélé aux hommes ce culte; autrement on n'aurait aucune raison de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent point être douteuses. Dieu est trop juste pour en agir autrement; je ne trouve point que ma raison qui me vient constamment de Dieu, me fasse plus pencher pour une religion que pour une autre; ainsi les vérités de religion ne sont point des vérités innées et métaphysiques, ni éternelles qu'on voit et qu'on connaît par-tout; ce sont des vérités qui dépendent de faits; ce sont même des vérités que je ne dois point croire légèrement de peur de m'exposer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point. Ainsi l'on peut dire que bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de religion, il n'y a rien qui demande plus de circons-

Digitized by Google

pection, et où il faille être plus difficile à se rendre; et que par conséquent les preuves de la véritable religion doivent être claires, convaincantes et faciles. Si ma religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres religions, qui sont équivoques, incertaines, d'une discussion impossible, j'ai lieu de m'en défier et de n'en rien croire. Si Dieu voulait que je l'honorasse d'un culte particulier, il est de sa bonté et de sa justice même, de me le manifester clairement; je ne saurais résister à cette vérité; je la prends de la nature de Dieu même, qui est infiniment bon. Je trouverais de la cruauté à me refuser des preuves claires de sa volonté, moi qui suis entièrement disposé à la suivre, qui ne la cherche et ne l'examine que de peur de prendre le change, et de regarder les illusions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illusions des hommes. On me dit qu'il y a eu un J. C. qui a prêché, qui a fait des miracles, qui a été crucifié, qu'il était Dieu lui-même, qu'il est ressuscité, qu'il a été prédit pendant quatre mille ans, que la religion chrétienne est la plus ancienne de toutes les religions, qu'elle a commencé avec le monde, que les apôtres et les martyrs ne se feraient pas laissé mourir pour une fausseté, que cette religion est beaucoup étendue, quoiqu'elle révolte les sens. Si on ne me donne que ces preuves, j'ai bien de la peine à me rendre, et je craindrais d'embrasser le mensonge pour la vérité. Jésus-Christ a fait des miracles, dit-on; où en est la preuve? S'il en avait fait autant que l'on dit, est-

Digitized by Google

il vraiſemblable que les Juifs ne ſe fuſſent point convertis, que les Romains n'en euſſent rien ſu, que les autres rois de la terre n'euſſent pas recherché un homme qui rendait la vue aux aveugles, qui reſſuſcitait les morts, qui redreſſait les boîteux? quel tréſor pour un royaume! Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eſt ſujet à l'erreur, parce que les hommes ne ſont pas infaillibles, *omnis homo mendax*. Dieu ne doit point faire dépendre ſes vérités des traditions des hommes; il eſt trop juſte pour me ſoumettre à un motif ſi trompeur, et l'on peut dire qu'il y aurait de la cruauté à Dieu, d'exiger que les hommes ſe ſoumiſſent au rapport des autres hommes, touchant une lumière qui vient de lui-même, et qui nous dicte le contraire de ce que ces hommes publient. Les preuves de la religion doivent être claires, parce que nous avons une raiſon qui nous vient conſtamment de Dieu, et qui par conſéquent ne ſaurait être mauvaiſe; or cette raiſon s'oppoſant à ce que les hommes nous diſent de la religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière ſur de ſimples probabilités; ce ſerait faire un très-mauvais uſage du plus précieux don que Dieu a fait à l'homme. Il faut donc des preuves certaines, exemptes de toute contradiction, pour ſoumettre une lumière qui nous vient de Dieu, et qui eſt ſemblable dans tous les hommes. Bien loin que les preuves de la religion ſoient claires, on ne voit rien de plus embarraſſé. Quand on ne ſerait pas convaincu d'ailleurs que la religion chrétienne eſt une pure invention de l'eſprit humain, on ne ſerait pas dans

Digitized by Google

l'impossibilité de connaître si ce que l'église romaine croit aujourd'hui est la même chose que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture et des pères ont été sujets à une infinité de fautes de copistes. Il a plu à divers particuliers, comme à Esdras et à St. Jérôme de les réformer en divers temps. Les Bénédictins s'avisent encore de nos jours de nous donner des additions des pères. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'église; quand les pères ont réfuté quelque erreur, ils sont tombés dans une extrêmité contraire; tout est confondu. Donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu, qui ne se dément jamais; au lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement comme les hommes même: l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

La véritable religion ne doit donc point avoir recours à de fausses preuves. Dieu est immuable, tout ce qui est changeant ne saurait lui convenir. La religion chrétienne a changé trop de fois de culte et de face, pour avoir été jamais inspirée de Dieu. Adam et les premiers patriarches honoraient Dieu d'une manière bien différente de leurs descendans. Moïse a changé la face du peuple juif. Salomon a fait encore d'autres changemens. J. C. a ordonné toute autre chose. St. Paul a fait voir que Dieu ne voulait point de victimes. Chaque siècle, chaque concile a apporté quelque nouvelle discipline, je pourrais même dire, quelque nouveau dogme; et on en conviendrait si on était de bonne foi; non, non, tous ces chan-

Digitized by Google

gemens, encore une fois, ne font pas l'ouvrage de Dieu, et ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère d'une véritable religion, c'eſt qu'elle ne nous donne pas une fauſſe idée de Dieu; cette condition manque entièrement à la religion chrétienne. La pure raiſon nous donne de Dieu une idée bien plus digne de lui, que la religion chrétienne, qui nous repréſente toujours Dieu comme un homme; c'eſt, dit-on, pour s'accommoder à notre faibleſſe que l'Ecriture tient ce langage; c'eſt ainſi que l'on excuſe le ridicule des expreſſions dont l'Ecriture ſe ſert lorſqu'elle nous parle de Dieu; mais cette Ecriture ne ſatisfait que des eſprits prévenus.

Que l'Ecriture s'accorde à notre faibleſſe, pour nous faire entendre ce que nous ne ſavons point par la raiſon: qu'elle me faſſe des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu; mais je ne ſaurais comprendre que ce ſoit s'accommoder à ma faibleſſe que de parler de Dieu d'une manière qui répugne à l'idée que j'en ai.

Ma raiſon me dit que Dieu voit tout, qu'il eſt par-tout, que conſerver c'eſt agir, que pour agir quelque part il faut y être, l'action ſuppoſe la préſence. En un mot, Dieu eſt par-tout, je le ſais; et l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faibleſſe, me dit que Dieu cherche Adam dans le paradis terreſtre, qu'il l'appelle Adam, Adam, *ubi es?* que Dieu ſe promène dans le paradis terreſtre; que Dieu s'entretient avec le diable au ſujet de Job. Ma raiſon me dit que Dieu doit être un eſprit parfait.

Digitized by Google

S'il était corps, il ferait fujet à la divifion, et l'Ecriture me dit, pour s'accommoder à ma faibleffe, que Dieu a des bras. Ma raifon me dit que Dieu ne faurait être fujet à aucune paffion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, et qu'il eft éternellement immuable; et la religion chrétienne m'apprend que Dieu parlant à lui-même, dit ces belles paroles: Je me repens d'avoir fait l'homme; que fa colère n'a pas été inefficace, qu'il l'a détruit par le déluge; et comme il n'avait pas prévu que les hommes feraient encore les mêmes, qu'il a confervé une famille qui en a produit de tout femblables aux premiers. Dieu eft fi faible, felon l'hiftoire de la religion chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudrait; il le punit par l'eau, enfuite par le feu, l'homme eft toujours le même. Il envoie des prophêtes, l'homme ne change point; enfin il n'avait qu'un fils unique, dit J. C. il a été obligé de l'envoyer; cependant les hommes font encore les mêmes: *quid potui facere vineæ meæ, et non feci?* Que de ridicules démarches la religion chrétienne fait faire à Dieu!

Ce n'eft pas tout. Ma raifon me montre en vain que Dieu eft tout-puiffant, qu'une autre volonté que la fienne ne peut s'accomplir nulle part, et la religion chrétienne donne un adverfaire à Dieu, prefque auffi puiffant que lui-même, c'eft le diable. L'Ecriture et la religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu et lui; le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu, il veut lui ravir fes créatures, *circuit quærens quem devoret;* il y réuffit. A peine Dieu a-t-il créé l'homme, que le diable en

fait son esclave. Qu'il en a coûté à Dieu pour ôter les hommes des mains de son ennemi! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns. Il fallut qu'il ait crucifié son propre fils, et c'est alors qu'il a seulement dit: *Me voilà maintenant maître du champ de bataille.*

Si Dieu n'a fait mourir ce fils que pour satisfaire à sa vengeance, et que parce que ce fils a bien voulu par bon naturel se charger du péché de l'homme, je demande si ce n'est pas encore là renverser entièrement l'idée que la raison me donne de Dieu? La vengeance est une passion qui ne saurait convenir à Dieu. La religion chrétienne fait jouer à Dieu la plus ridicule et la plus impertinente de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens: la religion chrétienne nous apprend que nous ne saurions les accomplir sans la grâce que Dieu donne à qui il lui plaît; et cependant Dieu punit ceux qui ne les observent point. Si l'on voulait entrer dans un plus long détail, il ne serait pas bien difficile de faire voir que la religion chrétienne nous donne une idée plus basse de Dieu qu'aucune autre religion ne l'a jamais fait. Si les payens n'avaient pas tant multiplié leurs divinités, et ne les avaient pas fait si sensuelles, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Les chrétiens font Dieu triple, injuste, faible, changeant, contraire à lui-même en mille manières, soit comme auteur de la grâce, soit comme auteur de la nature. Que conclure de-là, sinon que la religion chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avaient pas plus d'étendue d'esprit, que ceux qui ont imaginé les autres religions.

Digitized by Google

Bien loin que les preuves de la religion chrétienne ſoient claires, et qu'elle ait été certaine d'abord et déterminée, on voit au contraire trouble par-tout. La religion chrétienne a été ſi peu certaine dès ſa naiſſance, qu'il s'eſt en même temps élevé dans ſon ſein pluſieurs ſectes différentes. On voit que bien loin que cette religion ait été plus claire et plus déterminée dans ſon commencement, comme elle l'aurait été ſi Dieu l'avait inſpirée ; au contraire, elle s'eſt éclaircie avec le temps ; elle a fait le même progrès que tout autre état ſéculier ; les chefs qui n'étaient d'abord que de ſimples gueux, ſont maintenant de véritables princes. Je ne puis m'empêcher de faire ici une obſervation, qui fait bien ſentir l'homme dans la religion chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C., les apôtres, et les autres premiers chefs de l'égliſe ont vécu dans une extrême pauvreté, d'où vient même qu'ils étaient obligés de gagner leur vie ? on répond que c'était pour apprendre aux hommes le mépris des richeſſes et du faſte ; on venait, dit-on, prêcher une doctrine toute oppoſée aux ſens ; il fallait convaincre le peuple autant par les exemples que par les paroles. On demande pourquoi les apôtres et les pères de l'égliſe de ce temps-ci prêchent-ils avec un zèle infatigable au peuple le mépris des richeſſes, lorſqu'ils les recherchent avec tant de ſoins ? ſuivent-ils les traces de J. C. et des apôtres ? que pourront-ils répondre à tout cela, eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe voir clair dans un jour ſi beau ?

On demande enſuite d'où vient que J. C. et les premiers chefs de l'égliſe n'ont pas prêché ouver-

tement

Digitized by Google

tement les myſtères de la religion? que J. C. a caché ſon incarnation miraculeuſe, que les apôtres et les anciens pères n'ont point parlé de l'euchariſtie? on répond qu'ils ont voulu ménager le peuple par une conduite ſage, qu'on appelle économie. On demande encore pourquoi les évêques et les cardinaux, qui ſont les chefs de l'égliſe ſont ſi puiſſans? on répond que c'eſt pour contenir le peuple, qui a beſoin qu'on lui en impoſe. On a beau dire; cette différente ſituation de la religion et cette différente conduite des chefs ne marque pas une différente ſituation dans l'eſprit du peuple qui eſt toujours le même: mais elle marque une différente ſituation dans ceux qui gouvernent l'égliſe, qui connaiſſant la folie de ceux qui abandonnaient les richeſſes pour vivre pauvres comme J. C., ſont ce qu'ils peuvent pour vivre comme les rois et les princes, dans un auſſi grand déréglement et avec autant de faſte. Conduite toute oppoſée à celle qu'ils prêchent. Mais le peuple ignorant et aveugle ne ſaurait ouvrir les yeux. J. C. et les apôtres auraient été bien embarraſſés de faire les princes; ils ſentaient trop le ridicule de leurs myſtères, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avaient pu ménager l'eſprit, et qui ne pouvaient plus reculer après de certaines démarches. On demande d'où vient qu'on prêche publiquement les myſtères qu'on cachait autrefois? on répond que les myſtères étant aſſez connus, il ſerait inutile de les diſſimuler. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on n'a révélé les myſtères de la religion qu'on cachait autrefois, que lorſqu'on a été

Digitized by Google

en état de les appuyer par la force. Si dès le commencement Dieu avait dicté la religion chrétienne, comme elle était plus près de son origine, ses mystères auraient été plus publics et plus connus, et on les aurait publiés avec plus de confiance et de liberté; n'est-il pas ridicule qu'on dise que le peuple d'aujourd'hui a besoin d'être soutenu par la magnificence, que celui d'autre fois était en état de s'en passer, et qu'au contraire le peuple de nos jours est plus en état de soutenir les mystères? Pourquoi le peuple qui s'est accoutumé aux mystères ne s'est-il point accoutumé à la modestie des pasteurs? Si le peuple de nos jours est en état de soutenir un Dieu mourant sur une croix, un Dieu méprisé, un Dieu morceau de pain, un Dieu exposé à toutes les injures les plus infames; Messieurs les prélats, ne craignez rien, il vous reconnaîtra sans peine, quand vous n'iriez pas dans un équipage de prince et de souverain. Voyez comme il se prosterne devant son Dieu, qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre qui marche en tous lieux, en tout temps, et en toute saison; il vous rendra les respects qui vous sont dûs quand vous marcherez comme S[t] Pierre, puisque dans tous les siècles il n'a pas méconnu son Dieu, qui n'a pas changé d'équipage. On a beau dire: le désordre des pasteurs, leur ambition, leur mollesse, leur lubricité est une preuve parlante de la fausseté de la religion, parce qu'il est certain qu'ils en doivent être mieux instruits que les autres hommes. Or s'ils en étaient bien persuadés, ils la pratiqueraient mieux, et puisqu'ils ne la pratiquent pas, c'est

qu'elle n'a pas de preuves qui perſuadent. La religion a dû être plus déterminée dans ſon commencement, parce qu'elle était plus proche de ſa ſource; et c'eſt pourquoi, en matière de religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité; on permet bien de donner de nouvelles explications, mais toujours avec cette règle *cum dicas novè, non dicas nova.* Cependant on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui qu'on dit être imparfaits, ne ſoient meilleurs théologiens et ne ſachent plus de dogmes que les anciens.

La morale d'aujourd'hui eſt bien différente de celle d'autrefois; nos livres de piété ſont d'un goût tout autre. S[t] Paul qui avait été ravi au troiſième ciel, et qui ne devait pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné en quatorze épîtres un ſeul conſeil eſſentiel à la vie ſpirituelle de nos jours. Quel eſt le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des ſacrémens, qui en ait même parlé? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confeſſion, la préparation à la communion? quel eſt au contraire le livre de piété de notre temps, qui ne parle pas de toutes ces choſes? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat ſpirituel ou l'Imitation de J. C.; ce ſont là les livres de piété. Autrefois on communiait ſous les deux eſpèces du pain et du vin; aujourd'hui on ne communie plus que ſous une eſpèce qui eſt le pain; parce que, dit-on, il ſe trouvait quelquefois des gens qui répandaient le ſang de J. C. en le buvant, ce qui cauſait de grands déſordres; c'eſt pourquoi on a jugé à propos

Digitized by Google

de ne communier plus que ſous une eſpèce. Si c'eſt Dieu qui a inſtitué la communion, pourquoi les hommes s'aviſent-ils de réformer ce que Dieu a fait ? apparemment qu'il leur a dit en même temps : *ſi ce que je fais ne ſe trouve pas bien fait, vous pourrez le changer.* Si c'eſt le St Eſprit qui leur a inſpiré ce changement, il ne prévoyait donc pas le déſordre qui en pourrait arriver. Dieu manque donc de prévoyance ; Dieu eſt donc changeant et inconſtant. Mais de bonne foi où en ſommes-nous ? quelle eſt donc notre règle ? la religion change-t-elle à chaque ſiècle ? La certitude de la foi (dit l'auteur de la recherche de la vérité et la théologie le dit avec lui), dépend de ces principes, qu'il y a un Dieu qui n'eſt pas capable de nous tromper, et que Dieu à révélé ce qu'on veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant de ſavoir ſi Dieu a parlé : il y aurait un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Ainſi je ne dois croire que lorſque je ne pourrai pas douter que Dieu a parlé. Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, et quoique nous ſachions fort peu de choſes, il éſt certain que ce qui eſt ténébreux, je veux dire, ce que nous ne connaiſſons pas, n'a aucun droit d'exiger notre conſentement. Il ne faut donc pas dire, pourquoi niez-vous les myſtères, puiſqu'il y a tant de choſes au-deſſus de notre portée ? car de ce que je ne conçois pas les myſtères de la nature, il ne s'en ſuit pas qu'il doive y avoir des myſtères d'un ordre ſurnaturel : je crois qu'il y a des myſtères dans la nature, et je n'en fais pas l'explication ; ainſi

Digitized by Google

je dois avouer de bonne foi que les myſtères exiſtent, quoique j'ignore comment ils ſont exécutés. Mais je n'ai aucune raiſon qui me porte à croire qu'il y ait des myſtères dans l'ordre de la grâce, et ſur-tout un tel myſtère en particulier, comme la trinité, l'incarnation; car non-ſeulement je ne conçois pas comment cela pourrait être; mais je n'ai rien qui me convainque que cela ſoit. Comment un ſerviteur peut-il donner à ſon maître des preuves de ſon obéiſſance, s'il ne connaît pas ſa volonté? Si l'éclairciſſement de la religion était difficile, la religion ſerait une preuve de l'eſprit et de la ſubtilité des hommes, plutôt que de leur obéiſſance et de leur fidélité. Qu'il ſoit difficile de ſe convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de ſpéculation, et qui ne ſont pas néceſſaires pour le ſalut; peu m'importe. Mais les preuves des vérités eſſentielles à tous les hommes, doivent être claires et faciles, ou il n'y en a point. Le chriſtianiſme, dit-on, a toujours été en état par lui-même de ſe paſſer de fauſſes preuves : mais il l'eſt encore à préſent plus que jamais par les ſoins que des grands hommes de ce ſiècle ont pris de l'établir ſur ſes véritables fondemens avec plus de force que les anciens ne l'ont jamais fait. Nous devons être remplis ſur notre religion d'une juſte confiance, qui nous faſſe rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre, pourrait ne pas négliger. Il paraît en effet, par la lecture des anciens apologiſtes de la religion chrétienne, qu'ils ne vont pas aux principes. Quelle ridiculité qu'une religion ſoit plus prouvée en 1700, et quelques

années après, qu'au commencement! C'eſt donc l'eſprit de ces apologiſtes qui la prouve. Je connais que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la faibleſſe de leurs connaiſſances qui ne ſuffiſaient pas à leurs beſoins; et que tout ce qu'il n'a pas dit eſt de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le ſachent. Ainſi ſi les oracles euſſent été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, et qu'il y eût quelque choſe de divin dans les religions fauſſes. S'il ne faut rien ignorer en matière de religion, ſi l'ancienneté eſt le caractère de la véritable, que doivent dire les Juifs à la vue du bouleverſement que J. C. voulait faire à la religion? ce bouleverſement alors était nouveau; jamais il n'a été prédit; au contraire, ils attendaient le Meſſie ſous une autre face. Luther et Calvin n'ont pas tant bouleverſé chez les catholiques, et ceux-ci les traitent de novateurs. On ne ſe contente pas de vraiſemblance en matière de ſcience; on veut des démonſtrations; pourquoi s'en contenter en matière de religion? Deſcartes ne veut croire que ce qu'il voit clair; ce n'eſt qu'en matière de religion qu'il ſe bouche les yeux. St Auguſtin dit, prenez garde de croire ſavoir une choſe, ſi vous ne la connaiſſez auſſi clairement que vous ſavez que ces nombres 1. 2. 3. 4. ajoutés dans une ſomme, font dix.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Des miracles.

Le peuple aime le merveilleux ; c'eſt lui qui ſuppoſe et qui fait les miracles. Il n'y a point de religion, point de monarchie, point de nouvel établiſſement qui n'ait ſes miracles ; qu'on liſe l'hiſtoire grecque, la romaine : miracles partout! Les hommes du temps de J. C. n'étaient pas plus chers à Dieu que ceux d'aujourd'hui. Si Dieu avait fait des miracles pour leur converſion, il en ferait quelques-uns pour la nôtre. A quoi bon tant de miracles ? Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples ; ou il nous donnerait un penchant et une lumière intérieure qui nous porterait à la religion chrétienne ; ou bien il nous ferait dire ou nous dirait lui-même d'une manière claire que la religion chrétienne eſt la ſeule véritable. Mais, dit-on, où ferait le mérite de la foi ? Je réponds que le mérite de la foi ne conſiſte pas à croire légèrement et inconſidérément que Dieu a révélé quelque choſe. Bien loin que ce ſoit-là un mérite, c'eſt alors s'expoſer à croire ce que peut-être Dieu ne veut pas qu'on croie. Le mérite de la foi conſiſte uniquement à croire avec fermeté ce que nous ſavons clairement que Dieu a révélé, qu'il était un en trois perſonnes, quoique la raiſon me diſe que trois ne ſauraient jamais faire un ſeul ; le mérite de la foi conſiſte à ſoumettre ma raiſon à la révé-

lation, et à ne pas douter, malgré mes lumières naturelles, qu'alors trois ne font qu'un. Oui, mon Dieu! parlez, votre serviteur écoute. Je croirai aveuglément tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre; vous êtes plus infaillible que ma raison; quand je vois qu'un et deux font trois, je ne le vois que par les lumières de ma raison; mais lorsque vous m'aurez révélé que trois ne font qu'un, je le croirai avec certitude, parce que je le croirai sur votre parole; je le croirai par votre raison même, qui ne saurait me tromper. Mais je ne veux pas que les hommes m'en imposent sur de fausses conjectures. Quelle vanité de donner ses visions pour la parole de Dieu! quelle impiété de croire à ce que les hommes disent comme si c'était Dieu même qui parlât. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infaillibles. *Omnis homo mendax*. Dieu ne doit pas faire dépendre ses vérités des traditions humaines; il est trop juste pour me soumettre à un motif si trompeur. Il n'y a guère de villes où une croix nouvellement plantée, sur-tout en temps de missions, ne fasse des miracles; le peuple en est convaincu; le ministre entretient cette persuasion et n'en croit rien. Jésus-Christ a fait des miracles, dit-on; où en est la preuve? s'il en avait fait autant qu'on le dit, est-il vraisemblable que les Juifs ne se fussent point convertis, que les Romains, qui pour lors étaient maîtres de l'univers, n'en eussent rien su? On ne saurait croire que J. C. ait fait des miracles, et qu'il ait craint cependant de prêcher les points de

Digitized by Google

la religion qu'on nous dit aujourd'hui être les plus essentiels, comme son incarnation, la fréquentation des sacremens. Le merveilleux a toujours été du goût de l'homme sensible ; les poëtes s'en servent pour donner de la sublimité et du relief à leurs fables ; l'homme veut toujours s'élever au-dessus de sa nature. L'histoire des croisades fait bien voir le peu de foi qu'on doit ajouter aux miracles ; ceux que S^t^ Bernard fesait pour porter les souverains et leurs sujets à se croiser, sont plus avérés que ceux qu'on attribue à J. C.; cependant les uns et les autres sont également faux. Car puisque l'entreprise ne réussit pas, il est certain que Dieu ne fit point de miracles dans le temps de S^t^ Bernard, et que ce père était un véritable imposteur. Il n'était point de la sagesse et de la bonté de Dieu d'engager par des miracles tant de princes à une entreprise qui leur devait être inutile et nuisible. Les miracles de J. C. ont été combattus, contredits, désapprouvés ; donc ils n'étaient pas certains.

Les figures outrées d'une forte imagination nous ont produit bien des miracles. C'est d'elles que nous avons appris que les montagnes ont sauté comme des béliers ; le prophète, qui s'applaudit de cette figure, la répète et nous la donne comme une vérité, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les livres historiques. S^t^ Paul ne se convertit point, quand J. C. fait des miracles. Il se rend quand son cheval tombe. Les miracles sont selon la nature, ils peuvent arriver par les règles du mouvement ; donc ils ne sauraient prouver ce qui est au-dessus de la nature ; les tours de passe-passe ne prouvent pas la

Digitized by Google

bonté des remèdes d'un charlatan ou ſaltimbanque: ainſi les miracles ne prouvent pas la véritable religion, puiſque dans toutes les religions il y a eu des miracles.

Si les miracles doivent prouver la religion, on nous doit prouver au moins que les miracles ont été faits, parce que nous ſommes de la même nature que les hommes d'autrefois, Pourquoi permettez-vous, ô mon Dieu! que les chrétiens aient fait de faux miracles? et pourquoi y a-t-il eu des miracles dans toutes les fauſſes religions, ſur-tout dans le paganiſme? Quand on a cru des faits qui ont liaiſon avec la religion, il eſt aſſez difficile que, ſelon le parti dont on eſt, on ne demande à une fauſſe religion des avantages qui ne lui ſont pas dus, ou qu'on ne donne a la vraie des avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devrait être perſuadé que rien ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celle qui eſt fauſſe. Quelques chrétiens des premiers ſiècles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont oubliés juſqu'à faire en faveur du chriſtianiſme des ſuppoſitions aſſez hardies, que la plus ſaine partie des chrétiens ont enſuite déſapprouvées. Ce zèle inconſidéré a produit une infinité de livres apocryphes auxquels on donnait des noms d'auteurs payens ou juifs; mais à force de vouloir tirer de ces livres ſuppoſés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, et nos modernes y ont nettement développé ce que

les prophêtes du nouveau teſtament n'avaient pu faire. De quel côté qu'on ſe tourne pour ſauver ces livres, on trouvera toujours que, dans ce trop de clarté, il y a une difficulté inſurmontable. Si quelques chrétiens ſuppoſaient bien des livres aux payens et aux juifs, les hérétiques ne feſaient point de difficulté d'en ſuppoſer aux orthodoxes; ce n'était que faux évangiles, fauſſes épîtres d'apôtres, fauſſes hiſtoires de leur vie; et ce ne peut être que par un effet de la providence divine que la vérité s'eſt échappée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffent. Quelques grands hommes de l'égliſe ont été trompés, ſoit aux ſuppoſitions des hérétiques contre les orthodoxes, ſoit à celles des chrétiens contre les payens ou les juifs : c'eſt ainſi qu'il leur arrive de ſe ſervir des livres des Sibylles ou de ceux d'Hermès-Tréſmégiſte, roi d'Egypte; quelques-uns n'ont-ils pas même regardé Platon comme un prophête et interprète de l'Ecriture. Auſſi ne manqua-t-on pas de prendre ſes ouvrages comme des commentaires de l'Ecriture, et de concevoir la nature du Verbe, comme il l'avait conçue; il ſe figurait Dieu tellement élevé au-deſſus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles puſſent être ſorties immédiatement de ſes mains; et il mettait entr'elles et lui le Verbe comme un degré par lequel l'action de Dieu pût paſſer juſqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de J. C ; car jamais philoſophie n'a été plus à la mode que celle de Platon pendant les premiers ſiècles de l'égliſe. La conformité qu'on trouvait au platoniſme avec la religion, avait mis dans cette ſecte

presque tous les chrétiens savans. D'où vient l'estime que les pères ont eu de Platon?

On vivait du temps de J. C. et dans les premiers siècles de l'église dans une ignorance, où la licence d'écrire impunément des fables se joignait encore à l'inclination générale qui y portait ceux de ces climats : de-là les livres des Grecs, des Juifs, le Talmud des Orientaux. Avant de tirer aucune conséquence des miracles, il faudrait qu'ils fussent vrais et certains. Quand les pères s'emportent contre le culte des idoles, ils supposent toujours l'impuissance des idoles : si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il fallait désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraissait en elles. Aurait-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyait animé d'une vertu divine, ou au moins plus qu'humaine? Il est vrai que ces démons étaient ennemis de Dieu, mais les payens pouvaient-ils le deviner ? Si les démons demandaient des cérémonies barbares, ou extravagantes, les payens les croient bizarres ou cruelles ; mais ils ne laissaient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes, et ils ne savaient pas que le vrai Dieu leur offrait sa protection contre eux. Ils ne se soumettaient le plus souvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiser à quelque prix que ce fût : et cette soumission, et cette crainte n'étaient pas sans fondemens, si en effet les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fussent au-dessus de la nature. Enfin le paganisme n'eût été qu'une

Digitized by Google

erreur involontaire et excufable. Le commun des payens ne doûtait pas des oracles. Les chrétiens même les ont cru et ont cité les Sibylles.

Les miracles des payens étaient auffi conftans chez eux que les miracles des chrétiens chez les chrétiens. Lifez la paftorale de S[t] Grégoire. Que de miracles ! N'y a-t-il pas de la fable dans S[t] Grégoire Thaumaturge, le fefeur de miracles, qui fefait tranfporter en l'air une montagne ; c'eft aux hommes à fe précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par des génies qui peuvent être au-deffus d'eux. Mes lumières fuffifent pour examiner fi une ftatue parle ou non ; mais du moment qu'elle parle, rien ne peut plus me défabufer de la divinité que je lui attribue : en un mot, Dieu eft obligé, par les loix de fa bonté, à me garantir des furprifes dont je ne puis me défabufer moi-même. Pour les autres, c'eft à ma raifon à faire fon devoir. Parmi les Juifs, la plupart ne croient point aux miracles de J. C. mais à l'autorité de ceux qui n'y croient pas : il ne faut, dit-on, qu'oppofer l'autorité de ceux qui y croient. Ces deux autorités ne font pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chofe déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne les croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas inftruits des raifons de ne pas croire ; mais il ne fe peut guères que ceux qui ne croient point n'en foient point inftruits. C'eft tout le contraire ; quand la chofe s'établit, le témoignage de ceux qui la croient eft de foi-même plus fort que le

Digitized by Google

témoignage de ceux qui ne la croient pas. Car naturellement ceux qui la croient doivent l'avoir examinée, et ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir pas fait. Voyez comme on se convertissait autrefois. Une femme va à un puits tirer de l'eau ; elle y trouve un homme qui lui dit ce qu'elle a fait pendant sa vie : choses qui pouvaient être publiques. *Et nunc quem habes non est tuus vir.* Cette femme laisse sa cruche, court comme une folle, publie par-tout que le Messie est venu, qu'elle l'a vu, qu'elle lui a parlé; tout le monde vient au-devant de lui. Mais dit-on, c'est la grâce. J'en dirai bien autant des payens. Il fallait, pour gagner quelque chose sur les payens, leur accorder ce qu'ils souhaitaient si opiniâtrement, et leur faire voir que quand même il y aurait eu du surnaturel dans les oracles, ce n'était pas à dire que la divinité y eût part ; et alors on était obligé de mettre les démons en jeu. Il est vrai, absolument parlant, qu'il valait mieux en exclure les démons. On donnait par-là une plus grande atteinte à la religion payenne. Mais tout le monde ne pénétrait peut-être pas si avant dans cette matière, et l'on croit faire bien assez lorsque par l'hypothèse des démons qui satisfesaient à tout avec deux paroles, on rendait inutiles aux payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvaient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Après la mort d'Epheſtion, Alexandre voulut absolument, pour se consoler, qu'Epheſtion fût Dieu. Tous les courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voilà des temples qu'on bâtit à Epheſtion

en plusieurs villes, des fêtes que l'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue; et afin qu'il n'y manquât rien, on lui fait rendre des oracles. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la divinité d'Ephestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, et se fut bon gré de n'être pas seulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux. Ou un démon allait se loger dans la statue d'Ephestion pour y rendre des oracles dès qu'il avait plu à Alexandre de lui en faire élever une comme à un Dieu, ou la statue rendait des oracles sans démons. Celle d'Apollon Pythien pouvait bien en faire autant. Or il serait, ce me semble, fort étrange qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'une statue, qui fût devenue par-là une éternelle occasion d'erreurs à tous les hommes. Les prêtres du paganisme usaient de mille ruses pour les oracles. Ruffin nous a décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts. L'Ecriture sainte ne nous apprend-t-elle pas comme Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient secrètement rentrer dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes? Il s'agit d'un des miracles du paganisme, qui était cru le plus universellement de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture l'attribue, non aux démons, mais à des prêtres imposteurs. Or si les hommes sont trompés dans une religion, comment savons-nous s'ils ne sont pas trompés dans une autre? Combien devait-il être plus

aifé de perfuader aux peuples que les dieux defcendaient dans les ftatues pour leur parler et leur donner des inftructions utiles, que de leur perfuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons? et fi les prêtres mangeaient bien à la place des dieux, à plus forte raifon pouvaient-ils parler auffi à leur place. L'air miraculeux a bien du pouvoir fur l'efprit du peuple, qui aime fort le merveilleux. Ne faire de certaines chofes que de certains jours; prendre de la cendre, la mettre fur le front en prononçant de certaines paroles, entrer dans un temple avec de certains habits qu'on ne porte point ailleurs, et ne dire que certaines paroles tout haut, d'autres tout bas: tout cela impofe. Le peuple va au-delà; il prend pour caufe ce qui n'eft pas caufe; croit-il qu'il n'y a que Dieu qui puiffe infpirer une telle conduite? Les oracles qui fe rendaient fur des billets cachetés étaient bien plus furprenans; les prêtres favaient plufieurs fecrets pour ouvrir ces billets, dont nous en voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophète de Lucien. Un gouverneur de Sicile avait envoyé à l'oracle de Mopfus à Malthe. Etant obfédé en Sicile par les Epicuriens qui lui avaient jeté beaucoup de doute dans l'efprit, il réfolut d'envoyer chez les Dieux un efpion, pour apprendre ce qui en était, et lui donna un billet cacheté pour le porter à l'oracle de Mopfus. Cet envoié s'endormit dans le temple, et vit en fonge un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il reprend le billet qu'il avait mis fur l'autel près du dieu, qu'il trouve toujours bien cacheté, et le rapporte avec cette réponfe

au

au gouverneur, qui parut très-ridicule aux épicuriens de sa cour, mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration; et en leur ouvrant son billet, il leur montra qu'il y avait écrit ces mots: *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il ne manqua pas d'immoler un bœuf noir à Mopsus et lui fut toute sa vie fort dévot. Tacite dit qu'à Claros ce n'était point une femme qui rendait les oracles, comme à Delphes; mais un homme qu'on choisissait de certaine famille et presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre et les noms de ceux qui viennent le consulter; ensuite il se retire dans une grotte; et ayant pris de l'eau d'une source qui y est cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant. Lorsque, par l'ordre de Constantin, on abattit le temple d'Esculape à Egée en Sicile, on en chassa, dit Eusèbe, dans la vie de cet empereur, non un dieu, mais le fourbe qui avait si long-temps imposé à la crédulité des peuples. Les fortunes d'Ancium avaient cela de particulier, que c'étaient des statues qui se remuaient d'elles-mêmes, selon le témoignage de Macrobe L. I. chap. 2. et dont les mouvemens différens servaient de réponses ou marquaient si on pouvait consulter les sorts.

Nous trouvons encore quelques statues qui avaient cette propriété. Diodore de Sicile et Quinte-Curce disent que Jupiter-Ammon était porté par quatre-vingt prêtres dans une espèce de gondole d'or, d'où pendaient des coupes d'argent; qu'il était suivi d'un grand nombre de femmes et de filles qui chantaient

des hymnes en langue du pays; et que ce dieu, porté par les prêtres, les conduisait en leur marquant par quelque mouvement où il voulait aller. Le dieu d'Héliopolis de Syrie, selon Macrobe, en fesait autant. Toute la différence était qu'il voulait être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui eussent auparavant long-temps vécu en continence, et qu'ils se fussent fait raser la tête. Lucien, dans le traité de la déesse de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux. Car étant porté sur les épaules de ses prêtres, il s'avisa de les laisser-là, et de se promener par les airs, et cela aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui est considérable.

Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes, dit Philostrates, illustre par les oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le savez, en peu de paroles, et sans accompagner sa réponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course de Céphisse et de changer les eaux de Castalie en vin. Il nous dit simplement les vérités, et ne s'avise point de faire une montre inutile de son pouvoir. Je trouve assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'était pas grand feseur de miracles; je crois qu'il y a en cet endroit quelque poison pour les chrétiens. Ainsi il était si commun dans toutes les religions, de faire des miracles, qu'enfin il a été ridicule d'en faire, et c'est pourquoi Mahomet n'en a point fait, et les a méprisés.

Dans Rome il y avait des oracles. Esculape en

Digitized by Google

rendait dans fon temple de l'île de Tibre. On a trouvé à Rome un morceau de marbre d'une table, où font en grec les hiftoires des trois miracles d'Efculape. En voici le plus confidérable traduit mot à mot fur l'infcription: *En ce même temps il rendit un oracle à un aveugle nommé Capis. Il lui dit qu'il allât au St. autel, qu'il s'y mît à genoux et adorât, qu'enfuite il allât du côté droit à gauche, qu'il mît les cinq doigts fur l'autel, et enfin qu'il portât fes mains fur fes yeux.* Après toute la cérémonie, l'aveugle vit. Les peuples en furent témoins, et marquèrent la joie qu'ils en avaient, voyant arriver de fi grands miracles fous leur empereur Antonin. Les autres guérifons font moins furprenantes; car ce n'était qu'une pleuréfie ou une perte de fang defefpérée. Les pères de l'églife n'auraient pas manqué de trouver de l'allégorie dans les cérémonies qu'Efculape fit faire à l'aveugle. Si J. C. les avait ordonnées, ils les auraient regardées comme une image de la conduite de J. C. fur le pécheur. L'aveugle fe met à genoux et adore; c'eft la foumiffion de J. C. Enfuite il va du côté droit à gauche; *Tunc dixi, ecce venio*, qui fe fait homme, qui fe charge de nos péchés. Il met les cinq doigts fur l'autel; c'eft J. C. qui fe facrifie fur l'autel de la Croix, où il reçoit cinq bleffures. Il porte la main de l'autel fur fes yeux, qui font guéris; lorfque le mérite des cinq plaies vous eft appliqué, vous êtes guéri.

Les crimes des prêtres, leurs infolences, divers événemens qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, Tiran prêtre de Saturne, qui fefait venir

Digitized by Google

dans ſon temple à Alexandrie telle femme qu'il lui plaiſait et en abuſait. L'obſcurité et la fauſſeté de leurs réponſes, ont donc enfin décrédité les miracles; mais il s'eſt joint à cela des cauſes étrangères. D'abord de grandes ſectes de philoſophes grecs, qui ſe ſont moqués des oracles, enſuite les Romains qui n'en feſaient point uſage, enfin les chrétiens qui les déteſtaient. Il en eſt de même des miracles. Combien de ſaints n'a-t-on pas dénichés? Combien de reliques n'a-t-on pas trouvées? Ces ſaints ne ſe feraient jamais établis, s'ils fuſſent venus après Deſcartes. La continuation des miracles eſt promiſe par S^t^ Marc, chap. XVI, v. 16 et 17, ſi vous avez la foi; c'eſt-à-dire ſi vous avez l'imagination tournée d'une telle façon. L'ombre de S^t^ Pierre guériſſait les malades. L'ombre! eſt-ce quelque choſe de réel? *qui nimis probat etc.* Actes des apôtres, chap. V. v. 15 et 5.

Tabita S^te^ femme, qui feſait des habits pour des chrétiens, meurt. Auſſi-tôt le diſciple écrivit à S^t^ Pierre qui était à Joppe: Venez vîte, *ne pigriteris venire uſque ad nos.* Il vient, on lui montre Tabita morte, et les habits; voilà l'égliſe déſolée ſans couturière. S^t^ Pierre fit ſortir tout le monde et la reſſuſcite. 1. S^t^ Pierre manqua de charité en la reſſuſcitant, il l'expoſe à ſe damner; puiſqu'elle était morte ſainte, il fallait la laiſſer. 2. Le miracle devait être public. A quoi bon faire ſortir le monde, avait-il peur qu'on troublât ſon myſtère? Il fallait bien plutôt rendre à l'égliſe une meilleure couturière; qui a la puiſſance de reſſuſciter les morts, à plus grande raiſon a celle de faire des

ouvrières. Act. des Ap. chap. IX. v. 37, 38, 39, 40, et 41.

La résurrection et l'ascension de la vierge (fables selon les plus éclairés théologiens ou docteurs de l'église catholique) prouvent également la crédulité du peuple, et la fausseté de l'ascension et de la résurrection de J. C.; deux faits qui se sont passés fort secrètement.

CHAPITRE V.

Des prophéties et des prophètes.

L'AVENIR est entièrement caché aux hommes, parce que n'existant point encore par rapport à eux, il ne peut entrer dans leur esprit par aucun sens, et d'ailleurs, ce qui n'est pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est entièrement caché à tout esprit créé, et cela par la même raison. Un ange, quelques lumières qu'il ait, ne peut jamais voir ce qui n'est pas; ainsi on se trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, et qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle sorciers. Rien de tout cela ne peut être; ce ne sont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes. Les Juifs avaient donc raison quand ils défiaient les payens de leur prédire l'avenir, *annunciate nobis futura.* Mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des

Digitized by Google

hommes qui aient eu cette connaissance. Si on me le prouve, je reconnaîtrai le bras de Dieu, et je me rendrai à cette seule preuve.

D'abord j'observe une grande confusion, un grand embarras, des équivoques et des allégories perpétuelles dans toutes leurs prophéties. Il est surprenant que nos théologiens d'aujourd'hui disputent encore du sens qu'on doit leur donner. Oui, le sens des plus claires prophéties n'est pas encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les chrétiens, comme je vais bientôt le remarquer. Où est donc le merveilleux des prophéties, si elles sont pleines d'obscurités? quel est donc le caractère qui les distingue des oracles des payens et des prophéties des autres peuples? car enfin il y a des prophéties par-tout. Les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils sentent leur faiblesse, et plus ils veulent en sortir par des prodiges. Enfin les prophéties, pour faire quelque impression sur des esprits sains et exempts de préjugés, doivent être claires et débarrassées de toute équivoque. Une personne de ma connaissance, qui assurément n'a jamais prétendu au don de prophétie, a fait autrefois quelques quatrains dans le style des sentences de Nostradamus. Dans moins de quatre ou cinq ans, ils ont été tous accomplis, quoiqu'il y eût mis des choses extraordinaires, et qui n'avaient aucun rapport avec la face alors présente de l'univers. Les termes étaient vagues. La rime avait souvent placé les mots sans consulter l'idée du poëte. Plus d'un an avant que le cardinal Rossel vînt faire trembler la Provence, il fit mettre ce quatrain à l'almanac de Marseille pour le mois d'août.

Digitized by Google

Adam périt pour manger de la pomme ;
Rossel de loin figues regardera,
Sage en cela plus que le premier homme,
Fruit défendu jamais ne touchera.

L'événement a vérifié la prophétie. Une imagination échauffée qui s'exprime en termes vagues est toujours soutenue par le hasard, ou par la faiblesse des autres hommes. Si les prophéties avaient été claires, les Juifs qui en étaient les dépositaires se seraient sans doute convertis, quand ils en auraient vu l'accomplissement. Les prophêtes, dit-on, paraissent être les évangélistes de J. C. ; les Juifs méditent éternellement sur ces prophéties. Ce J. C. si clairement annoncé arrive parmi eux ; il y demeure trente-trois ans, et les Juifs ne le connaissent pas ; ils soutiennent même que ce n'est point de lui que leurs prophêtes ont voulu parler. Qui sont donc ces hommes qui se doivent rendre à ces prophéties, sinon ceux qui parlent et qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, et qui en ont toujours été les dépositaires ? est-ce donc l'église chrétienne qui en doit déterminer le sens ? elle est donc juge en sa propre cause. Qu'elle se fasse donc des titres tant qu'elle voudra ; ils satisferont son imagination, mais ils ne convaincront pas ma raison. Ceux qui lisent les liturgies de l'église peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entière d'interpréter comme il lui plaît, les prophéties et les passages de l'Ecriture. On prétend même qu'il est de foi que l'église ait cette autorité ; ces interprétations allégo-

riques qui ne prouvent rien, et qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien loin de le persuader.

Mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'église ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit : *Dominus regnavit, decorem indutus est*, et l'église dit que David a dit aux nations : *Dominus regnavit a ligno*, ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine dicens in nationibus, regnavit a ligno Deus* : jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on veuille se servir. L'Ecriture nous apprend que J. C. après sa resurrection ouvrit l'esprit à ses apôtres, pour leur donner l'intelligence des Ecritures. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne saurait les comprendre, et Dieu aurait bien plutôt fait de nous tourner tout d'un coup par miracles du côté de J. C. que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je? ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière; ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur manière. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que toutes les prophéties sont très-obscures; que tout se sent de l'enthousiasme asiatique et du mystère des Chaldéens; que ce qui paraît clair selon la Vulgate, a un sens tout contraire selon le texte original, qui est le seul que le St Esprit a révélé; que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie est un fait arrivé naturellement, et qui ne porte point

Digitized by Google

avec lui aucun caractère de prophétie; qu'ainsi il est ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, car sur ce pied-là, je vais trouver toute la religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David dans ses vieux ans demande pour se réchauffer la chaleur naturelle de la plus belle fille de tout son peuple; S[t] Augustin et tous les autres pères de l'église n'ont point le droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de J. C. avec l'église et la pureté de la S[te] Vierge. Je ne m'arrêterai point à faire voir que Dieu ne se conduit pas allégoriquement; que les allégories ne peuvent rien; que l'allégorie est une figure qui tient toute sa réalité de l'imagination de son auteur, *omnia habet post, nihil ante*, sur-tout en une matière si sérieuse et si importante que la religion. L'allégorie est entièrement différente de la démonstration, et de tout discours qui ne doit que convaincre l'esprit.

J'examinerai celle de toutes les prophéties dont on fait plus de bruit, et qu'on dit être la plus claire; la voici: Jacob avant que de mourir fit venir devant lui tous ses enfans et leur donna sa bénédiction; quand le tour de Juda fut venu, il lui dit: *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* Or, dit-on, le sceptre de Juda a été enlevé de Juda quand J. C. est venu; donc voilà cette prophétie accomplie; donc J. C. est celui qui devait être envoyé. D'abord il est certain que les Juifs entendent diversement le mot hébreu, que nous traduisons par celui de sceptre. Les Juifs, au

contraire, disent que l'hébreux signifie persécution, tribulation ; et que Jacob dit à son fils que les Juifs seraient toujours persécutés jusqu'à la venue de celui qui devait les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même disent que ces paroles se sont accomplies en la personne de Moïse, et que Jacob dit seulement à ses enfans qu'ils seraient toujours persécutés en Egypte, jusqu'à ce que fût venu celui qui devait les délivrer de leur esclavage.

Les docteurs catholiques qui veulent tous qu'on traduise le mot hébreu par celui de sceptre, ne conviennent pas non plus du sens de ce passage. Leur dispute roule sur ce qu'on doit entendre par ce mot tout le peuple juif, et que le sceptre n'a été véritablement ôté de ce peuple, que quand les Romains se sont rendus maîtres de la Judée. D'autres disent, au contraire, qu'on ne saurait raisonnablement entendre ce mot du peuple juif, et qu'il ne faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier ; parce que, disent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction spéciale, marquer un caractère particulier à chacun de ses enfans. Ils ajoutent encore que si l'on veut entendre ce mot *Juda* de toute la nation juive, il est évident que le sceptre en a été ôté bien des fois par leurs ennemis, et sur-tout par la captivité de Babylone, sans que le Messie soit venu. Or, disent-ils, s'il y a eu un temps auquel le sceptre ait été enlevé aux Juifs et que le Messie ne soit point venu, cette marque était donc trop équivoque pour être une véritable prophétie. Les pères disent au contraire qu'on ne saurait interpréter ce mot de la tribu de Juda unique-

Digitized by Google

ment; parce que, difent-ils, il eft évident par l'hiftoire que le fceptre a paffé en d'autres mains, fans que le Meffie foit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges; Saül n'était pas de la tribu de Juda. *Poftulaverunt regem, et dedit illis Saul filium Cis virum de tribu Benjamin.* Act. des ap. chap. XIII v. 21. Le royaume a été divifé, et il s'eft trouvé que onze tribus entières n'avaient qu'un roi particulier longtemps avant la venue du Meffie; le peuple juif était gouverné par des pontifes, et chacun fait que les pontifes étaient de la tribu de Lévi. Les Maccabées n'étaient point de la tribu de Juda. Ainfi, difent-ils, il était plus raifonnable d'entendre ces mots de tout le peuple juif; et s'il eft vrai que ce peuple ait été en captivité, il eft certain, difent-ils, que dans la captivité même, ils étaient toujours gouvernés par des pontifes de fa nation. On pourrait répliquer à ceux-ci qu'il paraît par le Nouveau Teftament, qu'encore qu'Hérode fut roi de la Judée, les Juifs étaient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun fait ce qui eft arrivé à la paffion de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendaient que les Romains, venant à favoir qu'il y avait parmi eux un perturbateur, ils ne leur raviffent l'autorité qu'ils avaient encore. *Venient Romani et fubvertent gentem noftram.* J. C. fut conduit devant Anne Caïphe. Le fceptre n'était donc pas entièrement hors des mains des Juifs. Enfin de quelque côté qu'on fe tourne, un efprit jufte ne faurait faire convenir cette prophétie au temps auquel J. C. eft venu.

Digitized by Google

Tout le monde ſe mêlait de prophétiſer parmi les Juifs. D'abord que Saül fut élu roi. il ſe mêla auſſi de prophéties. Enfin toute prophétie qui eſt équivoque n'a pas plus de caractère pour nous convaincre, que les quatrains prophétiques que l'on avait mis à la tête de certains almanacs. Le myſtère eſt ordinairement une marque d'erreur ou de faibleſſe. La vérité eſt claire; quelle raiſon aurait pu avoir Dieu de dicter des prophéties obſcures, puiſqu'il ne donnait ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la religion? Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion; il a dit que ſous ſon conſulat on verrait arriver mille merveilles; tous les commentateurs chrétiens ſe ſont aviſés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de J. C. Aſſurément Virgile ne croyait pas avoir l'honneur de ſe voir parmi nos prophêtes, et d'avoir Iſaïe et Jérémie pour confrères; les prophéties de ceux-ci regardent autant J. C. que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion. On peut lui appliquer auſſi ce que les anciens prophêtes ont dit en diverſes occaſions. L'allégorie applique tout à mille ſujets différens; mais encore un coup elle ne prouve rien. On voit de ces explications heureuſes dans les épîtres et évangiles. Ce qui eſt dit dans l'Ecriture de la ſageſſe éternelle, l'égliſe l'applique à la S^te^ Vierge fort ingénieuſement; les lamentations de Jérémie faites au ſujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière deſtruction de Jéruſalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en ſon temps, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle égliſe.

Digitized by Google

Pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. et à l'église les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterais ici volontiers quelques traits, si la pudeur n'avait accoutumé de retenir ma plume. Ceux qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques. Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait venir. On peut les appliquer comme on veut. L'église dit que ce sont des semaines d'années, et moi je dis que ce sont des semaines de mois, de siècles etc. Le prophête ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en savait rien. Il a parlé en homme. Si Dieu avait fait des prophéties, elles auraient un caractère de clarté qui les aurait distinguées des autres manières équivoques de deviner, dont les hommes se servent. Les devins ont trouvé l'art de masquer leur faiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré trépied. Mais Dieu qui n'aurait fait ces prophéties que pour les hommes, aurait parlé d'une simplicité digne de lui, et proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner. Il y a donc dans l'embarras des prophéties un second merveilleux qui plaît aux hommes; c'est qu'on devine des énigmes.

L'enthousiasme des prophêtes est tout humain, et tout semblable à celui des Payens. Dieu n'agit pas par fureur ni par transport, ni par figures. Encore un coup, les prophéties doivent être claires et simples pour persuader. Eusèbe nous a conservé quelques fragmens des anciens Payens contre les

Digitized by Google

oracles. Oenomaus est un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés ; voici par exemple comme il traite le dieu de Delphes sur ce qu'il avait repondu à Crésus *qu'en passant le fleuve Halys il renverserait un grand empire ;* en effet Crésus attaqua Cyrus qui le depouilla de tous ses Etats. *Tu t'étais vanté*, dit Oenomaus, *que tu savais les grains de sable de la mer, tu te fesais bien valoir sur ce que tu voyais de Delphes cette tortue que Crésus fesait cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles choses, voilà de grandes connaissances, pour être si fier ! quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Crésus et de Cyrus, tu demeures court ; car si tu savais l'avenir et que tu susses ce qui en doit arriver, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? ne sais-tu point qu'on ne les entendra pas ? si tu le sais, tu te plais donc à te jouer de nous ; si tu ne le sais pas, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, et qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand empire n'est pas bien choisi, et il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser sur les ambiguités que tu fais à Delphes. Malheureux, occupé comme tu es à nous chanter des prophéties inutiles, pourquoi tous ces sacrifices que nous te fesons ? Quelle fureur nous possède !*

La prophétie, *ecce virgo concipiet*, ne pouvait pas être un signe, car les Juifs regardent la Vierge comme une femme ordinaire. Elle avait un mari ; il couchait avec elle ; qui pouvait deviner qu'elle n'usait point de la liberté conjugale ?

Digitized by Google

Les occafions où les prophéties ont été rendues, ont toutes eu à la lettre un fens littéral, bien différent de celui de J. C.

Lorfque Xerxés fondit fur la Grèce avec toutes les forces de l'Afie, les Athéniens confultèrent l'oracle d'*Apollon*. La Pythie leur donna pour réponfe que *Minerve protectrice d'Athènes, fille de Jupiter, tâchait en vain par toutes fortes de moyens d'appaifer la colère de Jupiter; cependant qu'en faveur de fa fille il voulait bien fouffrir que les Athéniens fe fauvaffent dans des murailles de bois, et que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, foit quand Cérès ferait difperfée, foit quand elle ferait ramaffée.* Sur cela Oenomaus perd entièrement le refpect pour le dieu de Delphes. *Le combat du père et de la fille*, dit-il, *fied bien à des dieux. Il eft beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations et des intérêts fi contraires. Jupiter eft courroucé contre Athènes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Afie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville toutes les forces de l'Afie? qu'on fe fauve dans des murailles de bois! fur qui donc tombera fa colère? fur des pierres, beau devin! Tu ne fais point à qui feront les enfans dont Salamine verra la perte, s'ils feront Grecs ou Perfans; il faut bien qu'ils foient de l'une ou de l'autre armée; mais tu ne fais pas du moins qu'on verra que tu ne le fais pas. Tu caches le temps de la bataille fous ces belles expreffions poétiques, foit quand Cérès fera difperfée, foit quand elle fera ramaffée; tu veux nous éblouir par ce langage*

Digitized by Google

pompeux; mais ne ſait-on pas bien qu'il faut qu'une bataille ſe donne au temps des ſemailles ou de la moiſſon? Apparemment ce ne ſera pas en hiver? quoiqu'il arrive, tu te tireras d'affaire par ce moyen. Si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable. S'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin laiſſé fléchir. Tu dis qu'on fuie dans des murailles de bois; tu conſeilles, tu ne devines pas; moi qui ne ſais pas deviner, j'en euſſe bien dit autant. J'euſſe bien jugé que l'effort de la guerre ſerait tombé ſur Athènes; et que puiſque les Athéniens avaient des vaiſſeaux, le meilleur parti pour eux était d'abandonner leur ville et de ſe mettre tous ſur la mer.

Ainſi les chrétiens ſe tirent d'affaire, ſoit que Dieu puniſſe ou récompenſe les bons ou les méchans; ou quand ils prient qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières malgré les promeſſes de J. C. Une choſe qui marque que les hommes ſe mêlent des oracles, c'eſt l'ambiguité des réponſes, et l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvait prévoir. St. Paul diſait, il y a 1709 ans, que l'Antechriſt allait venir, et on l'attend encore. St. Philippe s'approche de l'eunuque de la reine Candace d'Éthiopie: *Occurrens autem Philippus audivit eum legentem Iſaiam prophetam, et dixit: putas ne, intelligis quod legis? qui ait, quomodo poſſum ſi non aliquis oſtenderit mihi.* Philippe lui répliqua à ſa fantaiſie. Le bon eunuque croit de tout ſon cœur, et il eſt baptiſé, pas plus de façon: *Reſuſcitans Jeſum, ſicut et in pſalmo ſecundo ſcriptum eſt: filius meus es tu: ego hodie genui te.* La prophétie n'eſt-elle pas claire? Si on veut prouver la

génération

Digitized by Google

génération du Verbe. On cite aussi cette prophétie : *Ego hodie genui te et ego ero illi in patrem, et ipse est mihi in filium.* II Sam. VII. v. 14.

CHAPITRE VI.

Des martyrs.

L'IMAGINATION échauffée est la cause du martyre. Pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a pas eu encore de religion qui n'ait eu ses martyrs. Les chefs des religions ont péri la plupart de mort violente. Toutes les hérésies ont eu leurs Saints, qui ont souffert la mort pour la défendre. Ceux que nous appelons fanatiques dans les Cévennes, passent pour des martyrs en Hollande, en Angleterre etc. On leur écrit des lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve, et selon ses préjugés. C'est l'imagination qui envoie au sabbat que font les sorciers et les loups-garoux. La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre, ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposerait un Indien de bon sens ; ils meurent pourtant pour soutenir leur religion ; ce qui fait voir que c'est l'enthousiasme et non la raison qui les guide. A force d'entendre dire ou de vouloir persuader quelque chose, on la croit soi-même, sur-tout quand on est né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux

Digitized by Google

du pays des anciens chrétiens. Je suis persuadé que s'il venait un tyran qui fît mourir les chrétiens de tout âge, nous verrions mourir plus de jeunes écoliers et de jeunes personnes que de vieillards. Enfin la conduite des autres n'est pas une règle pour nous. Si les martyrs sont morts, ils avaient leurs raisons; je mourrai comme eux quand je serai persuadé: mais parce que je ne conçois pas le motif de leurs souffrances, que l'imagination peut en être la cause, que d'ailleurs cette preuve est équivoque, puisque je vois des martyrs de toutes les religions; je ne conclurai pas que la religion chrétienne est la véritable, parce qu'elle a ses martyrs. Les pères de l'église disaient que c'était la cause, et non le supplice qui fesait le martyre; et c'est un axiome de la religion, *causa martyrem facit, non pæna.* Ainsi quand on conclut que la religion chrétienne est véritable, parce qu'elle a des martyrs, on suppose ce qui est en question. On aurait grand tort de juger de la justice d'une guerre par le nombre des morts ou des combattans. Que l'imagination humaine est faible! cinq sols font courir un soldat à la mort, sans qu'il sache souvent pour quoi, ni pour qui il s'expose à perdre la vie, qui est le plus grand de tous les biens. Les soldats vont à la guerre, et se voient souvent menés à la boucherie, si j'ose dire, sans aucunement murmurer. Il n'y a point eu de religion, quelque extravagante qu'elle ait été, qui n'ait eu ses martyrs, même dans les Indes, chez les Turcs, les Calvinistes, etc. Puisque nous savons que les premiers chrétiens n'étaient dans leur religion que par

Digitized by Google

enthousiasme, et parce qu'on appelle grâce, et que nous voions des martyrs dans toutes les religions, même de nos jours dans la religion réformée, chassée de France; il faut trouver un caractère particulier qui distingue les martyrs vrais d'avec les faux. Bien loin que les martyrs soient une preuve de la véritable religion, au contraire, ils sont autant de témoins de sa fausseté. Il est injurieux à Dieu de dire qu'il livre aux derniers supplices ceux qui croient ce qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font voir que la religion est mal établie, et la révélation peu constante, puisqu'il y avait dans le même temps des hommes de bonne foi qui croyaient, dit l'évangile, rendre service à Dieu, en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils fesaient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

De l'Ecriture Sainte.

Le langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaises et les pauvretés dont l'Ecriture est remplie, font bien connaître qu'elle est l'ouvrage des hommes. L'Ecriture devait être incorruptible pour être la règle de notre foi; elle devait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes sont indispensablement obligés de savoir ce que Dieu demande

Digitized by Google

d'eux, et que Dieu doit le leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenser. Or l'Ecriture est sujette à l'erreur en tout sens. Elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille faiblesses. Elle le fait parler avec le diable au sujet de Job; elle est sujette à des fautes de copistes ou de traducteurs qui ont bouleversé plusieurs passages. L'original hébreu est tout plein d'équivoques : telle est la nature de cette langue stérile. Il y a non-seulement des passages que les interprètes les plus réguliers et les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus; mais il y en a même d'ajoutés. Si un passage peut être corrompu, qui m'assurera que l'autre ne l'est pas aussi? Qui m'assurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le S[t] Esprit? J. C. ne nous en a laissé aucun. Pas un livre du Nouveau Testament n'a été commencé pendant sa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran. Les livres de l'Ecriture n'ont pas été seulement composés par des particuliers en divers temps; mais ces particuliers ne se sont jamais vantés pendant leur vie que le S[t] Esprit les eût inspirés, et leur eût dicté ce qu'ils s'avisaient d'écrire. Quoi donc! parce qu'il se fait un renversement dans l'imagination échauffée de S[t] Paul; parce qu'il s'avise de se convertir après la mort de J. C., lui qui ne s'était point rendu à ses prétendus miracles; enfin parce qu'il s'avise d'écrire quatorze épîtres à divers peuples, et que dans la suite des siècles ses épîtres se sont conservées parmi ceux d'un même parti, comme tant de ces livres anciens; on m'obligera de reconnaître ces livres pour la parole de Dieu

Digitized by Google

même, et je pafferai pour impie fi je n'en crois rien! La divifion des livres en protocanoniques et deuterocanoniques ne fait-elle pas voir que c'eft uniquement le caprice des hommes qui les a canonifés à leur gré? quoi donc! il ne dépendra que de la fantaifie des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel; encore ce ne fera qu'après que ce livre aura fait pour ainfi dire fon noviciat fur la terre pendant un certain temps. On n'aura regardé ce livre, dans l'efpace de plufieurs fiècles, que comme un ouvrage ordinaire d'un homme de bien; et tout d'un coup parce que ce livre contiendra un paffage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonifera ce livre et on le mettra au rang des livres infpirés de Dieu! Ce qui eft arrivé à plufieurs livres de l'Ecriture, et entre autres aux deux derniers livres des Maccabées, parce qu'on en prend quelques paffages pour prouver le purgatoire.

En vérité, il n'y a point de folie que les hommes ne foient en état de divinifer; c'eft un moyen de fe rendre maître des biens de tout l'univers, que d'avoir droit de fe faire des titres au befoin. Non-feulement J. C. nous devait lui-même donner des livres de l'Ecriture fainte, mais encore il fallait qu'ils ne fuffent pas fujets aux fautes des copiftes, des traducteurs, et des interprêtes. Autrement un Indien de bon fens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle était plus néceffaire et plus raifonnable que de reffufciter quelques morts. Ces divers prodiges, s'ils font vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes

Digitized by Google

qui les ont vu ; celui-ci opérerait dans tous les temps. Les auteurs des livres facrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles. En tout cas, ils auraient toujours été obligés de juftifier leurs miffions, que c'était le S^t Efprit qui les infpirait ; mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laiffé leurs livres comme des livres ordinaires, et même comme des ouvrages qu'ils écrivaient ou à certains peuples, ou à certains particuliers. La difette des livres, le befoin d'autorité, enfin un motif humain les a divinifés. S^t Luc écrit à Théophile, et lui dit de bonne foi que voyant tant de perfonnes qui fefaient des livres, il lui avait pris envie d'en faire à fon tour. *Quoniam quidem multi conati funt ordinare narrationem, vifum eft mihi tibi fcribere optime, Theophile.* Et bien loin de fe vanter d'être infpiré du S^t Efprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout.

Pourquoi le langage de l'Ecriture n'eft-il pas naturel ? pourquoi toujours des allégories et des myftères ? c'eft, dit-on, que les paraboles et l'allégorie font du goût et du ftyle des Orientaux. L'Ecriture n'eft donc pas pour nous, elle n'eft que pour eux !

Pour convaincre un homme de bon fens que l'Ecriture n'eft qu'une fadaife, il n'a qu'à fe donner la peine de la lire. Il y trouvera quelques beaux endroits de côté et d'autre ; mais quel eft le livre où tout eft mauvais ? L'Alcoran n'a-t-il pas fes beautés ? L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu ; mais auffi elle nous en donne fouvent une bien peu

Digitized by Google

digne de lui. Elle le fait ſujet à toutes ſortes de paſſions, de reſſentimens, de repentir, de vengeance; elle le fait s'entretenir avec le ſerpent, avec le diable dans le livre de Job. Il ſe donne la comédie, il cherche Adam dans le paradis terreſtre; il manque ſur-tout beaucoup de prévoyance; ſouvent il fait et défait en bien des endroits; il choiſit Saül, et le rejette. Que d'inconſtance, que de légéreté! Liſez l'hiſtoire de Jonathan. Dieu n'eſt irrité que de ce que ce fils malheureux, qui ignorait le vœu de ſon père, mangeât un peu de miel. L'Ecriture eſt pleine de contradictions, parce que l'eſprit de l'homme qui en eſt l'auteur ne ſaurait ſe ſoutenir et avoir tout préſent. Dieu dit qu'il ne punit point les enfans du crime des pères; et en un autre endroit il dit qu'il fera ſentir les effets de ſa vengeance juſqu'à je ne ſais quelle génération.

Jamais on n'accordera la généalogie que St Mathieu fait de J. C. avec celle de St Luc; un évangéliſte dit que J. C. eſt mort à trois heures, l'autre dit qu'il eſt mort à ſix. Le père Mauduit, dans ſa Diſſertation ſur l'Evangile, dit que c'eſt une faute de copiſte; cette défaite eſt la plus raiſonnable, et ce qu'on peut dire de mieux ſur cette difficulté. Les interprètes n'en font aucune de reconnaître des fautes de copiſtes dans l'Ecriture, ſans prendre garde qu'ils riſquent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres livres qui ſont, dans le monde, ſujets aux mêmes inconvéniens. Si les copiſtes ſont tombés dans des fautes ſur des faits, ils y ſeront tombés auſſi à l'égard des dogmes; et notre croyance dépendra de la négligence des

Digitized by Google

copistes. Les pères de l'église ont senti toutes ces difficultés ; ils nous ont donné des explications bien ingénieuses de l'Ecriture ; mais enfin ils sont convenus qu'il fallait beaucoup de soumission et d'humilité.

St Augustin compare l'Ecriture à une vaste rivière, où un agneau trouve par-tout le guet, et où un éléphant n'en saurait trouver et se noie. Mais plus on a de respect pour la divinité, plus on doit éviter de s'exposer à prendre les fables des hommes pour la parole de Dieu. Je ne méprise l'Ecriture que parce que je croirais blesser le respect que je dois à mon Créateur, en le fesant parler et agir d'une manière si ridicule et si peu digne de lui. Il est absurde de dire que le choix des livres inspirés de Dieu ait dépendu du caprice des hommes.

N'est-il pas impertinent que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de religion que l'Ecriture sainte même ? C'est une hérésie de dire simplement et sans distinction que J. C. est moins grand que son Père ; c'est pourtant ainsi que parle l'Ecriture ; et J. C. dit lui-même, *Pater major me est*. N'est-ce pas induire le peuple en erreur ; et les anciens n'avaient-ils pas raison de soutenir sur ce passage que J. C. était inférieur à Dieu le Père ? L'Ecriture est pleine de façons de parler peu exactes, et fort opposées à la claire théologie. Il ne faut point être surpris si l'Ecriture fait converser Dieu avec les hommes, puisqu'elle le fait causer avec le diable son ennemi. Ces conversations sont également opposées à l'idée de Dieu. Ne se lassera-t-on jamais de regarder

Digitized by Google

Dieu comme un roi, comme un père, comme un ſouverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même; il habite dans une lumière inacceſſible. En nous formant, il nous donne tous les organes qui doivent ſervir à nos actions; nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement, dont lui ſeul peut être l'auteur. Qu'aurait-il donc à nous dire dans ſes entretiens, quand même il ne répugnerait pas d'ailleurs à l'idée que nous pouvons avoir de lui? On convient que les livres des Evangiles ont été reçus dans l'égliſe après les épîtres de S^t Paul. Rien n'eſt plus abſurde que ce que nous dit l'Ecriture de J. C. qu'il fut tenté par le diable, qui l'emporta ſur une haute montagne et lui fit voir toutes les grandeurs de la terre, lui promettant de l'en mettre en poſſeſſion, *Si cadens adoraveris me.* Si on liſait une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on ſe moquerait des Turcs, et parmi nous c'eſt la plus belle choſe du monde. La tentation de J. C. marque plutôt la fauſſeté de ſa divinité que la force de ſa vertu. Si le diable, qui eſt un eſprit, ne connait pas le fils de ſon créateur, s'il le ſoupçonne de faibleſſe et d'impuiſſance; qu'on permette du moins aux hommes moins éclairés que le diable, de douter juſqu'à ce qu'ils ſoient perſuadés. Au reſte, que prétend-on inférer de cette tentation? ſi le diable connaiſſait le fils de Dieu, il ſavait qu'il était plus que lui, maître de tout ce qu'il pouvait lui montrer, et que ſes offres ſeraient vaines; s'il ne le connaiſſait pas, où eſt le mérite du fils de Dieu, qui eſt Dieu lui-même, de refuſer les dons

Digitized by Google

du diable et de ne point ſuccomber à la faibleſſe, lui qui eſt le principe de la vertu ? Ce trait de l'Ecriture eſt bien extravagant.

L'Ecriture d'un côté dit que Dieu nous damnera, ſi nous n'obſervons pas ſes commandemens ; et d'un autre côté que nous ne pouvons rien ſans la Grâce. *Sine me nihil poteſtis facere ; non eſt volentis, neque currentis, ſed miſerentis Dei.* Peut-on concevoir que Dieu nous puniſſe de n'avoir pas fait ce que nous ne pouvons pas faire ſans lui ? Quoi donc ! Dieu nous dira ici que nous ne pouvons rien ſans la Grâce, et là il nous maltraitera quand nous n'aurons point exécuté ce que nous ne ſaurions faire ſans lui ; et il nous fera des reproches tendres et nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les ſecours néceſſaires ? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci ? Perditio tua ex te Iſrael.* Que de contrariétés ! que l'homme ſe fait bien ſentir dans toutes ſes inventions, quand il nous veut faire voir la puiſſance de Dieu, et la dépendance où nous ſommes de lui ! Il nous dit que nous ne ſaurions rien faire ſans un ſecours ſpécial de ſa puiſſante bonté, et lorſqu'il veut nous entretenir de la juſtice de Dieu, il jette ſur nous toute la faute de nos malheurs.

Expliquer l'Ecriture c'eſt faire injure à Dieu : s'il a parlé, il a ſans doute bien parlé ; et ſi elle a un beſoin continuel d'explications, c'eſt qu'elle n'eſt pas la parole de Dieu ; et s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'eſt plus Dieu qui m'inſtruit, ce ſont les hommes ; ſi Dieu nous a parlé ce n'a été que pour nous apprendre

Digitized by Google

ce que nous ne pouvions ſavoir par nous-mêmes; ainſi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il eſt néceſſaire que nous ſachions pour notre ſalut. Que de fables inutiles dans l'Ecriture! Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'hiſtoire de Job et de Judith, et bien d'autres que nous pouvons ſavoir par les hiſtoriens. Quelle ridiculité de dire que Dieu ſe donne la peine lui-même de parler pour nous apprendre ces hiſtoires! Quand les Epicuriens plaiſantaient des méchans vers, qui venaient de Delphes, et trouvaient mauvais qu'Apollon, dieu de la poéſie, fût infiniment au-deſſous d'Homère, qui n'avait été qu'un ſimple mortel, inſpiré par Apollon même; alors les prêtres répondaient que la méchanceté même des vers marquait, qu'ils partaient d'un dieu qui avait un noble mépris pour les règles et pour la beauté du ſtyle. Les philoſophes ne ſe payaient point de cela, et pour tourner cette réponſe en ridicule, ils apportaient l'exemple de ce peintre à qui on avait demandé un tableau d'un cheval qui ſe roulât par terre ſur le dos; il peignit un cheval qui courait, et quand on lui dit que ce n'était pas cela qu'on lui avait demandé, il renverſa le tableau et dit: ne voila-t-il pas un cheval qui ſe roule ſur le dos? c'eſt ainſi que ces philoſophes ſe moquaient de ceux qui, par un certain raiſonnement qui ſe renverſait, euſſent également conclu que c'était un dieu, ſoit qu'ils fuſſent bons ou méchans. La clarté eſt la principale qualité que doit avoir un écrit. Il eſt étonnant que l'eſprit de l'homme ſoit obligé de ſuppléer dans

l'Ecriture à l'esprit de Dieu ; qu'il en adouciffe les façons de parler, et qu'il avoue qu'il aurait pu s'exprimer mieux.

CHAPITRE VIII.

De Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST était un homme comme Mahomet; l'imagination vive des habitans de l'Asie et de l'Afrique contribuait beaucoup à les porter à des enthousiasmes : c'eft pourquoi Jérusalem eft si féconde en prophéties. Quand on considère la conduite de J. C. il n'eft pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croïons qu'il soit. Il eft venu, dit-on, pour nous inftruire et pour nous sauver, et cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre. Il ne nous a point inftruit, il n'a converti personne. Il avait douze apôtres dont un d'eux l'a trahi; les autres l'ont abandonné. Quand un bras puiffant s'eft saisi de sa personne, la réalité l'a emporté sur l'imagination. Alors si J. C. avait fait des miracles, il aurait effectivement inftruit les hommes; il n'aurait pas eu seulement quelques disciples; la terre entière aurait tremblé devant lui, et se serait rendue à son maître qui se fesait voir, en suppofant qu'il fût possible que Dieu se fît homme pour inftruire les hommes.

On ne saurait pardonner à J. C. de s'être si mal acquité de son devoir; il ne nous a rien appris

Digitized by Google

que quelques sentimens de morale, que les payens avaient enseignés avant lui d'une manière plus persuasive et plus nette. Il n'a enseigné aucun dogme de religion. Qu'on examine les principales vérités de foi. J. C. n'en a jamais dit un mot; Jamais il n'a prêché le miracle de sa naissance; il n'a jamais parlé de la Trinité, des sacremens, du péché originel; voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la religion chrétienne. Qu'on parle de bonne foi, il est certain que J. C. n'a pas instruit les hommes, et que son voyage est le plus chimérique et le plus inutile de tous les voyages; mais les hommes veulent du merveilleux et du céleste. Les Mahométans disent que Mahomet a été enlevé dans le ciel pendant sa vie, et les chrétiens en font descendre J. C.

Dieu ménage donc bien les hommes, puisqu'il n'ose pas leur dire qui il est. J. C. a été trente ans sur la terre, sans jamais avoir osé dire qui il était: il ne s'est enhardi que pendant les trois dernières années de sa vie, encore il n'a jamais parlé clairement. Quelle comédie! J. C. comme homme était indispensablement obligé de dire qu'il était aussi Dieu; autrement il a trompé les hommes pendant sa vie, et sur-tout pendant trente ans qu'il a demeuré dans le silence; et il était coupable seul de tous les sacrilèges qu'on fesait en ne lui rendant aucun des devoirs dûs à la divinité, et en les méprisant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient sur la terre et il n'y fait rien. Il s'était pourtant fait homme pour y faire quelque chose; il n'a jamais laissé aucun monument aux hommes de sa venue, aucun

Digitized by Google

livre, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues qui ne l'ont même déclaré Dieu qu'environ quatre cents ans après sa mort, dans le concile de Nicée. Ma raison me vient de Dieu, elle me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne saurait faire qu'une personne et cependant on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je puisse demander, que celui-là même qui m'a donné cette raison, qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise et m'assure que cela est; il est venu sur la terre pour nous l'apprendre, il ne nous l'a point appris.

Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'idolâtrie sur le rapport de quelques hommes. L'Evangile dit que J. C. a consommé son ouvrage avant que de mourir; il n'y en a point pourtant de plus imparfait.

Les hommes sont dans le même état où ils étaient avant la venue de ce prétendu messie; il n'a déterminé aucun point de notre foi; et il devait au contraire les déterminer tous pour avoir achevé son ouvrage. Car la religion chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. Si Dieu a été assez puissant pour créer l'univers sans le secours de personne, il l'aurait donc été aussi pour contraindre les hommes à l'honorer d'un culte qu'il leur avait prescrit. Ce culte qu'il aurait demandé des hommes aurait été clair et selon la portée de l'esprit qu'il leur aurait donné; il n'aurait point été sujet à la réforme, parce qu'on ne reforme que ce qui est mal fait, et Dieu selon ma

Digitized by Google

raifon eft incapable de mal faire. Dieu étant venu exprès fur la terre pour nous l'enfeigner, nous l'aurait en effet enfeigné, et y aurait attaché un caractère incorruptible et qui aurait été à l'abri de toute difpute et de toute critique des hommes. Rien de tout cela: l'Ecriture eft pleine d'allégories; l'Ecriture a befoin d'intreprètes et de commentateurs. Non, cela n'eft point l'ouvrage de Dieu. Il eft trop parfait pour produire quelque chofe qui ne foit pas parfait.

Suppofons encore que Dieu eût voulu nous inftruire par les hommes, il les aurait infpirés; au contraire J C. a laiffé fes apôtres dans des erreurs groffières ; c'eft un fait conftant dans l'Ecriture. Ils ont été tous fujets à l'erreur, même après avoir reçu le S^t^. Efprit. S^t^. Paul a convaincu S^t^. Pierre. Ils ont donc pu prêcher chacun féparément des erreurs; et puifqu'ils difputaient fur des faits de religion, ils n'étaient donc point également infpirés par le St. Efprit.

Chaque concile œcuménique nous a appris quelque dogme nouveau; donc J. C. n'avait pas achevé fon ouvrage. Non, encore une fois, tant de contrariétés ne font point l'ouvrage de Dieu.

Bien loin que J. C. ait été dans le temple prêcher lui-même l'inutilité des facrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La S^te^. Vierge et S^t^. Jofeph ont offert avec lui des facrifices le jour de la purification; il allait dans le temple, les bonnes fêtes, pour participer aux facrifices avec le refte du peuple. Dieu qui était fur la terre pour inftruire les hommes ne leur difait rien, et gardait avec eux la

même conduite. Qu'eſt-ce qu'eſt J. C. ſelon la religion chrétienne? C'eſt la ſeconde perſonne de la trinité; qui a bien voulu ſe faire homme et s'humilier juſqu'à mourir ſur une croix pour ſatisfaire à la juſte colère de ſon père, pour être le médiateur entre Dieu et l'homme, pour effacer le péché de notre premier père, et nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui. *Tot verba*, *tot errores*; car 1°. on ne ſaurait dire que J. C. a bien voulu ſe charger de nos péchés pour ſatisfaire à ſon père, ſans admettre à J. C. une volonté différente de celle de ſon père: il n'eſt donc pas le même Dieu que lui; il n'a donc pas la même nature; car la diverſité de volonté eſt une preuve de la diverſité d'eſſence. 2°. On ne ſaurait s'empêcher de conſidérer ici le père, que comme une perſonne bien emportée; le fils comme un enfant de bon naturel qui fait tout pour l'appaiſer. Que de faibleſſe! que de ridiculité! quel perſonnage on fait jouer à Dieu! Que pourrait-on penſer d'un profeſſeur qui enſeignerait avec ſi peu d'ordre et de clarté que J. C. a enſeigné? que jugerait-on d'un ambaſſadeur qui s'acquitterait de ſon emploi avec ſi peu d'exactitude. Il a fait des miracles, dit-on; quand j'en conviendrais, tout ce qu'on en pourrait conclure ſerait qu'il eût perſuadé ceux qui auraient vu les miracles; mais outre cela il eſt certain qu'il n'en a pas fait, car s'il en avait fait, tout le peuple juif n'aurait point contribué à ſa perte: *tolle*, *tolle crucifige eum*. N'eſt-il pas venu pour ceux-là? ne devait-il pas inſtruire une poſtérité infinie, ſans parler même de la multitude qui vivait de ſon temps? que nous a-t-il donc laiſſé pour nous inſtruire?

Digitized by Google

une église, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étaient alors qu'un petit nombre de personnes fort déraisonnables. Dieu n'aurait pu ordonner la mort de J. C. sans ordonner le péché des juifs qui l'ont fait mourir.

Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe! Nous lisons dans l'ancien Testament que Dieu s'entretenait avec les particuliers; il est même dit de Moïse qu'il parlait à Dieu, *sicut solet amicus loqui ad amicum facie ad faciem et non in ænigmate.* Cependant le nouveau Testament nous a détrompés, et nous a appris que ces entretiens ne se fesaient que par le ministère des anges; le St. Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Testament, ou il ment dans le nouveau. Si ces anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étaient donc trompés, car ils se flattaient fort de parler à lui. Cependant ils ne parlaient qu'aux anges, qui recevaient leurs adorations comme Dieu même.

Jésus-Christ, dit l'auteur de la recherche de la vérité, livre V, chap. 5, (après plusieurs pères de l'église) connaissant parfaitement la maladie et le désordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous, et la plus digne de lui qui se puisse concevoir. Que de préjugés dans ces paroles! dire que Dieu remédie au désordre de la nature, c'est dire que Dieu avait mal fait la nature. Un ouvrier ne remédie à son ouvrage que pour une imperfection. S'il l'avait bien fait tout d'un coup, il n'aurait rien eu à changer. D'ailleurs quelle est la réforme que J. C. a fait dans le monde? Les hommes, quoi qu'on dise, sont les mêmes qu'autrefois. Les philosophes payens nous ont enseigné

Digitized by Google

une morale bien plus pure que celle de J. C. Voyez les Offices de Cicéron. La médiation suppose une faiblesse mutuelle entre les deux parties ; on ne peut donc dire que J. C. est le médiateur entre Dieu et l'homme, sans admettre une imperfection, non-seulement en nous, mais encore en Dieu. Les catholiques oublient souvent leurs principes, et n'en voient pas toutes les conséquences. J. C. ne nous a pas reconciliés avec son père, comme avec la première personne de la Trinité ; c'est avec Dieu qu'il nous a reconciliés. Il est le médiateur entre Dieu et nous. Or J. C. est autant Dieu que son père ; donc il ne peut être le médiateur avec Dieu, puisqu'il le serait avec lui-même. Il est ridicule et opposé à l'idée de Dieu de dire qu'il puisse être appaisé par des sacrifices. Dans le sacrifice, rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Quand ils sont offensés, ils sont satisfaits par la vengeance qui affaiblit et qui détruit quelquefois leur ennemi. Or croyant offenser Dieu, et ne voulant pas le venger sur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui sacrifier des animaux en leur place ; mais Dieu demande la conservation et non pas la destruction de son ouvrage.

Le sacrifice de J. C. a d'ailleurs quelque chose de plus indigne et de plus opposé à tous les attributs de Dieu que n'avaient les sacrifices des payens. Les hommes font jouer à Dieu la comédie. Pendant plus de quatre mille ans, ils lui font demander des sacrifices des animaux ; ensuite ils lui font dire que les sacrifices des animaux sont très-inutiles, et qu'il ne veut que le sacrifice de son fils. Il n'en avait rien

Digitized by Google

dit dans l'ancienne loi ; les apôtres le publièrent dans la nouvelle. Le beau ſecret pour écarter de l'eſprit du peuple l'horreur et le mépris qu'il a naturellement pour un pendu ! Le ſacrifice de la croix eſt encore une véritable comédie. J. C. a ſouffert comme homme, *paſſus ſub Pontio Pilato*, il eſt mort comme homme. Or il eſt de foi que dès l'inſtant de l'union de l'humanité du Verbe, J. C. était ſouverainement heureux. Tous les pères nous apprennent qu'il fallait un effort pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir ſur le peuple, et que bien loin que la transfiguration ſoit miraculeuſe, elle n'eſt au contraire qu'une ceſſation de miracle. Comment J. C. a-t-il donc pu ſouffrir ſur la croix ? et s'il n'a pas ſouffert, comment ſommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'eſt que par métaphore qu'il eſt dit que J. C. a ſouffert, comme ce n'eſt que par figure que l'Ecriture dit que Dieu ſe repent ; on verra que toute la religion chrétienne n'a rien de réel, qu'elle eſt toute métaphorique, et ne conſiſte par conſéquent que dans l'imagination de ſes ſectateurs. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour ſauver les hommes : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci ?* On le fait incarner ; on le fait ſouffrir. Hélas ! s'il avait voulu, nous ſerions ſauvés, car la volonté de Dieu ne ſaurait être qu'efficace. Dieu ne veut pas nous ſauver ; or ils font la comédie. Les théologiens ne réſoudront cette difficulté que par des paroles ſans preuves.

Si J. C. ſe fût montré au peuple juif après ſa réſurrection prétendue, toutes les conteſtations eûſſent été finies. On ne ſaurait concevoir que J. C.

ait demeuré plus de quarante jours ſur la terre après ſa réſurrection, et qu'il ait évité le peuple. Il n'était venu ſur la terre que pour inſtruire les hommes, et pour leur apprendre ſa divinité; rien n'était plus aiſé : il n'avait qu'à ſe montrer au peuple, qui l'aurait ſans doute bien reconnu. N'eſt-il pas ridicule qu'il ait ordonné à ſes apôtres de prêcher ſa réſurrection, et dire qu'ils en étaient les témoins ? que ne ſe montrait-il ? c'était le peuple qu'il fallait avoir pour témoin. Cela ſeul l'aurait convaincu de ſa divinité. Quelle comédie dans la vie, la mort, l'aſcenſion de J. C. ! Il eſt caché trente ans ; qu'il joue bien ſon incognito !

Il fallait qu'il mourût pour reſſuſciter, il était venu pour s'en aller. Qu'eſt-ce que trois ans d'inſtruction ? Et encore quelle inſtruction ! Une bonne diſpoſition dans l'homme dès ſa création, aurait bien mieux valu. Il ne dépendait que de Dieu de la lui donner. Elle ne lui aurait pas plus coûté qu'une future incarnation du Verbe. Il aurait exempté ſon fils unique de bien des peines, et des petits chagrins qu'il a eſſuyés ſur la terre pendant trente-trois ans ; enfin il lui aurait épargné la douleur et la honte d'un ſupplice inutile. Les hommes ſont ſujets à faire jouer de ces plaiſantes comédies. Ils font mourir la vierge par forme, et la font reſſuſciter quelques momens après. Ils la font monter au ciel ; mais il fallait la formalité de mourir. Si J. C. eſt venu pour ſe faire connaître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? et s'il n'eſt pas venu pour ſe manifeſter, pourquoi donc eſt-il venu ? La douleur peut-elle plus honorer Dieu que le plaiſir ?

Digitized by Google

pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. aient honoré Dieu ? N'eſt-il pas également l'auteur du plaiſir comme de la douleur. L'envie et le penchant que les hommes ont de ſe produire, fait que jugeant toujours de Dieu par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le fils, et ſe ſont même flattés qu'il les avait fait à ſon image et reſſemblance.

Dans toutes les religions, en pluſieurs occaſions particulières, on a toujours dit : *Expedit unum mori pro populo.* Lorſque par un trait lancé ſur la garde des poulets ſacrés, qui avait rapporté fauſſement l'auſpice à Papirius, elle eut été tuée ſans qu'on ſût de quel côté ce trait était venu, le conſul Papirius, qui ſans doute avait plus de part que les Dieux à cet accident, s'écria : Les Dieux ſont ici préſens ; le criminel eſt puni ; ils ont fait tomber leur colère ſur celui qui le méritait. Nous n'avons plus que des ſujets d'eſpérance. En effet, il fit donner auſſi-tôt le ſignal, et remporta une victoire complette ſur les Samnites. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'aſcenſion et la pentecôte, pour prêcher la réſurrection de J. C. quand on pouvait dire la voilà ? *Quid potui facere tibi vinea mea et non feci ?* Jéſus-Chriſt a tout fait pour embrouiller ; il a négligé les voies les plus ſimples.

Les prophêtes, dit-on, avaient prédit qu'il naîtrait d'une vierge. Il eſt né d'une vierge, à ce qu'on dit ; mais qui pouvait deviner qu'elle fût vierge ? elle avait un mari, homme veuf, qui avait eu des enfans. Il eſt étonnant que les pères diſent ſérieuſement que cela s'eſt fait ainſi pour tromper le diable. Or ſi le diable même, qui a tant d'eſprit, ne pouvait

Digitized by Google

pas deviner que J. C. fût le Messie, comment veut-on que les Juifs aient pu le deviner? Les prophéties étaient donc bien obscures, puisque le diable n'y entendait rien. Voilà la manière humaine dont J. C. et les apôtres ont commencé à introduire une religion nouvelle. Ils l'ont tirée de l'ancienne, *non veni solvere, sed adimplere*; et quoique tout fût consommé à la mort de J. C. et que la synagogue fût à tous les diables; néanmoins tous les apôtres et les premiers chrétiens allaient dans le temple prier Dieu comme les Juifs. Quand ils prêchaient, ils disaient encore : *Deus Abraham, Deus Isaac et Jacob. Petrus autem et Joannes accedebant in templum ad horam orationis nonam.* Le boîteux qu'ils guérirent n'alla pas rendre grâce à Dieu dans une église; mais il entra avec les apôtres dans le temple, *cum illis in templum.* Si la religion chrétienne dure sept mille ans, on aura alors une preuve certaine de sa fausseté. Car S[t] Pierre dit, en parlant de la mort de J. C. et de la pentecôte : *Hoc est quod dictum est per prophetam Joel, et erit in novissimis diebus; effundam de spiritu meo super omnem carnem.* Or on verra que cela n'est pas arrivé *in novissimis diebus.* Ne le voyons-nous pas aussi? car peut-on dire que ce qui arrive dix-sept cents ans avant la fin du monde arrive à cette fin-là?

On nous dit que la loi de Moïse était une loi de sévérité; mais la loi nouvelle une loi de charité. L'exemple d'Ananie et de Saphire prouve le contraire. Mais lorsque trois heures après Saphire vient, pourquoi S[t] Pierre lui demande-t-il : *Dic mihi, mulier, si tanti agrum vendidisti?* L'exemple d'Ananie ne suffisait-il pas? faut il tuer dans la

loi de charité ? il devait lui dire au contraire : Ma bonne femme, ne mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. Pourquoi J. C. n'a-t-il jamais ordonné qu'on l'adorât ? Il dit, au contraire, qu'on adore son père ; *Sic Deus diligit mundum ut filium suum unigenitum donet.* A qui le donner ? Dieu a donc plus aimé le monde que son fils.

CHAPITRE IX.

De l'église, et des conciles.

L'ÉGLISE n'est autre chose qu'une société d'hommes. Il y a autant d'églises que de religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'église catholique comme la seule véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel consentement. L'église catholique se prétend infaillible : elle doit me le prouver. Elle ne saurait être infaillible, sans avoir une connaissance infinie, parce que les choses ont un rapport infini ; c'est pourquoi bien loin que l'église ait une telle connaissance, on remarque mille contradictions dans ses décrets.

Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disent qu'il y avait des antipodes. On se retranche, et on dit que l'église n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la faiblesse de l'église. On la veut infaillible dans le fait, parce qu'il serait

Digitized by Google

facile alors de la convaincre de fausseté ; les faits se prouvent, au lieu que dans le droit chacun a son opinion. L'église devrait être infaillible dans le fait. C'est un fait que J. C. soit venu. C'est un fait, ni plus ni moins que de tant d'Evangiles qu'il y avait au commencement, le St Esprit n'en ait inspiré que quatre. Si l'église est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Ecriture et un J. C.

L'église n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres assemblées, ce caractère était nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle faiblesse de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là. On ne saurait s'empêcher, selon ce beau système, de se représenter Dieu comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour certains de leurs enfans.

Les conciles sont une preuve de la fausseté de la religion, car qu'est-ce qu'un concile ? c'est une assemblée d'hommes qui, après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste du monde une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes de déclarer quelles sont les propositions révélées.

Sommes-nous raisonnables de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison ? non ; puisque la religion chrétienne devait se transmettre dans la suite de tous les siècles, elle devait être certaine en tous ses points ; tout devait être déterminé par le Messie. Le contraire est une

Digitized by Google

preuve de la faibleſſe de l'homme, qui ne ſaurait tout prévenir. Si le S^t Eſprit préſidait aux conciles, comme on le prétend, on n'y verrait pas tant de brigues, ni tant de diſputes; ils ne dureraient pas ſi long-temps. Pourquoi le S^t Eſprit ſera-t-il plutôt dans un concile œcuménique ? eſt-ce qu'une nation ne l'intéreſſe pas encore aſſez ? Combien faut-il donc de perſonnes pour l'intéreſſer ? D'où vient donc que J. C. a dit : *ubi erunt duo aut tres in meo nomine congregati, ibi ſum in medio eorum* ? Les anciens conciles ne valaient pas une de nos aſſemblées du clergé, cependant ils étaient infaillibles, et celles-ci ne le ſont pas. Les conciles nationaux ſe vantent auſſi d'être inſpirés du S^t Eſprit.

Puiſque Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples, pourquoi lui fait-on chercher tant de myſtères ? il prend la peine de s'incarner et ne nous apprend rien ; il eſt avec ſes apôtres, et les laiſſe auſſi bêtes qu'auparavant ! Des conciles, c'eſt-à-dire, des hommes nous inſtruiſent de ce que nous devons croire. Après avoir bien diſputé entre eux avant que de pouvoir convenir de quelque choſe, ils s'expliquent par ménagement, d'une manière équivoque, qui donne ſouvent gain de cauſe aux deux partis. Non, ce n'eſt pas ainſi que Dieu parle. L'inſpiration ou l'aſſiſtance du S^t Eſprit dans l'égliſe eſt une pure imagination. Si le S^t Eſprit inſpirait l'égliſe, on n'y verrait point tant d'abus, ni tant de contrariétés ; elle n'aurait jamais excommunié ceux qui croyaient et ſoutenaient qu'il y avait d'autres hommes ſous nos pieds. On ne verrait pas tant de bulles contraires les unes

aux autres. On n'aurait jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, et ce qu'il y a de plus plaisant, des saints des deux partis de ces deux papes. On ne disputerait pas dans les conciles avec tant de chaleur et d'opiniâtreté, si on n'y fesait rien que par l'inspiration du St Esprit. Enfin on ne remarquerait pas dans l'Eglise toutes les mêmes faiblesses qu'on observe dans telles autres sectes que ce soit. Jésus-Christ n'a pas promis sa présence spirituelle seulement aux conciles généraux, il l'a promise aux moindres assemblées ; *ubi erunt duo aut tres* etc.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son peuple particulier, et que les autres hommes n'ont pas le même rapport avec lui. Le choix qu'on prétend que Dieu a fait de la famille d'Abraham pour composer tout le peuple juif, est encore un étrange effet de l'amour propre de ce peuple. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque chose de fabuleux, et le ciel s'en mêle toujours.

Prendre de l'argent pour prier pour les morts, et tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une imposture impie, et une imposition sacrilège qu'on met sur le peuple ignorant et aveugle. Dieu est jaloux, dit l'Ecriture. Je ne veux point ici critiquer cette expression ; mais je demande pourquoi les catholiques attribuent-ils aux saints, ou paraissent leur attribuer les perfections de Dieu même ? Sans parler du culte qu'ils leur rendent, ils leur adressent leurs prières, comme si les saints pouvaient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature pour être saints, et

Digitized by Google

Dieu ne partage avec personne son immensité et les autres attributs de son essence divine. Quand les chrétiens vont à la Chine, ils rient des honneurs qu'on y rend à la statue et aux images de Confucius. Les Chinois rient à leur tour de voir sacrifier devant des images de saints, d'entendre chanter des litanies en se promenant deux à deux; enfin de voir faire parmi nous des choses qui nous paraissent saintes, et qui leur paraissent toutes grotesques, comme elles nous paraîtraient si nous n'y étions pas accoutumés. C'est l'orgueil des savans qui a introduit dans l'église tant de questions nouvelles et épineuses, et qui a obligé le peuple à recevoir leurs sentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'antiquité. C'est la cupidité et l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favorisent leurs intérêts temporels. La cour de Rome inspire du respect pour les indulgences et pour les dispenses; qu'on cesse de les acheter, et on nous enseignera que Dieu n'exempte personne de la pratique de sa loi, et de celle que le St Esprit a dictée à son église.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe; il élève sa voix, et demande à tous les hommes: qui m'assurera de la vérité de la révélation divine? qui de vous se prétend infaillible? L'église romaine paraît: c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter; mais auparavant il lui demande quelle preuve elle peut lui donner de l'infaillibilité dont elle se flatte? C'est l'Ecriture, répond l'Eglise. Qu'est-ce que c'est que l'Ecriture,

Digitized by Google

répond l'Indien. C'eſt un livre inſpiré de Dieu, dit l'Egliſe. A quelle marque le connaîtrai-je? réplique encore l'Indien. C'eſt moi qui vous en aſſure, ajoute l'Egliſe. Si l'Indien eſt d'auſſi bon ſens que de bonne foi, que doit-il faire? a-t-il encore quelque choſe à demander?

Pluſieurs corps de l'égliſe romaine s'accuſent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue et hérétique : tous ne conviennent pas où réſide l'autorité de déclarer et d'expoſer la doctrine, ſi c'eſt dans le pape, ou dans le concile général ; ſi ce n'eſt ni dans l'un ni dans l'autre conſidéré à part, mais dans tous les deux joints enſemble. Quand tout cela ſerait certain, que d'embarras n'y trouverait-on point? L'Egliſe prétend à la gloire d'être catholique, c'eſt-à-dire, univerſelle; elle n'eſt pourtant qu'une très-petite aſſemblée par rapport à ceux qui ſont hors de ſon ſein; et J. C. l'a appelée un très-petit troupeau, *puſillus grex*. Qu'on ne diſe donc pas que ceux qui ne la connaiſſent pas ſe ſinglariſent : c'eſt l'égliſe qui eſt coupable de ſingularité. Les erreurs ne ſe forment pas tout d'un coup; auſſi l'égliſe ne s'eſt établie que peu à peu, et les myſtères n'étaient pas en auſſi grand nombre autrefois qu'aujourd'hui. Dieu n'aurait pas gardé cette conduite, s'il avait révélé une doctrine. Le progrès de l'égliſe eſt tout humain. On commença par ſéduire le peuple dans un temps où il n'y avait point de livres imprimés, où l'imagination ſeule régnait, où les viſions les plus extravagantes trouvaient des ſectateurs. La diverſité d'opinion était du goût de ce ſiècle.

Digitized by Google

On a d'abord impofé par un extérieur défintéreffé, et par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embraffe pas une religion contraire à fes fens, elle eft de fon goût en ce point même; elle n'aurait rien de merveilleux, fi elle ne révoltait les fens. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, foit en favorifant les fens, foit en ne les favorifant pas. Il aime ce qui paraît au-deffus de lui, et croit qu'on l'élève quand on lui dit ce qu'il ne comprend pas. Il eft vrai qu'on lui offrait un crucifié, mais on lui difait que ce crucifié avait fait des miracles, qu'il était reffufcité, monté aux cieux, qu'il était Dieu, que ce n'était que pour eux qu'il était réduit en cet état déplorable. C'eft ainfi qu'on s'eft attiré la compaffion et la crédulité du peuple incapable de réflexion et d'examen; les prédicateurs parlaient avec zèle; peut-être à force de parler ont-ils cru dire la vérité. La mort qu'ils fouffraient avec conftance excitait la pitié et la confiance du peuple. Le culte qu'on rendait aux cendres des martyrs, flattait fa vanité. Quelques perfonnes d'efprit ont embraffé cette religion dans la fuite, ou par inconftance ou par fingularité, ou par une certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils fentaient le ridicule de leur religion. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. C'eft ainfi que dans des circonftances particulières, par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embraffer la religion chrétienne; lorfque cette promeffe a réveillé leur ardeur dans le combat, les foldats ont été animés par leur exemple, et les

Digitized by Google

ennemis ſurpris de ce nouvel effort ont été vaincus.

Enfin quand les rois ſe ſont fait chrétiens, leurs peuples les ont ſuivis avec empreſſement, et c'eſt alors que l'égliſe eſt devenue puiſſante et a abandonné inſenſiblement cet extérieur pauvre qu'elle conſervait avec le peuple. Les chefs ont cru devoir vivre comme les rois, qui en embraſſant leur doctrine ſe ſoumettaient à leur caprice. Enfin l'égliſe s'eſt emparé de Rome et ſe flatte d'avoir droit de commander à l'univers. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne ſoit capable. Les ſorciers croient véritablement aller au ſabbat.

Saint Paul renverſé par haſard de ſon cheval, crut ouïr la parole de J. C., qui lui demandait raiſon de la perſécution qu'il feſait à ſes diſciples. La peur qu'il a, lui fait entendre ce qu'il n'entend pas, et de perſécuteur il devient apôtre et prêche l'Evangile, peut-être de bonne foi; ſon imagination échauffée lui fait croire dans la ſuite qu'il eſt élevé au troiſième ciel; il ſe flatte même que J. C. en perſonne l'inſtruit; il ſe vante parmi ceux de ſon nouveau parti, qui le regardent d'abord comme un de leurs principaux chefs. Ainſi celui qui pendant la vie de J. C. n'avait jamais eu la curioſité d'approfondir un ſeul de ſes prétendus miracles, eſt tout d'un coup converti par ſa chûte, et il change en prodige la honte d'être mauvais écuyer. Il n'y a point encore eu de ridiculité qui n'ait eu des ſectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte.

La religion des Payens couvrait autrefois la face

Digitized by Google

de la terre, et elle ſe conſerve encore dans les vaſtes régions de l'Orient. Donnez-moi une douzaine de perſonnes à qui je puiſſe perſuader que ce n'eſt pas le ſoleil qui éclaire et qui fait le jour; je ne déſeſpère pas que des nations entières n'embraſſent cette opinion. Quelque ridicule que ſoit une penſée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque temps. La voilà qui devient ancienne, et elle eſt ſuffiſamment prouvée. Il y avait ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortait une exhalaiſon qui feſait danſer les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être que quelqu'un qui en fut entêté ſe mit à parler ſans ſavoir ce qu'il diſait, et dit par haſard quelque vérité: auſſi-tôt il faut qu'il y ait quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon; elle contient la ſcience de l'avenir; on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec reſpect. Les cérémonies en viennent peu à peu. Ainſi naquit l'oracle de Delphes; et comme il devait ſon origine à une ſainte exhalaiſon qui entêtait, il fallait abſolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiſer. Qu'il y ait un oracle d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille; ſi les Dieux parlaient bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Les peuples frappés du merveilleux de la choſe, et avides de l'utilité qu'ils en eſpèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux; et puis l'ancienneté ſurvient à tous ces oracles, qui leur fait tout le bien du monde. Ajoutez à tout cela que dans le temps de la première inſtitution et des Dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite. La philoſophie n'était

Digitized by Google

point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle peuple n'est jamais fort éclairé ; cependant la grossiéreté qui generalement le caractérise, admet encore quelques différences selon les siècles. Du moins il y en a où tout le monde est peuple ; et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. C'est ainsi qu'Alexandre, dont Lucien nous décrit si agréablement la vie, joua si long-temps les Grecs avec ses serpens. Avant que de commencer ses cérémonies il criait, qu'on chasse d'ici les chrétiens ; à quoi le peuple répondait comme en une espèce de chœur, qu'on chasse les Epicuriens. Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai dans toutes les religions que les pélerinages, surtout ceux qui se fesaient à Sérapis, vers le temps de certaines fêtes. On ne saurait concevoir, dit-il, la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canopé ou Canapé, où est ce temple. Jour et nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes, qui chantent et qui se divertissent avec toute la liberté possible. Il y a sur ce canal une infinité d'hôtelleries, qui servent à recevoir les voyageurs et à favoriser leurs divertissemens. Aussi le sophiste Eunapius, payen, paraît beaucoup regretter ce temple, et il nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de guerre, se trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein ; que dans ces

lieux

lieux ſaints on y plaça des moines, gens infames et inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir et mal-propre, prenaient une autorité tyrannique ſur les eſprits des peuples; et que ces moines, au lieu des dieux qu'on y voyait par les lumières de la raiſon, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, que l'on avait ſalées afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet auteur traite les moines et les reliques.

L'égliſe eſt entièrement maîtreſſe de la foi, et ne ſe ſoumet qu'en apparence à l'autorité de l'Ecriture. L'égliſe ayant ajouté et diminué comme il lui a plu au culte ancien, elle s'eſt aviſée d'un expédient par lequel elle peut ſoutenir ce qu'elle a fait ſans choquer l'Ecriture: en enſeignant que l'égliſe eſt ſoumiſe à l'Ecriture ſainte, elle pretend en même temps que c'eſt à l'égliſe à interpréter l'Ecriture. Ainſi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'égliſe de lui faire dire; et l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur et d'autorité, tandis que l'égliſe a le ſouverain pouvoir et l'indépendance abſolue. Il en eſt de cela comme des ordonnances légales du conſeil du roi. Il n'appartient pas même aux chrétiens d'examiner ni de lire l'Ecriture; l'Egliſe la lira et l'examinera pour eux, et leur dira que ce qu'elle enſeigne eſt tiré de l'Ecriture, que c'eſt à eux à le croire, et que, s'ils ne le croient pas, ils feront damnés. Bel expédient dont l'égliſe ſe ſert pour nous faire ſuivre ce qu'elle enſeigne! Ainſi elle prétend n'être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même: C'eſt une perſonne qui ſe ſoumet à la loi, mais qui veut qu'aucune autre perſonne qu'elle ne puiſſe interpréter,

Digitized by Google

ni examiner, ni lire même cette loi. L'Ecriture eſt donc entièrement ſoumiſe à l'égliſe, puiſqu'elle eſt ſoumiſe à la tradition qui dépend entièrement de l'égliſe. Que les riches étaient malheureux au commencement de l'égliſe, et ſelon l'Evangile! qu'ils ſont heureux aujourd'hui ſelon la pratique de l'égliſe! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Egliſe prie pour lui et prend des habits de deuil. Les prêtres s'enrhument à force de crier. Les cierges ne ſont pas épargnés. On chante la meſſe partout pour de l'argent bien entendu ; et comme ſi le ſacrifice de J. C. ne ſuffiſait pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meure, on le regarde comme un chien ; une miſérable croix de bois fait toute ſa pompe funèbre. On le jette dans quelque recoin de cimetière, vas où tu pourras ! pas ſeulement la moindre prière pour ſon ame. Il n'a point d'argent pour en acheter, c'eſt tout dire.

CHAPITRE X.

Des Pères de l'Egliſe.

LA poſtérité conſacre les marbres et les autres monumens de l'antiquité ; et nous avons naturellement du reſpect pour ce qui a été ſi long-temps avant nous. Combien d'habiles gens n'y-a-t-il pas qui de nos jours ont écrit avec plus d'érudition, d'éloquence, de force et de juſteſſe d'eſprit et de préciſion, que les Auguſtins et les Jérômes ? Qu'on mette néanmoins dans la balance du vulgaire le nom d'Auguſtin

Digitized by Google

d'un côté et ceux de quelques modernes de l'autre : il en faudrait beaucoup sans doute pour élever seulement un Augustin. Les pères cependant étaient des hommes comme les autres ; leurs écrits sont remplis d'erreurs ; à parler même en chrétien, il n'y en a aucun qui ne soit tombé dans quelques opinions erronnées. Saint Cyprien a soutenu que le baptême des chrétiens était inutile ; S[t] Jérôme et S[t] Augustin ont eu une cruelle dispute sur un fait de religion. Si le S[t] Esprit les eût inspirés, ces disputes ne seraient point arrivées, il les eût également inspirés tous deux.

Les plus anciens pères de l'église étaient des apostats de la religion de leurs ancêtres. Ils ont introduit dans la religion chrétienne les erreurs de leur philosophie, et la plupart des coutumes du paganisme. Un renversement d'imagination dans un temps plein de sectes, où l'on fesait gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leurs conversions. Les pères de l'église n'ont point parlé avec exactitude et justesse d'esprit ; ils se sont toujours exprimés dans un style oratoire et allégorique. L'allégorie plaît au peuple ; elle l'amuse et attire son admiration. On suit toujours le goût et le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie était à la mode, tout le monde allégorisait ; mais encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination, elle ne prouve rien. Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens pères comme des hommes extraordinaires, qui avaient commerce avec le S[t] Esprit, comme il croit que les patriarches s'entretenaient avec Dieu.

Le peuple en cela n'a pas aſſez bonne opinion de lui-même; il ne ſait point qu'il n'y a pas en Dieu d'acception de perſonnes (comme parle l'Ecriture); tous lui ſont également chers; il eſt notre père commun; il ne s'eſt pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Ecriture ne nous dit pas des anges ce que les hommes nous en diſent, ſur-tout Denis dans ſa hiérarchie. Où a-t-il donc pris tant de belles choſes ?

CHAPITRE XI.

Des Sacremens.

Tout était figure et cérémonie dans l'ancien Teſtament. Les hommes étaient moins occupés dans l'économie moſaïque, à régler leurs mœurs qu'à purifier leurs corps. Dieu qui n'eſt touché que des diſpoſitions de l'eſprit, était entré lui-même, s'il en faut croire les Juifs, dans un long détail ſur les purifications, que nous mépriſons dans l'Alcoran et que nous reſpectons dans la Bible. Les apôtres n'étaient pas déſabuſés de ce culte extérieur ; les uns voulaient retenir la circonciſion, les autres prêchaient aux nouveaux chrétiens la diſtinction des viandes ; enfin tous les apôtres aſſemblés défendent de manger du ſang des animaux ; cette défenſe ſi expreſſe, prononcée par le concile le plus infaillible, eſt cependant violée dans tout le chriſtianiſme. Ceux qui ont ſuccédé aux apôtres ont été moins attachés aux cérémonies

Digitized by Google

que ces premiers miniſtres de l'évangile ; cependant le premier devoir du chrétien, c'eſt une cérémonie. Il faut qu'il ſe lave, s'il veut être ſauvé ; autrement le ciel eſt fermé pour lui.

Le fondement de cette cérémonie eſt une pomme. Ce fruit mangé par une femme nous rend coupables aux yeux de Dieu ; mais quel eſt notre crime ? c'eſt d'être nés d'une mère que nous n'avons pas choiſie. Cette pomme cueillie ſur l'arbre de la ſcience irrite ſi fort la divinité, qu'il ne reſte qu'un ſeul moyen pour la fléchir. Dieu eſt triple et unique en même temps ; un de ſes trois êtres ſe détache et ſe fait homme ; on le fait mourir parmi les voleurs ; ſa divinité ſe ſoumet à cette ignominie ; quand il meurt, Dieu s'appaiſe, il ouvre les cieux aux hommes. Cette mort qui a tant coûté à la divinité qui la partage, qui l'a expoſée à mille outrages, eſt encore inutile au genre humain, ſi un prêtre ne verſe ſur notre tête un verre d'eau pure ; mais cette eau verſée, nous ſommes abſous avec auſſi peu de raiſon que nous avons été condamnés. Cette cérémonie où l'on nous lave des crimes que nous n'avons pas commis, n'eſt connue encore que d'un petit nombre de peuples ; mais toutes les nations qui ne l'ont point reçue ſont anathématiſées ; le diable en ſera toujours le maître, tant qu'il éloignera le verre d'eau. Quelques prêtres, conduits par un zèle ignorant, parcourent le monde en prêchant la néceſſité de ce verre d'eau. Quand les enfans des ſauvages viennent à mourir, ils croient envoyer ces enfans au ciel, en leur jetant furtivement quel-

Digitized by Google

ques gouttes d'eau. Dieu qui voit tomber les hommes comme les feuilles, leur ferme impitoyablement la porte du séjour bienheureux, si leur tête a toujours été sèche.

Le baptême n'est pas la seule condition qui ouvre à nos ames le paradis. Quand nous sommes dans l'enfance, cette cérémonie suffit pour nous conduire au ciel; mais dès que notre esprit s'ouvre, il faut manger ce Dieu réellement ou en figure; les fruits de sa mort sont attachés à un morceau de pain. De plus il faut boire : selon quelques sectes ce n'est gagner le ciel qu'à demi que de manger du pain sec : c'est-là le second sacrement. Le troisième consiste dans quelques cérémonies, par lesquelles on donne pouvoir à un homme de faire descendre J. C. dans un morceau de pain ; ces cérémonies qui consistent en paroles, en signes, en onctions, impriment un caractère ineffaçable selon quelques chrétiens; d'autres qui les ont retranchées en partie, se contentent de mettre les mains sur la tête au nouveau prêtre, et ne croient pas que cette cérémonie mérite le nom de sacrement. Le détail que nous venons de faire suffit seul pour dévoiler le ridicule des sacremens. La confirmation, le mariage, l'extrême-onction, ne renferment pas moins d'absurdités ; ils ont cela de commun avec les autres, qu'ils sont inutiles à la religion ; cela seul découvre leur origine, qui ne peut être que le caprice, l'aveuglement et la faiblesse de l'esprit humain. Comment, me dira-t-on, des hommes qui ont du génie peuvent-ils donc se prêter à des opinions si ridicules ? La plupart de ceux qui ont de l'esprit ne connaissent-ils pas le ridicule du christianisme?

Digitized by Google

Ils penſent juſte, ils parlent mal ; la liberté leur manque ; la néceſſité les maîtriſe. D'ailleurs, c'eſt peu connaître l'eſprit de l'homme que de le croire à l'abri des opinions abſurdes, quand il eſt fort élevé. Tout eſt machinal en nous ; les premières impreſſions ſont quelquefois ſi vives qu'elles aſſerviſſent toujours l'eſprit ; elles deviennent une eſpèce de folie. Une application immodérée de l'eſprit le dérange ; elle nous perſuade que nous ſommes rois, dieux, etc.

Voilà l'état des hommes en fait de religion ; ils ſe ſont échauffé l'imagination ſur le chriſtianiſme. Leur eſprit frappé s'eſt livré ſans réſerve aux idées ridicules qui le ſurprennent. Les autres religions nous offrent des preuves ſenſibles de tout cela. Nous ne doutons pas que le mahométiſme ne ſoit ridicule ; les cérémonies des payens nous paraiſſent pleines d'abſurdités. Il eſt certain qu'il y a eu et qu'il y a encore des eſprits ſublimes véritablement attachés aux opinions des mahométans ; on ne ſaurait nier que le paganiſme n'ait eu des ſectateurs zélés et éclairés. Ce qui arrive parmi les turcs ne peut-il pas arriver parmi nous ? Enfin l'autorité du monde entier ne doit pas balancer la raiſon. C'eſt cette lumière qui doit nous raſſurer ; ceux qui la combattent ont même beſoin d'elle pour en montrer la faibleſſe. Les religions qui affaibliront ſon témoignage, affaibliront leur appui. Ce n'eſt que par la raiſon qu'elles peuvent exiger la ſoumiſſion de nos eſprits. Il faut une évidence pour nous engager dans la croyance d'un dogme ou d'un fait. Croire n'eſt pas préciſément dire je crois ; c'eſt aſſurer qu'on voit

Digitized by Google

clairement une chose. Si une religion me dit que des choses, dont je vois clairement la fausseté, sont néanmoins véritables, dès lors elle me fait douter des raisons qui me portent à l'embrasser; ces raisons peuvent se trouver fausses selon ses propres principes. Enfin l'être qui nous a formés n'a pas moins de raison, d'équité, de bonté que nous en avons; or nous nous croirions injustes, déraisonnables, mauvais, si nous exigions qu'on se livrât à des idées qui ne porteraient pas l'évidence avec elles.

CHAPITRE XII.

De la Trinité.

Nous avons vu dans les chapitres précédens que la première condition, que doit avoir une bonne religion pour être véritable, c'est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu; parce qu'autrement Dieu serait contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de lui ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or si, par la révélation, il nous donnait de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raison, il y aurait dans sa conduite une contrariété dont nous savons bien qu'il est incapable. Or la Trinité des chrétiens est entièrement opposée à l'idée que la nature nous donne de Dieu. Donc cette prétendue Trinité n'est qu'un reste du paganisme. La raison nous fait voir que Dieu est infiniment simple. Donc il n'est

Digitized by Google

pas triple, puifque s'il était triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourrait confidérer un être encore plus fimple que lui, favoir un qui ne ferait pas triple en perfonne. Les émanations divines, ou plutôt les trois prétendues perfonnes de la Trinité, ne font autre chofe que les divers rapports fous lefquels les Philofophes parmi les anciens concevaient un feul et même Dieu. Platon, qui n'ofait enfeigner publiquement l'unité d'un Dieu, le confidère comme puiffant, comme fage, comme bon; il en fait trois de tous ces trois égards, la puiffance, la fageffe, la bonté. Les anciens pères, qui étaient tous difciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le chriftianifme, et ont fait trois perfonnes des trois qualités qui ne conviennent qu'à un feul et même Dieu. Plus la Trinité eft oppofée à la raifon, et plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce myftère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais; je croirai avec confiance ce que Dieu a révélé, parce que je fais que Dieu ne faurait me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation. Les paroles ne font qu'un air battu, lorfqu'elles ne fignifient rien; on fait parler les perroquets et les machines; tout ce qui n'eft appuyé que fur des mots et non fur de véritables idées n'eft d'aucune confidération. C'eft pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le fyftème de la Trinité n'eft appuyé que fur des paroles vides de fens; génération, proceffion, perfonne, hypoftafe, etc. On dit que les anciens pères ont parlé avec

Digitized by Google

ménagement de la divinité de J. C. et de celle du St Esprit ; comme si Dieu avait quelque espèce de honte de se manifester aux hommes, supposé qu'il voulût se manifester ; et comme si J. C. n'avait pas dit qu'il rougirait devant son père de ceux qui avaient rougi de le confesser devant les hommes. Non, si les anciens n'ont point parlé de la divinité de J. C. et encore moins de celle du St Esprit, c'est qu'elle leur était inconnue. Pourquoi en effet n'aurait-on pas eu le même égard dans les siècles suivans ? Est-ce qu'on aurait moins à craindre d'inspirer le polythéisme ? N'était-ce pas des infirmes et des novices dans la foi que ces pauvres catéchumènes, à qui les pères des siècles postérieurs enseignaient la Trinité.

Explication de la Trinité, suivant les théologiens.

Les théologiens disent que la connaissance que Dieu a de soi-même, a engendré le fils; que de cette connaissance procède l'amour qu'il a de lui-même, et que cet amour est le St. Esprit. Ainsi il faut supposer, 1° Dieu tout seul, 2°. qu'il se connaît, 3°. que cette connaissance fait qu'il s'aime, voilà toute la Trinité. On répond : comment le connaisseur, la connaissance, et l'amour qui en procède, peuvent-ils faire trois personnes différentes, et tout à fait distinctes l'une de l'autre ? comment le connaisseur peut-il envoyer du ciel en terre sa connaissance, qu'on appelle son fils, pour y faire tout ce qu'on dit qu'il a fait ? et comment cette connaissance, qu'on appelle fils, peut-elle envoyer séparément d'elle-

Digitized by Google

même cet amour qu'on appelle St. Esprit? Les actions de ces trois personnes étant rapportées comme tout à fait différentes les unes des autres, cette observation doit en naître infailliblement. Enfin comment cette connaissance, qu'on appelle fils, a-t-elle pu prendre chair et figure d'homme, agir, souffrir, et mourir, séparément du connaisseur qu'on appelle père, et de son amour qu'on appelle St. Esprit? Dans quel endroit de la Ste. Ecriture a-t-on trouvé cette distinction de connaisseur, de connaissance et de l'amour qui en résulte, et que ces trois choses sont trois personnes réelles et distinctes? Peut-on comprendre que la science, la connaissance, l'amour, la haine, les pensées, les désirs, enfin toutes les actions internes de l'homme, soient autant de personnes distinctes en lui? Les théologiens répondront à cela que tout ce qui est en Dieu est Dieu, et que c'est ce qui fait ces personnes. Je comprends bien tout ce qui est en Dieu est Dieu; mais je ne comprends pas que ces actions internes de Dieu fassent des personnes réelles et distinctes, autrement tous les attributs de Dieu feraient chacun une personne, comme sa science, sa justice, sa miséricorde, sa patience Cela multiplierait bien davantage ces personnes divines, mais l'église sans doute ne s'en est pas encore avisée. Quand on nous donne pour réponse à toutes ces difficultés, que ce sont des mystères incompréhensibles, toutes les religions feront passer sous une pareille réponse les plus grandes extravagances. Dans la loi de nature et dans celle de Moïse, on ne s'était pas encore avisé d'un si beau mystère. On ne l'a sans doute enseigné que pour donner une divinité à J. C.

Digitized by Google

mais où en sont les preuves et les fondemens? Il faut avoir l'imagination bien forte pour inventer cette Trinité, et un esprit bien subtil pour former ces termes extraordinaires d'hypostase, et d'union hypostatique, qui surprennent et éblouissent le peuple crédule, et qui exigent cette foi aveugle pour un prétendu mystère, que ceux qui l'ont imaginé n'ont jamais entendu. Il y a plus: Dieu, quoiqu'en trois personnes, est indivisible. Donc s'il est vrai que Dieu se soit fait homme et soit mort pour nous, il faut que le père et le fils se soient fait hommes et soient morts de même. Tout ce qu'on dit pour les distinguer et les exclure de cette incarnation, sont de pures subtilités sophistiques, qui ne sont appuyées sur rien et qui ne satisfont nullement. Enfin supposant que Dieu se soit fait homme pour mourir et satisfaire Dieu de l'offense que l'homme lui avait faite; c'est donc Dieu qui, pour venger Dieu et le satisfaire, a fait mourir Dieu. Quelle absurdité! Que penserait-on d'un roi qui ayant été offensé par ses sujets, ferait mourir par la main des bourreaux son fils unique, ou pour mieux dire lui-même (car il n'y a point de distinction) pour réparation de cette offense, et exempter ses sujets de la punition qu'ils méritent. Cette offense venait, dit-on, de ce qu'Adam avait mangé d'une pomme que Dieu lui avait défendue. Voilà une terrible offense pour mériter que non-seulement Adam, mais encore toute sa postérité qui en était innocente, en fût punie si grièvement jusqu'a l'infini. Il s'est commis une infinité de crimes bien plus atroces; et il s'en commet tous les jours, et pour

Digitized by Google

lesquels Dieu n'inflige point de punition si cruelle et si générale. Adam seul devait porter la peine de son crime.

CHAPITRE XIII.

Du péché originel.

DIEU est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs pères. Il le dit lui-même dans l'Ecriture, Deut. chap. 24. v. 16. En effet il n'y aurait point de péché, s'il n'y avait point de loi, dit St.Paul. Or, continue-t-il, comment saurait-on qu'il y a une loi, si on ne l'a point apprise? je demande sur ces passages, qui sont de l'Ecriture, comment les enfans auxquels Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables?

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes; ils n'ont d'autres voies que la douleur, pour punir ceux qui les offensent, ils croient donc que la douleur est une punition. Ainsi comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelque crime qui leur a attiré leurs souffrances; et parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'avoir été en état de faire aucune action, et que par conséquent on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelqu'autre qui l'a attirée sur eux, et ne croient personne plus propre pour cela que le père de tous les hommes. Ils trouvent ainsi, en remontant, la source de leur

Digitized by Google

misère; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voient une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par quelques maladies qui se perpétuent de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier, de quelque bien injustement acquis ou retenu; ainsi comme ils se voient tous sujets à des maux généraux, au froid, au chaud, et à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avait attiré ces châtimens. Ils ne se sont pas contentés de dire en général, que leurs pères avaient péché : ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de l'offense, et comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que le premier père qui s'appelait Adam, Gen. chap. 3. avait mangé d'une pomme contre l'ordre de Dieu. D'autres ont dit qu'il s'appelait Prométhée, et qu'ayant volé le feu du ciel, les dieux avaient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont quelque connaissance de l'antiquité, et qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les payens n'ont pas pillé les Juifs en ce point. Les livres des Juifs n'ont été connus des payens qu'après la version des Septante; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors. Le défaut d'impression ne rendait pas les livres fort communs, sur-tout qnand ils étaient en un si gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée était répandue dans le paganisme avant la version des Septante. Les auteurs grecs les plus anciens en font mention. La douleur pourtant n'est pas une punition : si la douleur était

une punition, il ferait de la juftice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également. On ne faurait pourtant difconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naiffent aveugles et muets, les autres boîteux; non-feulement les maux du corps font bien différens parmi les hommes, mais encore la concupifcence et l'ignorance. Ainfi, ce qui eft une punition du même péché eft parmi nous d'un degré bien différent. Si la douleur était une punition, le plaifir devrait être une récompenfe, ce dont on ne convient pas. D'où viennent le plaifir et la douleur? il n'eft pas difficile de le deviner. La douleur eft un avertiffement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par fentiment, c'eft-à-dire par la voie la plus courte, ce qui pourrait nuire à notre corps. Quand nous fommes auprès du feu, il nous faudrait faire de grands raifonnemens pour favoir s'il nous eft contraire, ou s'il ne l'eft pas. Il nous faudrait connaître la nature du feu et la difpofition actuelle de notre machine. Il faudrait avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons. Le fentiment termine toutes ces difcuffions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre fang le mouvement qui lui convient: nous nous plaifons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu, en augmentant le mouvement de notre fang, nous incommode; nous le fuyons et tout cela machinalement, par le plaifir et par la douleur. Le plaifir eft auffi utile que la douleur, foit pour notre propre confervation, foit pour celle de la fociété. Il eft

certain que notre conſervation particulière, et celle de la ſociété en général, ſont les deux pièces mouvantes, pour ainſi dire, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une autre queſtion, combien feſons-nous de choſes utiles à la ſociété, que nous ne ferions pas ſans le plaiſir ou la douleur. La douleur que cauſe le mépris, le plaiſir qu'excite la louange procurent mille biens à la ſociété. C'eſt la douleur encore un coup qui nous approche du feu, quand cette approche eſt néceſſaire; c'eſt le plaiſir qui nous y retient après nous y avoir conduits. C'eſt la douleur et le plaiſir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin un peu de méditation nous fera comprendre que le plaiſir et la douleur ne ſont ni une récompenſe, ni une punition, et que l'auteur de la nature ne pouvait trouver une voie plus courte pour nous faire éviter le mal et pour nous porter au bien, non-ſeulement par rapport à nous, mais par rapport à toute la ſociété. Ce qui nous doit faire voir que nous agiſſons bien plus machinalement que nous ne penſons. Les déſordres de la nature et la réforme que Dieu y aurait apportée, marquerait une imperfection en Dieu. On ne réforme, je le répète, que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire. L'homme n'eſt point corrompu; on ne ſaurait ſoutenir qu'il l'eſt ſans attaquer la ſageſſe et la puiſſance infinie de ſon auteur. L'homme eſt tel qu'il eſt par ſa nature. La nature eſt l'ordre que Dieu a établi, qui par conſéquent ne ſaurait être mauvais. On ne pourrait réformer l'homme

ſans

Digitized by Google

ſans tomber dans de grands inconvéniens. La terre ſerait-elle ſuffiſante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas ? Eh ! que deviendrait chacun de nous en particulier ? Déſabuſons-nous ; la mort eſt néceſſaire pour l'ordre de la nature, et ce n'eſt point un ſi grand mal qu'on le penſe. Dieu ſait ce que nous devenons : nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que nous ne ferons point changés en tiſons d'enfer. Dieu eſt tout-puiſſant, mais ſa toute-puiſſance n'a pas pour objet de faire des contradictions. Or, ſelon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il eſt, et n'a jamais été autrement. La nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme, et cette nature de la matière n'eſt telle que par la volonté de Dieu. Ainſi l'homme n'eſt tel qu'il eſt que par la nature de la matière. En effet, la matière eſt diviſible et impénétrable. Le moins ſolide eſt ſéparé par le plus ſolide. Toute matière eſt ſujette aux règles du mouvement. L'homme eſt donc eſſentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il eſt diviſible ; et il eſt faux que le péché ait cauſé la mort de l'homme, et les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de ſérieuſes réflexions ſur l'état où nous nous trouvons, nous verrions que tous nos malheurs prétendus ne dépendent que de notre imagination. Nous voulons dominer ſur les autres, et nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela, il faut des richeſſes ; nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons. La différence

Digitized by Google

des visages, qui contribue tant à l'ordre de l'univers, et qui est d'un si grand secours dans la société, serait une punition et une suite du péché originel, si les choses qui ne nous plaisent pas ne venaient que par punition; car on se plaint souvent de n'être pas fait d'une certaine façon. D'où nous pourrait venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une suite du péché de notre premier père? ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. 1°. Elle ne saurait venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne saurait dire que Dieu nous a donné cette inclination pour nous punir de la désobéissance de nos pères; un tel penchant serait une plaisante punition, non-seulement parce que nous avons du plaisir à la suivre, mais encore parce que Dieu ne saurait nous punir en nous donnant une mauvaise inclination. Quelle idée serait-ce donner de Dieu! 2°. Elle ne saurait venir de nous-mêmes; nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire absolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré; enfin si elle venait de nous, elle ne se trouverait pas dans tous les hommes. 3°. Les créatures peuvent bien être l'occasion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes; mais comme elles sont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni facultés ni inclination. Nous n'avons donc point de mauvaises inclinations; tous nos penchans sont bons, parce qu'ils viennent de Dieu. Nous en fesons quelques mauvais usages par rapport aux créatures; mais les circonstances qui font trouver ces usages mauvais,

Digitized by Google

ne changent rien au fond de ce que nous appelons mauvais penchant. C'eſt un inſtinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous feſons, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. On remarque dans les animaux de toute eſpèce ce même penchant qu'on dit être mauvais en nous. Ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il eſt déraiſonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme eſt le chef des animaux, ceux-ci ont dû reſſentir les effets de ſa mauvaiſe conduite. La nature, quand on l'interroge, nous fait ſentir le ridicule d'une imagination ſi groteſque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devaient jamais ſe reſſentir de la faibleſſe de l'homme ; et celui-ci aurait été bien plus puni s'ils les eût vus exempts de ſes maux. Dieu étant tout-puiſſant, peut faire tout ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux pour nous, puiſqu'il eſt infiniment bon et infiniment ſage. Ce que notre imagination trouve mal, eſt bon et très-ſagement ordonné. Connaiſſons mieux le Seigneur, nous en eſtimerons plus ſon ouvrage ; il eſt de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une ſituation où il put l'offenſer et ſe perdre. Qu'eſt-ce que la nature corrompue ? eſt-ce qu'elle eſt dans un autre état qu'elle a toujours été ? les offenſes, les règles déterminées au moment de la création ont-elles pu changer ? Si l'homme aime à ſentir et à être agréablement remué, c'eſt parce que telle eſt ſa

nature, et non un effet du péché. Comment Adam aurait-il eu du plaisir à manger de la pomme, s'il n'avait été tel par sa nature, que cette manducation put lui plaire et le déterminer ? Julien l'apostat ne règne que deux ans ; sa fin prématurée est regardée comme une punition de Dieu, de ce qu'il voulait détruire le christianisme. Jovianus lui succède ; il commence, à se porter avec zèle à la destruction du paganisme, et à l'établissement de la religion chrétienne ; et cependant il ne règne que sept mois. Assurément un tel homme était nécessaire au monde pour l'établissement du christianisme. Est-ce une punition ? est-ce une récompense ? ce ne peut être une punition, puisqu'il ne fesait que le bien, et on ne punit que le mal ; ce ne peut être une récompense, puisqu'il n'a pas achevé son ouvrage. Zosime remarque que quand Théodose déclare au sénat romain que le fisc était trop chargé des dépenses qu'il fallait faire pour les sacrifices, les anciennes cérémonies cessèrent ; mais toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire romain. C'était une fausse religion ; il fallait apparemment que ce fussent les démons qui se vengeaient d'être méprisés. Cependant selon l'Ecriture, les démons ne peuvent causer aucuns désordres que par l'ordre de Dieu ; le leur aurait-il donc ordonné ? Si rien n'arrive que par les règles déterminées du mouvement ; si le corps de l'homme ne se remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir ? pouvons-nous ne pas le suivre, *in ipso vivimus, movemur et sumus.* Comment nous jugera-t-il ? c'était donner à l'homme des

Digitized by Google

armes pour se tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenser Dieu. Dire que le péché d'Adam était nécessaire pour un plus grand bien, c'est faire dépendre Dieu de quelque autre chose que de lui-même. Pourquoi le tonnerre ne tombe-t-il pas sur les impies ? pourquoi n'inspire-t-il pas une fois la terreur aux méchans, en exhalant des flammes brûlantes du corps d'un scélérat ? Pourquoi le tonnerre tombe-t-il dans les déserts, sur une église, sans aucun autre but que de frapper inutilement ? Est-ce pour exercer les bras de Jupiter ? d'où vient que dans le calme il est dans l'impossibilité de lancer le tonnerre ? est-ce qu'il a besoin de nues pour y placer son tribunal de justice, et pour s'approcher de la terre ? pourquoi précipiter ses feux dans la mer ? les flots sont-ils criminels ? quel démêlé peut-il avoir avec les poissons ?

CHAPITRE XIV.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu, et qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il eût voulu être honoré.

MA raison me dit que Dieu est le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous observons dans toutes les créatures, puisque lui seul peut être l'auteur de ces perfections. Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des

Digitized by Google

perfections qui ne ſont perfections que par rapport à nous. Les hommes conſidèrent ordinairement Dieu comme un grand roi, comme un père, comme un grand juge, comme un homme puiſſant: toutes ces comparaiſons ne peuvent être que défectueuſes. Dieu eſt infiniment au-deſſus de ce qui convient à l'homme. Quand les hommes conſidèrent Dieu comme créateur, ils diſent qu'il fait tout pour ſa gloire, *ad majorem Dei gloriam.* Cependant l'idée de la gloire ne ſaurait convenir à Dieu. La gloire ſuppoſe néceſſairement du rapport; c'eſt-à-dire que la gloire n'exiſte que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'eſt chercher à paraître grand dans l'imagination des autres. Ainſi la gloire, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner, ne ſaurait jamais convenir à Dieu, qui eſt infiniment au-deſſus de l'imagination des créatures. Il eſt donc abſurde de dire que Dieu récompenſe dans le ciel pour faire éclater ſa bonté, qu'il punit dans l'enfer, pour manifeſter ſa juſtice. Quels ſont les ſpectateurs deſquels Dieu cherche à s'attirer l'eſtime, ſoit lorſqu'il récompenſe, ſoit lorſqu'il punit? On ne ſaurait dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ſes perfections ſans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui. C'eſt ainſi que, ſans s'en apercevoir, on avance que Dieu n'a pas été toujours heureux, puiſqu'il y a eu une éternité, où il n'a pas eu la ſatisfaction de faire éclater ſon mérite infini: car avant la création du monde il n'était qu'avec lui-même. C'eſt un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute; ainſi quand je ne ſuis pas aſſuré que la religion de mes pères eſt véritable ou

Digitized by Google

fauſſe, je ne dois nullement m'expoſer à rendre un culte à Dieu, que peut-être il abhorre, et que la bonne foi n'excuſe pas en matière de religion; les Mahométans ſont coupables d'être Mahométans, comme les chrétiens ſont peut-être coupables d'être chrétiens. Qu'on ne me diſe donc pas qu'on ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères; peut-être qu'on riſque tout. Je ne dois pas aſſurer qu'une telle religion en particulier ſoit véritable, avant que d'en être dûment convaincu.

On peut conſidérer les créatures par rapport à Dieu et par rapport à elles-mêmes. Toutes les créatures ſont bonnes par rapport à Dieu: *vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona;* elles ſont dans une dépendance entière à ſon égard. On ne ſaurait concevoir qu'il ſe paſſe quelque choſe dans le monde qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, et aux règles qu'il a établies dans la création, et dont tout ce qui arrive n'eſt qu'un enchaînement et une ſuite. Rien par conſéquent ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a rien à punir ni à récompenſer. On ne punit que le mal, il ne ſaurait y en avoir par rapport à Dieu; on ne récompenſe que le bien, et il ne ſaurait ſe trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu eſt l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompenſe à eſpérer de la part de Dieu; il n'y a donc point de religion.

En conſidérant les créatures par rapport à elles-mêmes, on trouvera que, ſous différentes rélations, elles peuvent ou ſe nuire ou ſe faire plaiſir. De certaines choſes conviennent à la nature de l'homme; d'autres lui nuiſent; ainſi

les créatures intelligentes doivent être portées, par la crainte de la punition, à ne pas se nuire mutuellement; et on doit même, par la récompense, les exciter à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement à cause de leurs différentes situations et de leurs natures particulières. Or comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation, et que par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, et le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons par la douleur que cause la punition, et par le plaisir que cause la récompense, exciter dans les créatures sensibles tous les mouvemens qui nous conviennent. C'est par cet art qu'on dresse les animaux à faire tant de choses surprenantes. Les rois qui ont gardé une semblable conduite, ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions; tout a fleuri de leur temps.

Une vipère qui blesse un homme, ou le lion qui le mange dans une forêt ne saurait offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme; qu'il se venge donc d'eux, qu'il les punisse, qu'il les détruise, s'il le peut. Ils sont mauvais par rapport à lui; mais ils sont bons par rapport à Dieu. Aussi a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour se défendre contre celles qui pourraient lui nuire. Un voleur nuit à la société, il détruit l'ordre et la sureté qui doit se trouver parmi les hommes: c'est une vipère qui les blesse. Que les hommes le punissent donc! qu'ils le retranchent de la société, comme une machine mal réglée;

Digitized by Google

mais le créateur qui l'a fait n'a rien à punir en lui. Nous n'agiſſons, encore un coup, que par des règles déterminées du mouvement. Nos muſcles ſont déterminés à ſe mouvoir par des cauſes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelques illuſions que le vulgaire ſe faſſe ſur ce point: et Dieu n'aurait pas plus de raiſon de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou. Car l'auteur de la nature qui a tout créé, a laiſſé la puiſſance à l'homme de ſe l'acquérir, puiſqu'il a fait ces choſes pour ſon utilité et qu'il a mis en lui le plaiſir et la douleur, afin que les objets qui l'entourent lui deviennent intéreſſans. Ainſi un voleur, fait le bien et le mal; le bien par rapport à lui, le mal par rapport aux autres, et rien par rapport à Dieu. Ce ſont les hommes qu'il offenſe, et non pas Dieu, et c'eſt à eux à le punir puiſqu'il les a offenſés, et qu'il pèche contre les règles qu'ils ont établies entre eux; mais Dieu n'a rien à punir en lui. Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes; ils puniſſent et ils croient que Dieu punit et récompenſe de même. Il paraît, au contraire, être de la nature de Dieu, et une véritable perfection en lui, que d'être hors d'état de faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini et tout-puiſſant, il ne doit ſe faire que ſa ſeule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, et qu'il eſt impoſſible que nous connaiſſions jamais; Dieu n'a que lui-même à punir et à récompenſer.

Il eſt de l'eſſence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait; or comme c'eſt une imperfection que de pouvoir offenſer Dieu, il était de la bonté et de la ſageſſe

de Dieu de mettre l'homme dans une ſituation à ne pouvoir l'offenſer pour ſe perdre ; il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait. Si Dieu avait exigé de nous un culte dont il voulût être honoré, il l'aurait révélé dès le commencement. C'eſt une ridiculité que Dieu ſe ſoit manifeſté de différentes manières, en divers temps, qu'il ait traité les hommes en eſclaves dans l'ancienne loi, et qu'il les traite en enfans dans la nouvelle. C'eſt l'imagination des hommes qui varie, mais Dieu ne change point et n'a jamais changé. Il eſt abſurde de dire que Dieu ait permis de certaines choſes en divers temps, *ob duritiem cordis*, et qu'il ſe ſoit aviſé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes; on dit tantôt qu'ils ſe ſont pervertis de plus en plus, et tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ob duritiem cordis*, et l'on veut que les Phariſiens du temps de J. C. et les Juifs alors ſi imparfaits n'aient pas eu beſoin de cette condeſcendance ; ils étaient donc plus parfaits que leurs pères. Tant il eſt vrai que c'eſt le propre de l'erreur de ſe démentir.

Il y a des philoſophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, qu'il nous a donné des idées innées des premiers principes, et que ce n'eſt que par cette raiſon que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout eſt plus grand que la partie. Je ne veux pas réfuter ici cette belle imagination. Je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour de certaines choſes, et pourquoi il n'en faut point pour d'autres ? Je n'inſiſterai non plus

Digitized by Google

ſur ce que tous les hommes ne voient que très-peu de choſes de la même manière. Si c'eſt en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que ſa religion eſt véritable, d'où vient que ſouvent après une longue et ſincère attention de part et d'autre, on ne laiſſe pas de penſer diverſement? Mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné l'idée innée d'une certaine religion? était il plus néceſſaire de nous apprendre que le tout eſt plus grand que ſa partie? Les ſens et l'expérience ne nous l'auraient-ils pas appris? Le mérite de la foi ſerait le même; la certitude de la révélation ne ſaurait que l'augmenter. Il s'agirait toujours de croire et de pratiquer, car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la ſubſtance des myſtères, ni qu'il nous les explique; c'eſt alors qu'il n'y aurait plus de foi; mais je demande ſeulement qu'il nous donne une certitude de ſa révélation. Dieu eſt trop juſte et trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avait dans le monde quelque véritable religion. La croyance d'un Dieu n'eſt nullement l'effet du haſard ni de la politique, et encore moins de l'ignorance, puiſqu'elle ſe trouve dans tous les hommes. Tels ſeraient tous les articles de la religion, que Dieu aurait révélée.

Il ne convient pas à la ſageſſe et à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'eſt capable de faire, c'eſt-à-dire au-delà de ſes plus grands et de ſes plus ſincères efforts. Or s'il y a des hommes qui ſoient ou qui aient été dans une véritable impuiſſance de s'aſſurer de la révélation, c'eſt une preuve certaine qu'il n'y en a point. Nous n'avons que deux voies pour

Digitized by Google

connaître la volonté de Dieu, la raiſon et la révélation. D'où vient que la raiſon eſt plus ou moins dans tous les hommes, et qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins ? c'eſt qu'effectivement il y a une raiſon, et qu'il n'y a jamais eu de révélation.

On croit agir volontairement lorſqu'on agit dans la paſſion; on croit penſer avec liberté quand on rêve. Un fou croit faire librement ce qu'il fait, et nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires; cependant un certain mouvement de liqueur, une certaine diſpoſition des organes fait un homme fou, un homme paſſionné, un homme ſage; la nature eſt uniforme. Suppoſer l'homme libre et dire qu'il ſe détermine par lui-même, c'eſt le faire égal à Dieu; c'eſt faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination eſt une action; or ſi l'homme pouvait ſe déterminer par lui-même, il pourrait donc agir par lui-même : il ſerait Dieu et pourrait créer. Pourquoi l'homme ne pourrait-il ſe déterminer qu'en certaines actions ? L'homme doit agir d'une manière générale et uniforme, c'eſt-à-dire que ſes actions doivent avoir la même cauſe. S'il ſe fait en lui quelques actions machinales, elles ſe font toutes machinalement ; et s'il s'en fait quelques-unes librement, elles ſe font toutes librement. La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle eſt déterminée; il faut qu'elle ſente l'impreſſion du bien et du mal. L'horloge ne va que ſelon qu'elle eſt montée. Dirons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge? Ainſi quoique l'homme n'agiſſe

Digitized by Google

que ſelon qu'il eſt déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer ſelon nos intérêts, étudier ce qui le détermine ; la crainte du châtiment l'empêche de voler, les récompenſes l'invitent à bien faire. La nature eſt uniforme dans l'univers ; tout eſt ſujet ici-bas à la même viciſſitude. Les feuilles tombent, les hommes meurent.

Il y a trois objets de la religion : Dieu, nous-mêmes, et le prochain. Dieu eſt proprement le ſeul et vrai objet de la religion ; les autres le ſont de la ſociété. Quand je veux détruire la religion, je veux ſeulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé, et qu'il n'exige point de nous par rapport à lui. Mais je ne trouve pas mauvais que la religion ſubſiſte par rapport à nous et au prochain. Pour lors c'eſt la morale de la ſociété.

Il y a des choſes que nous ne connaiſſons que par des idées que j'appelle idées de reſſemblance. Ainſi avant que d'avoir été à Rome, je ne connais Rome que par une idée de reſſemblance, et parce que je connais d'autres villes et d'autres édifices. De même nous ne connaiſſons Dieu que par une idée de reſſemblance. Tout eſt rapport ; la victoire eſt bonne et mauvaiſe ; un bourreau eſt bon et mauvais. Combien de familles perdues et déſolées chez nos ennemis, du même accident qui nous fait faire des feux de joie !

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte. Le monde n'eſt pas éternel ; il y a eu un Dieu, et point de culte. Les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. Si l'homme n'était pas, il y aurait un Dieu, des créatures, et point de culte. Si la religion chrétienne avait trouvé les hommes dans l'état de la raiſon, il y aurait

Digitized by Google

bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie; mais elle les a trouvés dans des erreurs encore plus grossières; une erreur a fait place à une autre. Quand on connaît l'homme et les passions qui l'agitent, rien ne surprend en lui; il est susceptible de nouveauté; il l'embrasse bien souvent sans raisonner, et seulement parce que la nouveauté lui plaît. Ceux qui entendirent prêcher les apôtres avaient une grande pente à la crédulité. Les stoïciens croiaient aux oracles et aux songes. Le grand Crispe ne retranchait de sa croyance aucun des points qui entraient dans celle de la moindre femmelette.

La religion chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu, car la justice humaine est une émanation de la justice divine, et doit être en soi de la même nature. Or, selon la justice humaine, nous ne saurions que blâmer la conduite de Dieu envers son fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême. Aussi anciennement les chrétiens savaient tromper Dieu en se fesant baptiser le plus tard qu'ils pouvaient: le baptême effaçant tous les péchés, ils allaient droit au ciel; c'était, en vérité, un fort plaisant moyen d'attraper Dieu. La religion payenne a été contredite par d'habiles payens: de même la religion chrétienne par les chrétiens, mais on les a appelés impies, ou du moins hérétiques. Dieu n'est point pour l'homme; l'homme serait plus noble que Dieu, puisque Dieu serait pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien. L'homme a été fait parce que Dieu a voulu le faire.

Digitized by Google

Trois choses font voir la fausseté de la religion. 1°. La fausseté physique, sur laquelle elle est fondée. 2°. La fausse idée qu'elle donne de Dieu et de la liberté de l'homme. 3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prescrit et la fin de ces moyens. Si les hommes ne savaient point écrire; s'ils ne s'étaient pas avisés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, et que Dieu ne leur a pas appris, comment sauraient-ils les points de la religion ? peut-on concevoir que Dieu fasse dépendre la religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'est pas aussi ancien que la religion, et qui est encore inconnu à une infinité de peuples. N'y ayant que ce seul moyen pour apprendre la religion, comment un sourd de naissance peut-il l'apprendre ? puisqu'il n'a point de religion, il est donc damné éternellement ; car selon la religion chrétienne, nous sommes obligés de croire qu'un homme sans religion est damné ; et si nous ne le croyons pas, nous serons damnés nous-mêmes. Quelle injustice! Le seul doute d'un homme de bonne foi est une preuve qu'il n'y a point de religion.

L'état de faiblesse où nous voyons que l'homme se trouve dans les derniers instans de sa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, et par conséquent qu'il ne peut plus mériter, et comme nous le croyons immortel, nous disons qu'il va subir son jugement. Les remords ne prouvent ni la divinité ni la religion. Les remords ne sont qu'un sentiment intérieur. Or nos sentimens intérieurs ne prouvent rien, sinon que nous sentons et que nous sommes. Le remords ne vient que du préjugé. Si nous étions exempts

Digitized by Google

de préjugés, nous ferions exempts de remords. Les remords ne viennent que de l'éducation et d'une difpofition particulière de nos organes. Si les remords provenaient d'une autre caufe, ils feraient les mêmes dans tous les hommes; et pour les mêmes faits, s'ils étaient une preuve de quelque chofe exiftante hors de nous, indépendamment de nous. Or les uns ont des remords à faire une chofe que les autres font fans peine. Par exemple, un chrétien n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds le crucifix; de même que le Turc n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds un crucifix, et il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, parce que l'un croit en J. C. l'autre croit en Mahomet. Les remords ne proviennent donc que du préjugé: on n'a point de remords à la guerre de fe tuer les uns les autres; enfin le remords ferait en tout temps le même, avant l'action comme après l'action; ce qui n'eft point. Mais quand notre machine eft épuifée des efprits qui l'agitaient dans la paffion, alors les anciennes idées fe réveillent et font très-facilement cette impreffion, qu'on appelle les remords.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Que la religion n'eſt pas néceſſaire pour la ſociété civile, qu'elle tend à la détruire, et qu'elle retient dans des bornes légitimes moins de perſonnes qu'on ne penſe.

Si la religion était néceſſaire dans le monde, et que chacun fut obligé de vivre dans celle où il eſt né, il eſt ſûr que Dieu en aurait donné quelques marques certaines et évidentes. La viciſſitude des choſes humaines, le changement de langue aurait porté la juſtice de Dieu à nous laiſſer une marque invariable de la vérité de la religion. Nous ne ſaurions deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeſte clairement; et une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de religion, c'eſt que la religion a beſoin d'être prouvée. La religion n'eſt proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme d'entendre la meſſe, de fréquenter les ſacremens, de croire la Trinité, l'incarnation, etc. La vie civile eſt très-indépendante de ce culte. Ainſi on peut remplir les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent, en un mot d'un honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il eſt vrai que des gens qui, par intérêt, veulent que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la ſociété exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la religion, et ont prétendu qu'une partie du culte divin conſiſtait à remplir les devoirs et les

Digitized by Google

obligations des citoyens. Ils multiplient ainſi les motifs qui nous portent à leur être utiles. Cette politique eſt judicieuſe, quoique intéreſſée, mais elle n'eſt point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel était le culte qu'il demandait de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la religion chrétienne eſt très-nuiſible à la ſociété civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raiſonnent pas conſéquemment, qui puiſſent s'en former une autre idée. Le mépris outré des richeſſes, que la religion chrétienne ordonne à ſes ſectateurs, détruit entièrement le commerce qui eſt l'ame de la ſociété. Il ſuffit de vouloir devenir riche pour tomber dans les filets du démon, ſelon l'Ecriture : *qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli.* C'eſt cependant ce déſir qui lie les nations et les particuliers par un ordre admirable de la providence. Si vous ôtez ce déſir à l'univers, dans quel aſſoupiſſement allez-vous le faire tomber ! La religion chrétienne blâme encore le déſir de ſavoir, et toute ſorte de curioſité ; dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas ! Elle blâme encore tout penchant d'un ſexe pour l'autre ; et ſi l'on ne peut pas ſe vaincre ſur ce point, il faut ſe marier ou vivre dans un gémiſſement continuel : point de converſation, point d'entretien avec des perſonnes d'un ſexe différent. Si on ne commet point d'offenſe dans ces entretiens, on s'expoſe toujours à en commettre ; *qui amat periculum, peribit in illo.* Ces entretiens ne ſont donc permis qu'en des occaſions extraordinaires. Combien

de conséquences contraires à la société civile ne tirera-t-on pas de ce principe ? combien de mariages mal assortis ? que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous avoir donné lui-même un penchant qu'il devait condamner et punir ? peut-on regarder Dieu comme juste après cela ? pourquoi nous donnait-il un tel penchant, s'il voulait nous empêcher de le suivre ? peut-on le faire agir d'une manière si peu sage ? Mais que dira-t-on si l'on considère que la religion chrétienne considère le mariage comme un état d'imperfection en comparaison du célibat ? qu'on lise ce que disent St Paul et les pères sur ce point, on verra que les chrétiens devraient avoir honte de se marier ; et que deviendrait la société civile sans le mariage ?

Enfin la religion chrétienne condamne tout ce qui sert à satisfaire les sens, et ne veut pas que nous suivions en rien notre volonté propre, comme la source de tout mal. Les grandeurs sont de véritables bassesses ; tout ce qu'on appelle pompe du monde est condamné par la religion, qui nous dit que tout ce qui est dans le monde est *concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ.* Or qu'y a-t-il dans la société qui ne soit pas compris dans ces trois classes ? Je sais que, par des distinctions, dont on paye les esprits superficiels, on prétend justifier la religion des reproches que je lui fais ici. La religion, disent-ils, ne blâme que l'attachement à la science, aux plaisirs, aux richesses, aux grandeurs, sans blâmer toutes ces choses en elles-mêmes. Mais, en vérité, si l'on me défend le désir d'une chose, comment la rechercherai-je ; et si je

ne la recherche pas, que deviendra la société ? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité qu'on en retire, et non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-fuyant n'est pas contraire à sa doctrine, pourquoi donc la religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entièrement de toutes choses? et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection, qui est aussi spirituelle que Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté ?

Ceux qui n'ont pas assez de forces en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, et qui, sans examiner les principes, les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la religion, quand ils ont l'esprit juste. Ils embrassent la vie monastique, c'est-à-dire qu'ils se séparent entièrement de la société civile. Leur conduite est très-blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature et de la société; elle est très-régulière selon les principes de la religion chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté: ils font vœu d'obéissance. Elle défend les plaisirs sensuels, surtout ceux que le divin auteur excite lui-même par l'impression qu'un sexe fait sur l'autre, soit par la simple présence ou par une union plus étroite: ils font vœu de chasteté, et ils détruisent même quelquefois leur propre corps par des austérités criminelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le désir des richesses: ils font vœu de pauvreté. Quelle louange ne leur donne-t-on pas dans le

monde, fur-tout s'ils ont quitté de grands biens ou renoncé aux droits d'une naiffance illuftre pour embraffer cet état ! Quoi de plus oppofé à la fociété civile ! La nature cède ainfi à l'imagination des hommes. Que des dames du monde aillent rendre vifite à une religieufe, elles fe regardent, elles rougiffent de leur état, et la religieufe s'applaudit du fien; et fi par malheur une jeune fille d'un naturel fufceptible à ces fottes impreffions fe trouve fpectatrice de cette fcène, elle s'applaudit d'être en état d'en faire autant, et quelquefois elle eft affez folle pour le faire. Si vous ôtez de l'univers l'ambition, l'amour des richeffes et du plaifir, il ne faut plus demander quand eft-ce que le monde finira.? vous en amenez la fin.

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne font pas feulement inutiles à la fociété par la vie oifive qu'ils mènent, mais ils lui nuifent véritablement. Comme ils font vœu de pauvreté, et qu'ils fe font nourrir par le public, pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux véritables pauvres ce que la fimplicité du peuple leur donne en achetant avec les tréfors temporels des tréfors imaginaires d'indulgences. Ce qui fait voir l'illufion qui fe trouve dans cette conduite des moines, c'eft qu'il femble que ceux mêmes, qui embraffent cet état de bonne foi, ne faffent vœu de pauvreté que pour être plus à leur aife, et pour pofféder de plus grands biens. La plupart font logés magnifiquement; les ordres anciens ont acquis de vaftes poffeffions; les pauvres hermites de l'ordre de St. Bruneau (c'eft la qualité qu'ils prennent dans leurs contrats) font puiffamment

Digitized by Google

riches, sans rien dire des religieux de S[t] Benoît, des Jésuites, et des autres ordres dont le nombre est infini; la plupart desquels, sous prétexte de religion, exercent une tyrannie honteuse et horrible sur le peuple ignorant et stupide; et l'on peut dire qu'ils sont autant ou même plus puissans que les souverains. L'inquisition en est une preuve convaincante. Ainsi l'on peut dire que leur communauté en général ne pratique point le désintéressement: nous le voyons par la misère des particuliers; tandis que les moines s'enrichissent en fesant vœu de pauvreté. Je ne désespère pas qu'ils ne soient un jour maîtres du monde, si cela continue; quel horrible aveuglement!

Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, dit J. C. Or puisque la virginité, selon la religion chrétienne, est plus parfaite que le mariage, il s'ensuit que tous les chrétiens doivent tendre à la virginité; c'est à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fausseté de ce principe si contraire à la nature et au but que la raison me dit que Dieu s'est proposé en créant l'homme? Si toute la terre était chrétienne, et que tous les chrétiens suivissent ce principe, la fin du monde ne serait pas éloignée. Cela ne tend-il pas à la déstruction de l'espèce. Voyez les louanges qu'on donne à S[t]. Alexis, d'avoir abandonné sa femme le soir même de ses nôces et d'avoir mené une vie gueuse et inutile dans la maison de son père. On nous le donne pour un grand saint, qu'on nous propose comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la société? Le

Digitized by Google

peuple aime ce qui lui paraît au-dessus de la nature. On loue les vierges parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile et extraordinaire, on se figure qu'il est rare de s'y maintenir. Qu'il est opposé à la vie civile de vivre seul, de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venait du ciel, en un mot que la vie des moines nuit à la société! Si tous les hommes vivaient à part, sans aucune société et sans aucun commerce les uns avec les autres, il serait impossible qu'ils se fissent aucun bien. Or il est bien plus raisonnable de croire qu'en se rendant mutuellement service et en s'acquittant des devoirs de citoyen, on remplit beaucoup mieux le but pour lequel Dieu nous a mis au monde. Ainsi, à le bien prendre, l'état monastique est l'état le plus imparfait de tous les états. Le peuple en juge autrement, il n'envisage que la peine qu'il coûte de vaincre le penchant de la nature; il se trompe puisque ce penchant habituel est la marque que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu, et du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les moines soient nécessaires pour prier Dieu pour les autres hommes; car outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, ils sont hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractère spécial que celui que l'imagination leur attribue, et que leurs habits particuliers, d'ailleurs très plaisans, leur ont acquis; mais ils sont comme nous aux yeux de Dieu. Il est sans doute plus agréable à Dieu qu'on le prie soi-même que de le faire prier par autrui. Mais le peuple veut toujours juger de

Dieu comme d'un roi: les villes, les communautés donnent des penſions à de certains courtiſans pour les protéger auprès des ſouverains; le peuple tient la même conduite. Il prie ſur la terre les ſaints qu'il croit dans les cieux; il leur fait même des préſens, et il entretient encore les moines, parce qu'il ſe flatte que n'ayant d'autre emploi que celui de prier Dieu, ils s'en acquittent mieux que lui. Les rois ont des courtiſans et des miniſtres; il fallait bien que les hommes en donnaſſent à Dieu.

La religion chrétienne nous détache trop de la félicité préſente; elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connaiſſons pas. Or pour l'utilité de la ſociété civile, il faudrait ſe rendre heureux en ce monde; parce qu'il paraît, à la conduite de l'auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce deſſein, en tâchant de nous rendre heureux mutuellement. Si nous obſervons bien ce qui ſe paſſe dans le monde, nous verrons que ce deſſein bien exécuté eſt une voie ſûre pour notre félicité particulière; l'auteur de la nature ſemble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne ſont bons que pour eux-mêmes ſont ordinairement miſérables. Cette miſère eſt un éguillon dont la providence ſe ſert pour les faire ſortir d'un état inutile à la ſociété. Plus un état nous rend utiles, et plus il nous enrichit. L'amour de nous-mêmes, l'humanité, la nature enfin nous retient, et nous retiendra plus que la religion. Qu'on ſe conſulte: la vanité, les paſſions retiennent les hommes et les

Digitized by Google

portent à tout. Nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans. La religion eſt le tombeau de la raiſon; elle empêche de faire du progrès dans les ſciences : les Auguſtins, les Ambroiſes auraient été loin dans les ſciences ſans la religion. Enfin la religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, ſous les eſpérances d'une autre vie que celle-ci. En un mot, pour être bon chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément tout ce que nos paſteurs nous enſeignent, renoncer à tous les plaiſirs, aux honneurs, aux richeſſes, vivre ſeul dans un déſert, abandonner ſes parens, ſes amis, garder ſa virginité; enfin faire tout ce qui eſt contraire à la nature; donner toutes ſortes de richeſſes aux moines, après cela vous êtes ſûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller droit au ciel.

CHAPITRE XVI.

De l'exiſtence d'un être ſuprême, et de la conduite qu'un bonnête homme doit garder dans ſa vie.

JE ne ſaurais conſidérer la beauté, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties du monde, ſans conclure que le monde, et les parties qui le compoſent, aient été arrangées par un être ſage et tout-puiſſant, quand même la nature ferait éternelle. Combien de choſes merveilleuſes n'admirons-nous pas dans le monde? Le flux et le reflux de la mer,

Digitized by Google

la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du sang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, et le concert admirable de tout ensemble. Toutes ces choses épuisent l'esprit humain, avant qu'il en puisse imaginer la véritable cause. S'il faut tant d'esprit et d'attention pour les démêler, quelle sagesse a-t-il fallu pour les inventer!

Il n'y a pas une plante dont la structure ne soit un ouvrage admirable et qui ne demande plus de connaissance dans l'auteur. Peut-on après cela penser que l'univers soit une production du hasard? Qu'on le suppose éternel, si l'on veut; on n'évite point la force de cet argument. La conservation du monde est aussi difficile que sa production; le temps qui consume tout, l'action qui détruit continuellement les instrumens, dérangerait et détruirait enfin quelques ressorts, si une sagesse infinie ne veillait à tout et n'avait sagement pourvu à tous les accidens, et n'entretenait continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimés à la nature incapable d'elle-même de se mouvoir. Les astres que nous voyons, et leurs mouvemens continuels et réguliers ne nous convainquent-ils pas de la puissance et de l'existence d'un être suprême. Mais lorsqu'un esprit éclairé par l'astronomie parcourt attentivement l'exactitude et la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque système qu'il embrasse, il faut qu'il ait recours à une cause intelligente, de qui vient la régularité de la disposition et du mouvement. Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, et qu'un

très - grand effet ſuppoſe une cauſe dont la vertu eſt très - grande. Le conſentement général s'oppoſe à toute exception à cet égard. On ne trouve aucun particulier qui ne reconnaiſſe une cauſe de toute choſe ; or la cauſe d'une choſe intelligente ne peut être qu'une intelligence parfaite. Un ouvrage d'une ſtructure où la diſpoſition des parties répond à une fin, eſt aſſurément l'effet d'une cauſe intelligente. Voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même ſens commun dicte qu'aucune cauſe n'a pu borner ni limiter la perfection de la cauſe; qu'elle eſt donc ſans bornes. Voilà l'auteur du monde reconnu pour un être infini; la ſageſſe, la bonté, la puiſſance, la juſtice, en un mot toutes les perfections ſont renfermées dans cet être infini; et il eſt difficile de concevoir qu'il ſoit infini et qu'il ne ſoit pas unique. C'eſt cet être ſuprême que j'appelle Dieu, lui qui nous donne, pour nous conduire, la raiſon qui ſe trouve dans tous les hommes. Tant que nous la ſuivrons ſans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il eſt de la providence de Dieu d'en avoir uſé ainſi. Pourquoi donc ſoumettre cette lumière qui nous eſt naturelle, et qui par conſéquent ne nous vient que de lui, à l'injuſte tyrannie des hommes? Comment puis-je être ſûr du chemin que je dois tenir, en ſuivant les lumières d'autrui? Ma raiſon peut errer, j'en conviens, mais celle des autres hommes n'eſt-elle pas ſujette aux mêmes défauts? Un honnête homme ne doit pas donner ſon conſentement à un diſcours duquel il ne conçoit pas le ſens. Il faut auſſi qu'il prenne bien garde ſi ce qu'on lui dit s'accorde avec la

Digitized by Google

lumière claire et évidente de la raifon. Car lorfqu'il conçoit que cela ne s'accorde pas, il eft impoffible qu'il s'y foumette, et qu'il puiffe confentir à ce qui répugne à cette lumière. Quoiqu'il y ait beaucoup de chofes au-deffus de notre raifon, cependant nous ne voyons pas qu'elle choque aucun de ces principes clairs et évidens qui font gravés dans notre efprit. Nous ne fommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de matière puiffe être divifée éternellement; cependant il s'en faut de beaucoup que cela foit contraire à notre raifon, puifque c'eft elle qui nous démontre que cela eft ainfi, quoique nous ne comprenions pas comment cela fe peut faire. Il y a d'autres chofes qui font directement contraires à ces principes évidens, et à ces notions claires que notre raifon trouve dans fa propre nature: par exemple, qu'une partie foit égale au tout. Si nous admettions cette propofition, ce ferait renoncer aux claires idées de la raifon et de l'efprit, fur lefquelles la certitude de tout ce que nous favons ou que nous connaiffons eft appuyée, comme fur les premiers principes fans lefquels nous ne faurions avoir nulle affurance.

C'eft par cette raifon que nous concevons qu'il n'y a rien de plus difficile, que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde ; d'où nous devons conclure que Dieu peut faire tout ce qui eft poffible; et c'eft ce que nous devons entendre, lorfque nous difons que Dieu eft tout-puiffant. Mais il n'y a fans doute perfonne qui voulût foutenir que Dieu pût faire des chofes qui impliquent contradiction en elles-mêmes, ou qui font formel-

Digitized by Google

lement contraires à sa nature et à ses attributs. L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse. Quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connaître que sa prévoyance est imparfaite, et sa sagesse défectueuse. Dieu n'est susceptible d'aucune imperfection. Une personne sage qui considère sérieusement sans passion, et sans préjugé, les preuves sur lesquelles est fondée la religion chrétienne, reconnaîtra sans peine qu'un ouvrage aussi imparfait ne peut provenir d'un être aussi parfait que Dieu ; mais qu'il ne peut sortir que de l'esprit humain, qui ne peut tout savoir ni tout prévoir.

Il y a des personnes qui ne croient point à la religion chrétienne par débauche et par impiété ; ceux-là ne sauraient être honnêtes gens. Comme dès leur enfance on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal ; mais il y en a d'autres qui ne croient point à la religion chrétienne par raison ; ceux-là sont de très-honnêtes gens. L'esprit d'ordre les fait agir, et la raison leur persuade par cet esprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur et de la probité. Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une personne persuadée par raison de la fausseté de la religion chrétienne, que dans un chrétien même. La confession autorise le crime par l'assurance d'en être absous ; on commet facilement un crime lorsqu'on en espère le pardon ; au lieu que l'homme dans l'ordre moral ne trouve point de ressource pour se pardonner ses fautes. Il y a des actions essentiellement bonnes,

Digitized by Google

qu'un honnête homme doit pratiquer, comme celle de reconnaître un Dieu, de ne faire aux autres que ce que nous voudrions qu'il nous fût fait; d'où je conclus, que les actions contraires sont essentiellement mauvaises.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnaître si nous aimons Dieu, c'est de voir si nous sentons une ferme et constante résolution de lui obéir. Ainsi nous ne devons avoir pour guide que la raison qui nous vient de lui-même. Aussitôt qu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit se taire et écouter. La vénération intérieure, que nous devons avoir pour Dieu, doit consister dans une connaissance convenable de son être et de ses attributs, et notre respect extérieur doit paraître en ce que nous fesons les choses qui nous paraissent convenables à son excellence et à notre dépendance de lui. Puisque Dieu est le créateur et le maître de toutes choses, nous devons aussi les employer à l'usage pour lequel il les a faites, et nous en servir pour la fin qu'il s'est proposée en les créant; d'autant plus que par la raison qu'il nous a donnée, nous pouvons connaître son but et son dessein. Il ne faut donc, en aucun temps, abuser de ces choses ni en faire des excès qui puissent altérer notre santé, troubler notre raison ou nous empêcher, en quelque manière que ce soit, de faire notre devoir. De même, Dieu ayant fait plusieurs choses pour l'usage et le service de tous les hommes; il n'est pas juste que ces choses soient accumulées entre les mains de quelques-uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur

Digitized by Google

eſt néceſſaire à la vie. L'homme n'eſt pas fait pour être oiſif, il faut qu'il s'occupe à quelque choſe, et qu'il ait toujours pour but le bien de la ſociété. Dieu ne ſe propoſe pas ſeulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général le bien et la félicité de tous les hommes. Ainſi les hommes doivent ſe rendre mutuellement des ſervices, quelque différence qu'il y ait entre eux; parce qu'il n'y a perſonne, tel grand et élevé qu'il ſoit, à qui il ne puiſſe arriver d'avoir beſoin du ſecours et de l'amitié du plus pauvre. On doit s'obliger mutuellement. La fidélité et la ſincérité ſont très-eſſentielles à la ſociété; ces vertus procurent de grands avantages aux hommes et contribuent beaucoup à les rendre mutuellement heureux. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes et avec autant de ſincérité, c'eſt-à-dire, que nous devons toujours faire pour les autres ce que nous jugerions raiſonnable qu'ils fiſſent pour nous, ſi nous étions dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et qu'ils fuſſent dans celles où nous ſommes. Celui qui eſt obligé par devoir de faire quelque choſe, eſt auſſi obligé de ſe mettre en état d'exécuter et d'employer tous les moyens et tous les inſtrumens pour en venir heureuſement à bout. Voilà la religion, et la conduite que doit ſe préſcrire un honnête homme. Les ſages de l'antiquité ont pratiqué cette morale dont Platon eſt le père. A l'examiner ſans prévention, on la trouvera auſſi pure que celle des chrétiens, dont elle eſt le fondement. Ceux-ci la pratiquent parce qu'on leur enſeigne que Dieu le veut et l'ordonne; les autres, au

Digitized by Google

contraire, ne la pratiquent que parce que la raiſon et la nature la leur inſpirent. Jéſus-Chriſt n'eſt donc pas venu pour réformer la nature, qu'on nous dit avoir été corrompue. Jéſus-Chriſt et l'Ecriture ne nous enſeignent pas un point de morale qui n'ait été enſeigné et pratiqué par tout ce qu'il y avait de gens éclairés dans le paganiſme. Quelle eſt donc cette nature corrompue ? Les exemples de tant de ſages payens ſont bien voir qu'ils avaient une aſſez grande connaiſſance d'un être ſuprême et qu'ils ne manquaient pas de facultés pour faire ce qui était bon. Avaient-ils d'autres lois divines que celle qui eſt écrite dans le cœur, et que la raiſon ſeule inſpire naturellement ? Non ; mais c'eſt que la raiſon et la nature ſont l'ouvrage de Dieu, et les religions l'ouvrage des hommes.

Digitized by Google

EPITRES.

Digitized by Google

EPITRE

A MILORD BALTIMORE,

Sur la Liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de sa mâle vigueur,
Pour abattre à ses pieds l'imposture et l'erreur:
Cet esprit généreux dont l'ardeur vous enflâme,
De vos progrès puissans est le principe et l'ame.
Sans lui Londre aujourd'hui, libre de ses tyrans,
Languirait sous le joug de préjugés puissans.
Asile des beaux arts, temple de la science!
Dans vos murs profanés par l'absurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude, (*a*) un Mongeron (*b*)
Au lieu d'un sage Lock, d'un immortel Newton.
Tous les siècles fameux, nos illustres modèles,
Des progrès de l'esprit époques immortelles,
Ont vu l'homme pensant d'un génie indompté
S'élancer hardiment jusqu'à la vérité.
Le berceau des beaux-arts, la florissante Grèce,

(*a*) Prêtre de Charenton, qui a beaucoup écrit sur la dispute de la grâce.

(*b*) Jansénifte fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir présenté un placet très-libre au roi.

Digitized by Google

Cette première école où germa la fageffe,
Qui marchant à tâtons cherchait la vérité,
Nourriffait dans fon fein l'augufte liberté.
D'elle les orateurs et les héros naquirent,
Sous fon puiffant abri les fages s'inftruifirent,
On eftima l'efprit; tout Grec ofa penfer,
Et dans la vérité chacun voulut puifer.
L'Empire et cet efprit paffant d'Athène à Rome,
Aux Latins policés fournit plus d'un grand homme.
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant fur l'oppreffeur fes foudres éloquens,
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tufcule,
Doutait, examinait, et jugeait fans fcrupule.
L'inflexible Caton, maître de fon poignard,
Ce ftoïque ennemi du généreux Céfar :
Et vous puiffant génie, arbitre du Permeffe,
Vainqueur des préjugés, vous immortel Lucrèce,
A qui la vérité confia fon flambeau,
Qui du zèle facré déchirant le bandeau,
Vites deffous vos pieds, l'erreur difforme et louche,
Pâlir, s'enveloppant de fon ombre farouche,
Vous deviez vos fuccès, ô mânes généreux,
A cette liberté que n'ont plus vos neveux.
A préfent Rome efclave et rampant fous fes maîtres,
De la main des Céfars a paffé jufqu'aux prêtres;
Un pontife infolent, fier ou voluptueux,

Digitized by Google

Régit du Vatican les intérêts des cieux ;
D'anathêmes facrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans fes droits le ciel avec la terre ;
On voit à fes côtés la folle ambition,
L'artifice, l'erreur, la fuperftition,
L'intérêt tout-puiffant, l'avarice rufée
Ordonner de la foi, de la terre abufée,
Et l'Inquifition, barbare tribunal,
Leur fournir au befoin fon fecours infernal :
Cet infame fénat, de fa voix infenfée,
Condamne l'innocent et juge la penfée ;
Le bûcher eft le prix d'un bon raifonnement ;
Il confume à la fois l'auteur et l'argument ;
Et l'Europe aveuglée au pontife foumife,
Adore fes décrets et forme fon églife ;
Cent rois, cent nations, de fon fceptre d'airain,
Ont reconnu chez eux le pouvoir fouverain ;
Mais ce chef dangereux leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étaient en fit autant d'efclaves.
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers folennels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels ?
Ecoutez dans Paris ces querelles frivoles,
Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles :
Voyez le fanatifme attroupant tous les fots,
Contre l'homme penfant animer les bigots.
L'efprit libre français, l'éloquence hardie,

Digitized by Google

Sous le joug monacal, languit abâtardie :
Obfervez ces Germains foumis à leurs pafteurs,
D'Ignace et d'Auguftin aveugles fectateurs,
Leur Céfar malheureux fugitif en Hongrie,
Fuit le Dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle et du fecours des faints;
Tandis que le Divan fe rit de fes deffeins,
Et voyant du Croiffant triompher la planète
Au-deffus de Jéfus élève fon Prophète.

Mais ces prélats Romains qui prefcrivent des lois,
Ne font pas feuls tyrans des peuples et des rois;
Avec moins de grandeur, avec bien moins de fafte,
Le calvinifme enferme un pouvoir auffi vafte;
Sous des dehors trompeurs fa fainte humilité,
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité.
On le vit autrefois, fortant de la pouffière,
Ebranler par fon choc le trône de faint Pierre;
Ce parti s'accroiffant, tout un nombreux effain
Sut s'affranchir du joug du pontife romain;
Perfécutés par-tout ils blâmaient la contrainte,
De leur foi opprimée au ciel portaient la plainte.
Mais ces perfécutés bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent perfécuteurs,
Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur fein le trouble et les alarmes.

Digitized by Google

Leurs docteurs furieux méprisant le bon sens,
Selon leurs intérêts changeaient leurs argumens,
Et, de barbares mots cherchant la vaine emphase,
Embrouillaient la dispute, obscurcissant la phrase;
Tout sentiment nouveau, toute autre opinion,
Semblaient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique est moins fertile en monstres, en insectes,
Que ce parti nouveau l'est en nouvelles sectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à se venger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.
Oh ! fanatisme affreux ! seul Dieu qui les inspire,
Qui ranimez leur haine afin de les détruire;
Redites-moi quel bras, quel salutaire bras,
Les sauva malgré vous de l'horreur du trépas?
Ils auraient dû périr en se fesant la guerre,
Ainsi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monstre, en avaient la fureur,
Se livraient follement au glaive destructeur.

Sont-ce là les chrétiens dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable et bienfesante?
Un Océan de sang versé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur;
Souvent l'homme pensant, poursuivi comme Athée,
A vu sa liberté par eux persécutée.
Galilée opprimé, par superstition,

Digitized by Google

Fut mis dans les cachots de l'Inquisition ;
Il avait démontré la figure du monde ;
Son crime était, hélas ! sa science profonde.
Et Bayle poursuivi par un prélat (*a*) fougueux,
N'échappa qu'avec peine à ses traits furieux.
Ainsi la liberté, si naturelle à l'homme,
Est maudite à Genève, et condamnée à Rome.
Ainsi l'homme à penser du ciel autorisé
De l'église est puni, parce qu'il a pensé.

En Europe et par-tout le bon sens à la gêne,
Intimidé, puni, ne respire qu'à peine ;
Le scrupule et la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés ;
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière ;
Et l'ignorance amène avec l'obscurité
L'aveugle obéissance et la crédulité.
En vain l'ame en soi-même, esclave rétrécie,
Cherche encor le ressort de son libre génie.
Comme on voit des serins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs,
Qui tristes prisonniers, méconnaissent l'usage
De ces agiles bras que couvre leur plumage ;

(*a*) Jurieu.

Digitized by Google

Tandis que l'aigle libre ayant pris ſon eſſor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord ;
Il part à coups preſſés, il traverſe la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.

O trop heureux pays, où par la liberté
Fleuriſſent les beaux-arts, l'eſprit, la vérité !
O toi pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, reſpectable Angleterre ?
Savante nation, dont les ſoins vigilans
Animent à la fois, la vertu, les talens.
Tout art eſt eſtimé, tout ſuccès a ſa gloire,
Et quiconque eſt illuſtre a fondé ſa mémoire.
Anglais ! vous ſurpaſſez l'eſprit grec et romain ;
Vos ſages font honneur à tout le genre humain,
Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les ſecrets de la nature entière ;
Newton de l'univers profond calculateur,
Arracha ſes reſſorts des mains du créateur,
Ces reſſorts ſi cachés, qui dans l'eſpace immenſe,
Se dérobaient aux yeux de l'humaine ſcience.
Lock ſage, modéré, craignant d'être ſéduit,
Marche à la vérité par le doute conduit ;
Et vous enfin, Milord, dont l'eſprit, la ſcience,
Ennobliſſent encor le rang et la naiſſance,
Qui, ſuivant hardiment vos déſirs curieux,

Jugez tout par vous-même, et voyez par vos yeux.
Vous de qui le palais des fages eft le temple,
Vous qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs et nos regrets,
Et changez en partant nos rofes en cyprès.

Ah ! quand verrai-je enfin ma ftérile patrie,
Réformer de fon goût l'antique barbarie,
Offrir un doux afile aux beaux-arts négligés;
Réchauffer leur ardeur, dans fon fein protégés,
Et, fefant refleurir l'efprit et le génie,
Rendre la gloire aux arts, et les arts à la vie.

Digitized by Google

EPITRE

SUR LA MECHANCETÉ DES HOMMES.

1761.

Je pensais autrefois, encor jeune et novice,
Etranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme est le meilleur de tous les animaux.
Il est bon, me disais-je, il a peu de défauts;
Il n'est point furieux, cruel, ingrat ou traître;
Je le prenais enfin pour ce qu'il devait être,
Et dans le fond du cœur j'étais bien convaincu
Qu'on rencontre en tous lieux l'honneur et la vertu.

Cette charmante erreur, fille de l'ignorance,
Se dissipa trop tôt; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,
Fit briller à mes yeux la triste vérité;
Je cherchais des vertus et je trouvais des crimes.
Que de tours odieux! que d'affreuses maximes!
Fripons, fourbes, trompeurs, faux, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas;
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fiait avec peine au rapport de ma vue.
Je confessais enfin, frappé de tant de maux,

Digitized by Google

Que malgré la raiſon , de tous les animaux
L'homme eſt le plus cruel, le plus dur et féroce.

Non, l'animal n'a point ce caractère atroce ;
Sa faim le rend avide et non diſſimulé ;
Son courroux, s'il s'enflamme, eſt bientôt exhalé;
Mais l'homme étant vengé conſerve encor ſa haine.
Qui dirait, en voyant cette eſpèce inhumaine,
Perverſe et tant encline à la méchanceté,
Que, parmi tant d'horreurs et tant d'iniquité,
On pourrait rencontrer de ces ames divines
Qui ſans doute des cieux tirent leurs origines;
Eſprits conſolateurs des maux que nous ſouffrons,
Qui paraiſſent des dieux au milieu des démons ?
Mais d'un préſent ſi beau, ſi précieux, ſi rare,
La main de la nature en tout temps fut avare.

Le mal aſſurément domine ici par-tout;
Il s'offre à l'univers de l'un à l'autre bout,
On le trouve en autrui, trop ſouvent en ſoi-même.

Et, quoi! l'être parfait, ce Dieu grand et ſuprême,
Fit-il également de ſa divine main
Cet ange que j'honore et ce monſtre inhumain ?

Je m'arrête interdit au bord de cet abyme,
Où ſe perd, en ſondant, l'eſprit le plus ſublime.

Digitized by Google

Mes yeux reſpectueux de ces profonds ſecrets
Detournent auſſi-tôt leurs regards indiſcrets.
Il nous ſuffit ici, malheureux que nous ſommes,
De ſavoir éviter les trahiſons des hommes,
D'apprendre en contemplant ce ſpectacle touchant,
Combien le cœur humain eſt perfide et méchant.

Il le paraît ſur-tout quand, libre de contrainte,
Du frein ſacré des lois il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il oſe les braver.

Du rang où la fortune a daigné l'élever,
Sur ces lieux éminens à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour-propre, il écraſe la terre.
C'eſt de-là que des grands les folles paſſions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Le haſard agiſſant ſans deſſein et ſans choix,
Voulut qu'un philoſophe eût le ſceptre d'un roi;
Et dans ce rang auguſte, entouré d'adverſaires,
Je les pris pour des rois, mais c'étaient des corſaires.
Que ce récit apprenne aux mortels ignorans,
Pour quels indignes dieux a fumé leur encens.

Le bonheur, autrefois compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur et l'envie
Des rois ambitieux dont les ſanglans complots

Digitized by Google

De mes voiſins jaloux ont ſoulevé les flots.
De leurs bras réunis l'effort me perſécute ;
Leur haine a préparé leur triomphe et ma chute :
Dans la brûlante ſoif qu'ils ont de dominer,
Il n'eſt rien de ſacré qu'ils n'oſent profaner.
L'orgueil leur met en main ſa foudre vengereſſe,
Pour outrer les tranſports de leur fougueuſe ivreſſe,
Il leur peint leurs forfaits ſous les traits éclatans
Des dieux qui de l'Olympe écraſent les Titans.
Mais mon cœur dans ce trouble atteint d'un coup plus rude
Eprouva de mon ſang la dure ingratitude :
Des princes élevés et nourris en mon ſein
Ont tâché d'y plonger le poignard aſſaſſin.
Un luſtre entier, témoin de ce ſanglant ravage,
A vu renouveler le crime et mon outrage ;
Et malgré tant d'aſſauts, mon bras faible et tremblant
Soutenir ſans ſecours ce trône chancelant.

Le ſeul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
En triomphant des mers, nous plaint et nous oublie.
Mots conſacrés, mais vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illuſions ;
Nés de la politique et de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette ſource impure :
Et quand vous préſentez le plus flatteur eſpoir,
Vous abuſez qui croit de vous ſe prévaloir.

Digitized by Google

Ces nobles sentimens et cette grandeur d'ame
Que la vertu nourrit et que l'honneur enflâme,
A l'esprit des traités n'ont pu s'associer ;
L'intérêt y domine et marche le premier ;
Ses infames conseils, dictés par l'artifice,
Des faibles souverains altèrent la justice.
Sous le nom de Minerve, il apprend à son roi
Comment en conscience il peut manquer de foi.
En mettant sa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phrase équivoque.
Dans cette affreuse école instruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir :
Les traités chez les grands sont les sceaux des parjures.

Voilà d'autres amis, témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,
Faibles consolateurs de nos malheurs passés,
Ils ont dressé d'avance un pompeux cénotaphe
Décoré de nos noms, chargés d'une épitaphe.
Satisfaits de laisser au monde consterné
Un léger souvenir d'un peuple exterminé ;
En souffrirons-nous moins ? Pour guérir nos atteintes,
Il faut de vrais secours, non de vaines complaintes,
Une mâle assistance, un vigoureux soutien,
Qui partage avec nous et le mal et le bien.

Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête ;

Digitized by Google

Vous tranquilles du port contemplant la tempête,
Qui, fans tendre la main à ceux qui vont périr,
Par les flots courroucés les laiffez engloutir;
Vos cœurs à la pitié toujours inacceffibles,
Aux malhèurs étrangers demeurent infenfibles.
Le nom de l'amitié, pour moi faint et facré,
Ne décorera point qui l'a déshonoré!
Je le refufe à vous, placés au rang fuprême,
Dont l'amour refferré fe concentre en foi-même,
Qui toujours abufant du pouvoir fouverain,
Joignez aux cœurs de fer des entrailles d'airain.

Mais que l'un de ces rois de bonne foi m'explique,
Quel principe erronné régla fa politique;
Et comment de fang-froid il a pu regarder
Ce torrent orageux, courant tout inonder,
Dévaftant les Etats, en effaçant la trace,
Et qui voifin de lui d'affez près le menace
D'un fort non moins funefte et plus injurieux.

Ce n'était pas ainfi que penfaient nos ayeux,
Lorfque de Charles-Quint le fanglant héritage
De Jofeph, de Philippe attendait le partage.
A peine la difcorde arma ces héritiers,
A peine couvraient-ils les champs de leurs guerriers;
Que l'Europe auffi-tôt, attentive aux alarmes,
Par un effort foudain parut d'abord en armes,

Mefura

Digitized by Google

Mefura les fecours, et par un jufte choix
Rétablit l'équilibre et protégea les rois.
Si de fes libertés elle prit la défenfe;
Si fa main put alors redreffer la balance
Qu'un monarque puiffant fait pencher à fon gré,
Le mal était moins proche et moins défefpéré
Que le danger préfent dont l'afpect la menace.

Rien n'égalait alors l'impétueufe audace
De ce complot de rois, monarques conjurés,
Contre la liberté des Germains déchirés;
Unis par l'artifice et par la politique.
De ce corps monftrueux l'efprit eft defpotique;
Ennemi des puiffans qu'il veut exterminer,
S'il peut, par tant de coups et d'efforts, opprimer
Le feul roi libre encor qui daigne fe défendre;
Alors fans réfiftance, ofant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de fes projets,
Il réduira les rois au rang de fes fujets.
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire,
Et ce que tout le monde en fecret doit fe dire.

Peuples trop amoureux de votre oifiveté,
Affoupis dans les bras de la fécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes;
Laiffez verfer le fang et répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont du moins combattu:

Digitized by Google

Et puisqu'enfin l'Europe est stérile en vertu,
Puisque dans mes revers en vain je vous implore,
Tournons tout notre espoir vers les bords de l'aurore;
Je découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppressé, fléau de l'oppresseur,
Qui sage et fortuné dans les murs de Solime,
De l'infidélité n'a point connu le crime:
Voyez vers l'Hellespont les puissans armemens;
Il marche, il va remplir la foi de ses sermens.

Qu'importe à ma raison des rites et du culte
D'un ami généreux qui venge mon insulte?
En dussent de dépit créver mes envieux;
Qui daigne m'assister est chrétien à mes yeux,
Plus chrétien mille fois que l'ennemi barbare,
D'Etats et de trésors usurpateur avare.

De la religion et l'esprit et la loi
Consiste dans les mœurs et non pas dans la foi;
Celui qui veut ma perte est le seul infidèle.

Ah! laissons tonner Rome et frémir le faux zèle;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indiscret,
Maudisse plein de fiel Platon ou Mahomet?
Jadis le fanatisme aux horreurs de la guerre,
Par de vains argumens sut entraîner la terre:
De nos jours ce prétexte, aux regards pénétrans,
N'est plus qu'un masque usé des fureurs des tyrans.

Digitized by Google

Vous, rapides vainqueurs, vous braves Janiſſaires,
Accourez, combattez, frappez vos adverſaires.
Aux champs de la victoire allez vous ſignaler;
Vos pâles ennemis commencent à trembler,
Puiſſent-ils à vos pieds expier leurs parjures!
Puiſſe votre triomphe effacer nos injures,
Et vos nobles deſſeins, d'un bon ſuccès ſuivis,
Enchaîner le Danube au Croiſſant aſſervi!
Accourez, immolez d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Aſie.
De ces climats lointains va ſortir un vengeur,
De la Pruſſe aux abois heureux libérateur.
Le trône des ſultans, aux ennemis terrible,
A produit un héros dont le cœur eſt ſenſible;
Digne de ſes ayeux et du ſang Ottoman,
Je vois revivre en lui l'eſprit de Soliman;
Il va, noble héritier de ce puiſſant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du Nord conſterné preſſer en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.

Mais ces puiſſans travaux qu'il eſt prêt d'entreprendre,
Ces combats que pour nous ſon courage va rendre,
N'eſt-ce que l'amitié qui conduiſe ſes pas?
Comment peut-on s'aimer ne ſe connaiſſant pas?
Scrutateurs indiſcrets d'une vertu bornée,

Digitized by Google

Refpectons d'un héros la courfe fortunée
Dont les fecours réels, donnés comme promis,
Renverfent les deffeins de tous nos ennemis.

Si d'un œil pénétrant il a prévu les fuites
Qu'aura l'ambition, fans frein et fans limites,
De deux puiffans voifins, accrus de nos débris;
Si pour tant de hafards il fe propofe un prix;
En cueillerons-nous moins, forts de fon affiftance,
Les fruits de fes fecours et ceux de fa vaillance?
Ah! foyons en ces temps fi fouillés d'attentats,
Reconnaiffans outrés, plutôt que d'être ingrats.

Voilà le fort des grands qui gouvernent le monde;
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des pièges, des dangers, des ennemis cruels,
Des foins pour des ingrats, des foucis éternels:
Et fi tant de travaux deviennent inutiles,
Les malheureux ont tort, on les croit malhabiles;
Et ces grands aux hafards plus que d'autres foumis,
Entourés d'envieux, n'ont point de vrais amis.

Si je m'en étais cru, j'aurais cent fois moi-même
Arraché de mon front le fatal diadême;
Le trône eft un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne eft fafte et vanité;
L'honneur et le devoir forcent à le défendre;

Digitized by Google

S'il eſt de la grandeur à ſavoir en deſcendre,
Il eſt de la baſſeſſe à s'en laiſſer chaſſer;
Mais puiſque le deſtin a daigné m'y placer,
Je veux, quelque rigueur qu'ait le ſort que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en eſclave.

Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché;
Le peuple l'y croit voir ſous la pompe caché:
Ce que ſon œil ſaiſit n'en eſt que l'apparence,
Une ombre qui dément la frivole eſpérance.

Pour moi, qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Ayant goûté de tout mon cœur vide a trouvé
Qu'en ce chaos de maux le ſeul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, au plaiſir préférable,
Le charme et le ſoutien de la proſpérité,
Le tendre compagnon de notre adverſité,
Le ſeul conſolateur dans un deſtin funeſte,
Bien qui change un mortel en citoyen céleſte,
Aux ingrats par le ciel juſtement dénié,
C'eſt de pouvoir en paix jouir de l'amitié.

Ah! je l'ai poſſédée, une fois dans ma vie,
Dans le ſein d'une ſœur que la mort m'a ravie!
Amitié, don du ciel, ſeul et ſouverain bien;
Tu n'es plus qu'un vain nom, ſon tombeau fut le tien.

Digitized by Google

ÉPITRE

A CATT.

1761.

O Catt! nos jours, nos ans s'écoulent;
Qui peut, hélas! les racheter?
Les deſtins cruels qui nous roulent
Ne ſe laiſſent point arrêter.
Nous avons deux temps dans la vie;
L'un eſt l'empire de l'erreur,
Où nous jouiſſons du bonheur;
L'autre eſt pour la philoſophie,
Toujours triſte, morne et rêveur.

De vos beaux jours et de votre âge
Le premier eſt l'heureux partage;
Les doux plaiſirs, les paſſions,
Les charmes des illuſions
Attirent, par leur aſſemblage,
Les prémices de votre hommage.
La vive imagination
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation,
Vous montrant la légère image
D'un plaiſir facile et volage.

Digitized by Google

Ici l'amour, en badinant,
Décoche une flèche dorée,
Dont vous ſentez incontinent
La pointe en votre cœur entrée;
Vous ſoupirez, vous vous troublez;
Et vos feux bouillans redoublés,
Tous les ſentimens de votre ame
Sont pour l'objet qui vous enflamme.

Le poſſéder, c'eſt être heureux,
La jouiſſance éteint vos feux;
Vous l'abandonnez, car tout s'uſe;
L'inconſtance a plus d'une excuſe,
Et les amans n'en manquent pas.
Vous quittez Flore, et vers Sylvie
L'amour a dirigé vos pas;
Tout le bonheur de votre vie
Eſt de poſſéder ſes appas.
Bientôt une autre lui ſuccède;
Vient ſon tour, et celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont Vénus vous rend le ſujet.
Ainſi courant de belle en belle,
Un heureux inſtinct vous appelle
A goûter des plaiſirs nouveaux:
Des ſoucis la troupe cruelle,

Digitized by Google

La prévoyance et la féquelle,
Ne vous livrent jamais d'affauts.

Votre cœur ouvert fe déploie
Au fein de la fociété;
Et, fans gêne et fans gravité,
Aux épanchemens de la joie
Vous vous livrez en liberté.
Tout femble créé pour vous plaire;
Votre gaîté que rien n'altère
Du moindre objet fait fon profit.
La vérité, fans contredit,
Souvent dure et toujours févère,
Ne vaut pas, quoi qu'on nous en dit,
Une jouiffance en chimère.
Etre heureux, c'eft la grande affaire,
Et dans ce féjour impofteur,
Où tout eft fiction et fonge,
Où chacun dans l'erreur fe plonge,
Qu'importe donc que le bonheur
Soit en nous l'effet de l'erreur?
Chériffons-en jufqu'au menfonge.

On nous le dit, nous fommes tous,
Les uns moins, les autres plus fous.
Fuyez la folie intraitable

Digitized by Google

D'humeur dure et peu sociable,
Et conservez toujours chez vous
La plus vive et la plus aimable:
De tous les agrémens pour nous
Elle est la source intarissable.

Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardons de n'approfondir rien:
Les objets ne sont que folie;
Effleurez leur superficie:
Nos plaisirs sont comme une fleur;
Cueillez-la d'une main légère;
A sa nuance, à sa couleur,
Au doux parfum de son odeur,
S'attache un prix imaginaire.
Ah! nos sens ont tout à risquer
De qui veut métaphysiquer;
La rose sous la main profane
Qui s'obstine à la disséquer
Perd tout son éclat et se fane;
Le monde, sans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre:
L'examiner et le connaître,
C'est apprendre à s'en dégoûter.

Pour moi, qu'une longue infortune,
Que l'âge et les maux ont flétri,

Digitized by Google

Sous le fardeau qui m'importune,
J'ai fait divorce avec les ris;
Mon erreur s'eſt évanouie;
Je touche aux bornes de ma vie;
Et la raiſon, à mes eſprits
Montrant ſon auſtère figure,
Règle mes occupations,
Et veut, qu'en ſuivant ſon allure,
Avec ſon compas je meſure
La moindre de mes actions.

Cette raiſon a ſes apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eſt un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en ſervant les autres.

Malgré tous les deſtins divers
Dont le caprice nous irrite,
Nous lutinant dans l'univers
Nous allons tous au même gîte;
Les ignorans et les experts
Paſſeront tous l'eau du Cocyte;
L'amour et les plaiſirs légers,
Juſqu'au portique des enfers,
En foule iront à votre ſuite.

Digitized by Google

Pour moi en rêvant triſtement,
Peut-être en hâtant le moment,
Au coup du ciſeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paſſer dans la fatale barque.

N'allez donc pas vous deſſaiſir
Des erreurs, charmes de la vie;
O Catt! un moment de plaiſir
Vaut cent ans de philoſophie.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉCOLE
DU
MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

FAITE PAR MONSIEUR SATYRICUS,

Pour être jouée incognito.

Digitized by Google

ACTEURS.

Monſieur BARDUS, père de Bilveſée.

BILVESÉE, jeune Etudiant revenu de l'univerſité.

Monſieur ARGAN, père de Julie.

Madame ARGAN.

JULIE, ſa fille, promiſe à Mondor.

MONDOR, amant de Julie.

NERINE, ſuivante de Madame Argan.

MARTIN, valet de Bilveſée.

MERLIN, valet de Mondor.

La ſcène eſt à Berlin, dans une maiſon où demeurent pluſieurs familles.

Digitized by Google

L'ÉCOLE
DU
MONDE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTIN, NERINE.

MARTIN.

Ne pourrai-je pas trouver à parler à quelqu'un de la maison, pour arranger les mesures qu'il nous faudra prendre pour faire notre révérence à M. Bardus? mais voilà Nérine qui vient tout à propos. (*à Nérine.*) Bon-jour, ma belle enfant, tu ne saurais croire combien j'ai été impatient de te revoir.

NERINE.

Pas tant qu'on le dirait bien; car il y a deux jours que tu es de retour de l'université, et je ne t'ai point vu.

Digitized by Google

MARTIN.

Qui diable t'a dit que nous fommes ici depuis deux jours ?

NERINE.

Tout fe fait dans ce monde, mon pauvre garçon, et la curiofité des filles, qui veut être nourrie de nouvelles, en trouve fur fon chemin en les cherchant ; quand Suzon, Marie, Chloé, Fanchon et Nanon font enfemble, elles raifonnent du prochain, et chacune contant l'hiftoire de fon quartier, elles en forment enfemble l'hiftoire de la ville ; vois-tu, je fais tout ce qui fe paffe.

MARTIN.

Tiens, puifque tu fais tout, je veux tout t'avouer, mais au moins ne décèle pas mon maître, car fon père ne le lui pardonnerait jamais.

NERINE.

Je fuis curieufe, mais je ne fuis pas méchante ; je ne me mêle pas des fredaines de ton maître ; tu fais qu'il y a deux jours que M. Bardus fon père l'attend pour le fiancer à ma maîtreffe. Mais fi je fuis indifférente fur M. Bilvefée, je ne le fuis pas fur ton fujet.

MARTIN.

Diftingue du moins le maître du valet ; quand mon maître a étudié la nature et tout le favoir à l'univerfité,

Digitized by Google

l'univerfité, je n'ai penfé qu'aux moyens de te plaire; quand il a couru le grand chemin de la galanterie, mes penfées t'ont été fidèles, quand même je ne l'étais pas; et quand il vient ici fe loger pendant deux jours chez l'officieufe la Roche, je n'ai ofé fortir, de crainte que fon père me vît; auffi ne fuis-je ici qu'en tremblant; mais comme je fuis en habit de voyage, et que mon maître veut rentrer aujourd'hui dans la maifon paternelle, je ne rifque rien.

NERINE.

Je t'avoue que dans tout ce difcours, je n'aime point cette madame la Roche.

MARTIN.

Ma belle enfant, il n'y a rien de tel que la galanterie. Nous autres valets pafferions pour mauffades, fi nous n'étions pas galans; et quel honneur pour toi de dire que M. Martin t'a facrifié une kyrielle de belles qui fe défefpèrent de ton triomphe.

NERINE.

Je ne fuis pas de cet avis. Je veux moi de la fidélité de bon aloi; je fuis la très-humble fervante des conquêtes que tu me facrifies. Monfieur Martin, Monfieur Martin, tu t'es gâté à cette maudite univerfité; je prévois que ton maître aura pris tous les vices de la jeuneffe qu'il a fréquentée, et qu'au

Digitized by Google

lieu de revenir ici bien ſavant, il n'arrivera que bien débauché.

MARTIN.

Et par quoi en juges-tu?

NERINE.

Par le proverbe qui dit, tel maître, tel valet. Mais j'entends du bruit : c'eſt ton maître et le mien, appelle Bilveſée, mais ſauve-toi.

SCENE II

NERINE, M. BARDUS, M. ARGAN.

BARDUS.

J'AVOUE que je ne comprends rien à ce retardement; peut-être qu'épuiſé par ces ſtudieuſes veilles, il s'eſt attiré une maladie; peut-être lui eſt-il arrivé un malheur en chemin; peut-être ſes profeſſeurs ont-ils voulu achever quelque cours de phyſique, ou quelque collège commencé, avant que de le laiſſer partir, j'aurais dû envoyer à la poſte pour en ſavoir des nouvelles.

ARGAN.

Voici Nérine, que je vais charger de cette commiſſion.

NERINE *ſort.*

Monſieur, je vais y envoyer dans ce moment.

Digitized by Google

ARGAN.

J'entre dans votre inquiétude, et je comprends combien vos entrailles doivent être émues au moindre délai qui diffère l'arrivée d'un fils bien-aimé, d'un fils unique, d'un fils en qui vous avez mis toute votre espérance.

BARDUS.

Si je l'aime ! j'ai bien raison, il me ressemble, et il promettait beaucoup depuis sa tendre jeunesse; il savait lire et écrire à l'âge de huit ans; il était doux comme un mouton, et à l'âge de quinze ans il avait déjà étudié tout le rabinage.

ARGAN.

Mais pourquoi l'avez-vous appliqué à une étude aussi stérile ?

BARDUS.

Comment, stérile! étude stérile! bon homme, vous n'y entendez rien; le rabinage donne une érudition profonde, et rien n'est plus beau dans une lettre ou dans un ouvrage, que la citation de quelques Rabins; mais je ne borne pas mon fils à cette étude-là; je lui ai fait étudier Cujas et Bartole, la métaphysique, la physique, et la plus sublime géométrie.

ARGAN.

Il me semble que la métaphysique n'est pas une science à laquelle on dût appliquer un jeune homme.

Digitized by Google

C'eſt lui apprendre à faire l'hiſtoire chimérique d'un pays où jamais homme n'a habité ni n'habitera; je ne condamne pas votre goût, mais les belles-lettres.....

BARDUS.

Vas, vas, les belles-lettres; cela eſt ſi commun, cela court par les rues; ce ne ſont que des petits eſprits qui veulent plaire aux femmelettes qui s'y appliquent; Virgile et Homère, et ſi vous voulez Cicéron même, n'étaient pas dignes de délier les ſouliers de Platon, et ce grand philoſophe, qui ignorait l'algèbre, était bien au-deſſous du ſavantiſſime et doctiſſime Leibnitz et de ſes diſciples.

ARGAN.

Je ne ſuis pas tout à fait d'accord avec vous ſur ce chapitre, et il me ſemble que les belles-lettres ſont tout à fait propres pour des gens qu'on deſtine au monde, et qu'on eſpère de mettre dans les grandes affaires. Pour qu'un jeune homme parle bien, il faut qu'il ſoit éloquent; et pour nourrir ſa converſation, il faut que ſa mémoire ſoit meublée de tous les bons ouvrages anciens et modernes. Les belles-lettres donnent un vernis de politeſſe au diſcours, et comme l'art du monde eſt l'art de plaire, il eſt ſûr qu'un jeune homme qui a du génie réuſſira mieux en ſe parant de quelque bon mot d'*Horace*, qu'en débitant un théorème d'Archimède.

BARDUS.

Mon cher ami..... J'en ſuis fâché..... Vous avez l'eſprit gâté par cette étude qui ne demande

Digitized by Google

que du génie; nous autres, nous méprisons une application aussi frivole; nous sommes les scrutateurs de la nature, et nous approfondissons les choses, quand vous ne faites que glisser sur leur superficie. D'un côté par le calcul, et de l'autre par nos systèmes métaphysiques, nous arrachons ce que l'auteur de l'univers voulait dérober aux hommes; vous arrangez des mots, nous recherchons des vérités; c'est-là le caractère des grands hommes, ils sont amans passionnés des vérités, et ils sont toujours occupés à en découvrir de nouvelles.

ARGAN.

Il me semble qu'après les avoir trouvées, et vos géomètres et vos métaphysiciens ne s'accordent pas toujours sur les faits.

BARDUS.

C'est que les uns n'y entendent rien.

ARGAN.

Qui nous répondra donc de l'intelligence des autres?

BARDUS.

Les calculs et l'algèbre.

ARGAN.

Pour l'algèbre, j'espère bien que vous ne l'aurez pas fait apprendre à votre fils.

BARDUS.

Vous radotez, je crois; je lui ai fait apprendre le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, le coste et les

Digitized by Google

Elémens du chinois, pour que ſachant écrire en toutes ces langues, ſa correſpondance en devienne plus utile à l'Etat.

ARGAN.

Je doute fort qu'une correſpondance coſte puiſſe être établie pour l'utilité du commerce ou de la politique de la Pruſſe; et je ne penſe pas même que l'algèbre puiſſe être néceſſaire, ſi ce n'eſt à quelque déchiffreur de vieux contes, ou à quelque contrôleur de bordereaux.

BARDUS.

Eſt-il poſſible de raiſonner à ce point? ne vous apercevez-vous pas que notre Etat et le monde en général n'eſt ſi mal gouverné que parce que tous ceux qui ſe mêlent de politique ſont des ignorans qui ne ſavant ni Euclide ni l'algèbre, et qui n'ont étudié ni le principe de la contradiction, ni le corollaire de la raiſon ſuffiſante.

ARGAN.

Mon cher Bardus, votre grande ſcience vous fait extravaguer, y penſez-vous bien? gouverner l'Etat par l'algèbre? Nous demandons à ceux qui doivent nous conduire de la prudence, de la ſageſſe, de la pénétration et ſur-tout de l'équité; que le ſouverain et ceux qui le conſeillent, ayant un ſincère attachement à la patrie, connaiſſent ſes maux en y remédiant, que fuyant également l'ambition et la faibleſſe, ils maintiennent les peuples en paix, ſans ſouffrir que la témérité des voiſins aviliſſe la

Digitized by Google

majeſté de l'Etat, que, renonçant à toute partialité, ils récompenſent la vertu et puniſſent le vice ſans égard à la perſonne, et qu'enfin leur bonté ſoit toujours une dernière reſſource pour ces malheureux que la nature et la fortune ſemblent perſécuter à la fois. Faut-il de l'algèbre pour gouverner ou pour conſeiller de la ſorte ?

BARDUS.

Oui, il en faut; car les équations algébriques ſont les ſeuls chemins qui nous font voyager au pays de la vérité, où les conſéquences nous ſervent de ſtations pour nous conduire, elles rendent l'eſprit exact, et empêchent ceux qui connaiſſent cette ſcience toute divine, de ne jamais s'égarer; vous feriez bien de mettre auſſi votre fille à l'algèbre.

ARGAN.

Vous déſirez que je deſtine Julie au jeune Bilveſée, mais je ne vois pas qu'ils aient beſoin d'algèbre pour engendrer.

BARDUS.

Il en faut par-tout, et je me pâme d'aiſe en penſant quelle petite race de ſavans ils vont engendrer.

ARGAN.

Tout doucement; je me ſuis engagé ſous condition que Julie conſentît à ce mariage; mais ſi elle s'y oppoſe, je vous déclare que je ne ſerai point aſſez barbare pour l'y forcer, et qu'en ce cas, il faut renoncer à ce projet.

Digitized by Google

BARDUS.

Quoi! vous qui êtes le père, vous irez demander l'avis de votre fille pour la marier ? n'êtes-vous pas le maître dans votre maison ? Quelle plaisante complaisance pour votre fille! ma foi, mon fils épousera qui il me plaira de lui donner pour femme.

ARGAN.

Si je fais cas de la philosophie, ce n'est pas de celle qui s'exerce en vaines spéculations, mais de celle qui pratique une bonne et saine morale; si la nature nous a donné des droits sur nos enfans, elle n'a pas voulu que nous en abusions; nous sommes leurs premiers amis et non pas leurs tyrans; Julie est bien élevée, elle n'a aucune inclination vicieuse, elle est en âge de raison; ainsi c'est à elle à savoir si elle pourra se résoudre à passer toute sa vie sous les lois de votre fils, ou si elle y répugne; les mariages forcés ont fait souvent perdre leur innocence à de jeunes cœurs nés vertueux; le ciel me préserve de devenir le complice des crimes qu'un malheureux mariage forcerait ma fille de commettre.

BARDUS.

Voilà de la morale bien à propos! quoi! mon fils jouira après mon décès de six mille bons écus de rente! il n'y a personne ici qui en ait autant.

ARGAN.

Faut-il donc toujours courtiser les plus riches?

Digitized by Google

BARDUS.

Je crois que vous penchez pour ce Mondor, pour cette cervelle vide, qui cite à tout propos et son Virgile et son Boileau, et mademoiselle Julie, si j'en dois croire la médisance, prend dans ses leçons de l'ame des sentimens des entrailles, et tout ce maudit jargon que vos beaux esprits débitent, et où je n'entends et ne veux jamais entendre rien.

ARGAN.

Ne vous échauffez pas; votre bile est facilement émue pour une bile philosophique, je vous l'ai dit, et je le répète, je ne serai point contraire aux vœux de votre fils, mais je ne forcerai pas non plus ma fille; tout ce que je peux faire pour votre service, c'est de lui parler et de la préparer à l'arrivée de Bilvesée, et comme rien ne presse, il faut qu'ils se connaissent avant que de s'épouser. Vous m'avez dit d'ailleurs que le mariage ne devait se consommer qu'au retour de votre fils de ses voyages.

BARDUS.

Bon cela! mais fiançons-les toujours.

ARGAN.

Je vais de ce pas parler à Julie et consulter ma femme, et si Bilvesée arrive, vous pouvez le leur amener. *Il sort.*

Digitized by Google

SCENE III.

BARDUS.

VOILA un bon homme; mais c'eſt le portrait de tout ce monde qui rampe ſur la ſurface de ce plat univers; nous autres que la philoſophie élève juſqu'à l'Empirée, à peine les apercevons-nous, et leur faible raiſon et la ſtérile morale dont ils ſe parent, enflent leur amour-propre, et leur fait accroire qu'ils nous valent. Grâces aux ſoins que j'ai pris de l'éducation de mon fils, ce ſera bien autre choſe! Attendez, Newton, Leibnitz, et vous ſubtil Mallebranche, je vous prépare un rival qui vous ſurpaſſera tous. Mais, qui voilà?

SCENE IV.

BARDUS, MARTIN.

BARDUS.

AH! te voilà, Martin; où eſt ton maître?

MARTIN.

Monſieur, nous arrivons fort haraſſés du voyage, et monſieur votre fils demande la permiſſion de vous préſenter ſes reſpects.

BARDUS.

Quels complimens! qu'il entre.

Digitized by Google

MARTIN.

Monſieur, dans le moment. *il ſort.*

BARDUS.

Il eſt reſpectueux et rempli d'attentions pour ſon père, c'eſt ce qu'on appelle un fils bien élevé.

SCENE V.

BARDUS, BILVESÉE, MARTIN.

BARDUS.

APPROCHE, unique eſpérance de ma famille, image de ton père! Oh! mon cher fils, que je t'embraſſe! *ils ſe baiſent*, hé bien, comment vont les monades?

Le fils a l'air embarraſſé.

MARTIN, *d'un air complimenteur.*

Monſieur, elles ſont vos très-humbles ſervantes.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eſt pas à toi que je parle.

à ſon fils.

Comment vont les monades?

BILVESÉE.

Mon père, elles ſont toujours comme elles étaient, fort eſtimées.

Digitized by Google

MARTIN.

Oh! oui, monſieur, nous les eſtimons beaucoup.

BARDUS.

Mais en as-tu fait tout le cours dans tes études.

BILVESÉE.

Mon père, les monades.....

MARTIN.

Les monades, monſieur, ſont prodigieuſement renchéries.

BARDUS.

Que veux-tu dire, les monades ſont renchéries! je n'y comprends rien.

BILVESÉE.

C'eſt que, mon père....

MARTIN.

C'eſt que, monſieur, on nous les voulait vendre trop cher.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

BILVESÉE.

C'eſt que monſieur le profeſſeur les vend plus cher.

MARTIN.

Oui, monſieur. La pièce en eſt renchérie au point que nous n'avons pu en acheter.

Digitized by Google

BARDUS.

Je ne prétends point plaisanter. Le docteur Difucius mon ami m'a bien promis de t'inftruire et de t'initier dans nos myftères métaphyfiques; n'a-t-il point encore répondu à un ouvrage affez mauvais, où l'on réfute fon fyftème.

MARTIN.

Monfieur, il eft encore à la citation de fes vingt-quatre premiers volumes in-folio, et il a bien des corollaires, des théorimènes, et des ar... des ar... des agrémens à arranger.

BARDUS *à Martin.*

Ce n'eft pas à toi, faquin, que je prétends, c'eft à mon fils.

BILVESÉE.

Monfieur, il travaille beaucoup, et mademoifelle fa fille m'a dit qu'il eft toujours occupé à réfuter quelqu'un.

BARDUS.

Avoir été deux ans à Halle fans favoir l'hiftoire de toutes les réfutations qui s'y font!

BILVESÉE.

C'eft, mon père, que j'ai toujours été appliqué à l'étude, et que hors mes leçons, je n'ai pas fu ce qui fe paffait, hors ce que m'ont appris vos lettres.

MARTIN.

Oh! Monfieur, nous avons toujours étudié avec une affiduité...

Digitized by Google

BARDUS.

Tu auras pris les leçons de la fille au lieu de prendre celles du père, de ce grand homme, de l'honneur de l'Allemagne et de l'humanité.

BILVESÉE.

Je vous assure, mon père, que j'ai bien suivi vos instructions, et que j'ai écrit tous mes collèges.

MARTIN.

Oui, monsieur, toute notre science est par écrit dans notre valise, quand nous l'en aurons retirée, vous trouverez à qui parler, car nous sommes ferrés à glace; oh, le plaisir que vous auriez eu de voir soutenir à M. votre fils des thèses! Oh! nous avons de la réputation; c'est prodigieux; il faut l'avoir vu pour le croire.

BARDUS.

J'en suis bien aise; or çà, mon fils, comme j'ai tourné mes plus tendres soins vers toi, je n'ai pas pensé seulement à te faire étudier; mais je t'ai choisi une femme belle, jeune et aimable, un peu coquette, avec laquelle je veux te fiancer, et que tu épouseras en revenant de tes voyages; je veux t'emmener cet après-midi pour te présenter à la famille, et j'espère que tu seconderas mes vues, car par-dessus tout ce que je t'ai dit, elle est riche.

BILVESÉE *fait une profonde révérence.*

Mon père......

Digitized by Google

BARDUS.

Tu en feras bientôt une nouvelle philoſophe.

BILVESÉE.

Mon père.....

BARDUS.

Et ma maiſon ſeule vaudra toute une académie des ſciences.

BILVESÉE.

Mon père...... L'honneur et la ſatisfaction, du plaiſir, que fait le reſpect du contentement.

BARDUS.

Tu l'épouſeras au retour de tes voyages; je ſuis à dîner chez mon ami Fabricius, où je prétends que tu me ſuives; mais je vais chercher un ouvrage manuſcrit que j'ai compoſé en latin, dont je lui ai promis la lecture. *il ſort.*

BILVESÉE.

Mon père, je vous obéirai.

SCENE VI

BILVESÉE, MARTIN.

BILVESÉE.

QUE le diable l'emporte! Tous les cent mille millions de démons ont-ils jamais vu dans les

Digitized by Google

abymes les plus profonds des enfers · un pédant plus insupportable ! Ventre-saint-gris, la Jaquelote, la Matelode, le Pont-neuf. Je n'ai sû que lui répondre quand il me parlait de ces diables de monades.

MARTIN.

C'est que, mon cher maître, il aurait fallu plus étudier que nous n'avons fait; je vous l'avais bien dit, qu'en courant les rues toutes les nuits, en buvant le jour, en débauchant les filles lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, en nous battant lorsque nous avions perdu notre argent au jeu, nous serions mal reçus dans la maison paternelle.

BILVESÉE.

Cela va encore assez bien, mais ce bigre de pédant m'embarrasse; il me met à la torture avec ces diables de monades.

MARTIN.

Je vous ai tiré d'affaire comme j'ai pu.

BILVESÉE.

Mais s'il me parle seul, je suis perdu.

MARTIN.

Nommez-moi un livre qui traite de ces choses-là, je vous l'acheterai, et vous l étudierez.

BILVESÉE.

Nous n'avons pas le sou. Ah! morbleu, quelle vie!

MARTIN.

Digitized by Google

MARTIN.

Vous avez mangé votre dernier écu chez madame la Roche, et cette maudite Caroline vous a mis à ſec.

BILVESÉE.

Par la mort, ſi tu parles de madame la Roche, je t'étrangle.

MARTIN.

Ah! Monſieur, je n'aurai garde, car votre père veut vous marier.

BILVESÉE.

Qu'en dira Adélaïde, Chloé, Céphiſe, Mélanide, et Morgane pour laquelle je fis cette élégie?

MARTIN.

Elles s'en déſeſpéreront, les pauvres créatures; car où trouveraient-elles un cavalier qui pût vous remplacer?

BILVESÉE.

Je crois que tu railles, maraut, je vaux bien les autres, et jamais femme ne m'a réſiſté.

MARTIN.

Il y a femme et femme, Monſieur; celles auxquelles vous vous êtes adreſſé n'ont pas été plus cruelles envers le public qu'envers vous; mais ſi vous attaquiez de ces vertus là, de ces groſſières vertus, vous trouveriez à qui parler.

Digitized by Google

BILVESÉE.

Vas, mon pauvre garçon, il n'en eſt point de telles pour moi dans le monde.

MARTIN.

Il y a cependant une certaine Nérine qui s'eſt gendarmée contre moi depuis que je la connais.

BILVESÉE.

Belle comparaiſon, d'un faquin comme toi à un garçon de mon eſpèce.

MARTIN.

J'en conviens, Monſieur; mais nous avons auſſi notre mérite, et au ſcrutin des femmes, ſouvent les valets ſont préférés aux maîtres.

BILVESÉE.

Sera-t-il bientôt temps de ſuivre mon père.

MARTIN.

Je crois que vous êtes déjà amoureux de votre future; voilà les empreſſemens et les déſirs qui me font croire que votre imagination eſt déjà échauffée.

BILVESÉE.

Le fat! comment peux-tu me croire amoureux, moi qui n'aime que le changement et la gloire d'attacher à mon char beaucoup de beautés enchaînées dans mes fers.

Digitized by Google

MARTIN.

Il faut cependant se fixer une fois.

BILVESÉE.

La prendre, manger son bien avec ses rivales, et s'en séparer quand on l'a ruinée radicalement.

MARTIN.

En vérité, ce projet n'est pas honnête; n'avez-vous pas honte, Monsieur, de préméditer le malheur d'une personne qui ne vous a jamais fait aucun mal; vous étiez si bon en partant d'ici, fallait-il vous envoyer à l'université, où le mauvais exemple, une dissipation continuelle, une licence sans bornes.....

BILVESÉE.

Tais toi, maraut; par tous les milliards de diables, a-t-on jamais vu un faquin plus impertinent? jour de Dieu! si tu raisonnes encore de la sorte, que Belzébuth et Astaroth m'emportent si je ne t'étrangle. Suis-moi, il est temps de joindre mon père.

MARTIN.

Ceci finira mal, ou pour lui ou pour moi.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE ET NERINE.

JULIE.

NON, je ne faurais qu'y faire. Je lui facrifierai tout, mon amour et ma vie.

NERINE.

Mais, Mademoifelle, vous vous preffez trop, vous connaiffez votre père, il eft doux, il eft bon, il ne vous contraindra pas affurément. Quand il vous parlera de Bilvefée, vous n'avez qu'à lui dire qu'il ne vous plaît point, et que votre cœur eft pour Mondor.

JULIE.

Si mon cœur a des faibleffes, c'eft à ma *raifon* de les vaincre; un père auffi refpectable, auffi bon que le mien, a droit de tout prétendre de fes enfans, et je fuis fûre qu'en fuivant fes volontés, je ne m'égarerai jamais, et je m'abandonnerai toujours en aveugle à fa direction.

NERINE.

Voilà de beaux fentimens, Mademoifelle, ils font dignes des héroïnes les plus illuftres; mais laiffons-

Digitized by Google

là, je vous prie, le ſtyle héroïque, et parlons bourgeoiſement d'un mariage qui doit faire le ſort de votre vie; je ne veux point que vous deveniez madame l'étudiante; un mari qui va voyager et qui ſe fait attendre, mérite qu'on le plante-là, et ce Mondor me paraît vous convenir bien autrement; c'eſt un fruit mûr, l'autre eſt encore vert.

JULIE.

Ce ne ſerait point ſon voyage qui m'obligerait à le refuſer, ſi je prenais cette réſolution.... mais je déſeſpérerais mon père.

NERINE.

Ah! ce pauvre Mondor, il en mourra. Vous allez lui percer le cœur d'un poignard, ma bonne maîtreſſe, ma chère maîtreſſe, vous ne déſeſpérerez pas ainſi le plus aimable cavalier de Berlin.

JULIE.

Que veux-tu que j'y faſſe?

NERINE.

Que vous avouiez reſpectueuſement à votre père que vous aimez Mondor, et que vous le demandez pour votre mari.

JULIE.

S'il s'en fâchait, je ſerais inconſolable.

Digitized by Google

NERINE.

Votre père vous aime trop, Mademoiselle, pour s'en fâcher, la chose est trop raisonnable... mais voilà Mondor lui-même.

SCENE II.

JULIE, NERINE, MONDOR.

MONDOR.

Oh ! dieux ! ferait-il vrai, Madame ; on dit que je dois vous perdre à jamais ?

JULIE.

Monsieur, Nérine m'a rapporté une conversation que mon père a eue avec Monsieur Bardus, et elle dit qu'il me destine au sieur Bilvesée.

MONDOR.

Et vous y consentez, Madame ?

JULIE.

Mon père ne m'en a point parlé encore, et vous savez, Monsieur, que le devoir des filles ne leur laisse de mérite que leur obéissance.

MONDOR.

Quoi ! vous consentiriez à mon malheur, et vous vous en rendriez la complice ; vous allez

Digitized by Google

me perdre, Madame, ma raiſon, ma vertu, rien ne réſiſtera contre ce coup; votre beauté que j'adore, vos vertus auxquelles j'élève des temples ſont les auteurs de mon amour; tout indigne que je ſuis de vous poſſéder, j'ai oſé élever mes vœux à ce bonheur ſuprême. J'ai eſpéré! ah! qu'on ſe perſuade facilement ce que l'on déſire! je n'ai vu, je n'ai ſenti, je n'ai reſpiré, je n'ai vécu qu'en vous, et je perds dans ce moment affreux, ma maîtreſſe et ma vertu même; car, Madame, tout le reſpect que je vous dois ne pourra m'empêcher de tirer vengeance de l'heureux mortel qui me ſupplante. Qu'ai-je à perdre après vous avoir perdu? La vie me ſera à charge, et la mort eſt le ſeul bien que je déſire.

Il reſte dans l'abattement d'une profonde triſteſſe.

JULIE.

Mondor, ſi mon ſort dépendait de moi-même, nos deſtins ſeraient unis pour jamais; votre eſprit, vos vertus, et vos talens réparent en vous l'injuſtice que vous a faite la fortune; ce ne ſont pas les biens que je déſire, je trouverais tous mes vœux ſatisfaits en vous appartenant, et je vous le répète, ſi mon cœur a quelque faibleſſe à ſe reprocher, c'eſt de vous avoir aimé; entendre applaudir ſon amant par toute la terre, ſentir une inclination que la raiſon appuie, s'y voir entraîner malgré ſoi; c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Mais ſouffrez que dans le temps que je vous fais l'aveu de ma faibleſſe, je vous faſſe connaître l'empire qu'une fille peut

Digitized by Google

avoir ſur ſes paſſions ; apprenez donc que je ſuis prête d'étouffer tous ces ſentimens, quand même cet effort devrait me coûter la vie, pour me ſoumettre aux volontés de mon père ; que c'eſt de lui et de ma mère que vous devez m'obtenir ; que je vous préfère à tout l'univers, mais que je vous ſacrifie à ma vertu.

MONDOR.

A-t-on jamais vu une plus belle ame dans un corps plus accompli ? Madame, vous me confondez ; vous redoublez mon amour, vous le pouſſez à un excès que je ne ſaurais vous exprimer ; je vous adore, et je vous perds ! non : je vais mettre tout en uſage, je vais faire les derniers efforts, je vous demanderai à Madame et Monſieur Argan....

NERINE.

Je ne vois qu'un obſtacle à tout ceci.

MONDOR.

Et quoi ?

NERINE.

Le manque de richeſſes.

MONDOR.

Quoi ! ces vils dons de Plutus ?

NERINE.

Ils entrent pour beaucoup en compte chez madame Argan, et c'eſt le point capital auquel il faut penſer.

Digitized by Google

MONDOR.

Je fonde toutes mes espérances sur la généreuse Julie, sans elle je suis perdu.

JULIE.

Je ferai tout ce que mon honneur me permettra de faire pour vous ; mais tâchez de gagner ma mère.

NERINE.

J'entends du bruit, sortez, de crainte qu'on ne vous trouve ensemble.

MONDOR, *en sortant.*

Oui, belle Julie, votre cœur est mon seul bien, mon Dieu tutélaire ; si j'espère, ce n'est qu'en vous.

SCENE III

JULIE, NERINE, *et puis* Mad. ARGAN, *qui arrive indolemment*,

NERINE.

VOILA votre mère, je vais lui parler de nos affaires.

JULIE.

Garde-t'en bien.

Digitized by Google

NERINE.

Je la connais, laissez-moi faire, il faut la préparer.
à Mad. Argan.

Votre migraine, Madame, n'est pas encore dissipée ?

Mad. ARGAN.

Ah ! mon Dieu, les maux viennent en poste, mais ils ne s'en vont pas de même, et quand on se dorlote bien, encore n'est-ce qu'au petit pas qu'ils nous quittent ; cette malheureuse sentinelle du coin de notre rue m'enterrera un de ces jours avec son qui vive ? continuel.... Un fauteuil, ma mie, un fauteuil.

Nérine l'apporte, et elle s'y place nonchalamment.

Mad. ARGAN.

A peine puis-je me soutenir.

NERINE.

On dit, Madame, que vous aurez une visite aujourd'hui.

Mad. ARGAN *à Julie d'une voix aigre.*

Tenez-vous droite.
à Nérine. Oui, le fils de M. Bardus est arrivé de l'université.

Mad. ARGAN *à Julie aigrement.*

Renversez davantage les épaules.

Digitized by Google

à Nérine.

Et il doit venir chez moi.

NERINE.

On dit qu'il doit épouser Mlle. votre fille, et vous ne voudrez pas, sans doute, qu'elle devienne madame l'étudiante, cela ferait trop ridicule.

Mad. ARGAN.

Et pourquoi? il lui faut un mari, et tant lui vaut celui-là qu'un autre.

NERINE.

En vérité, Madame, vous badinez, car vous ne voudriez jamais avoir un beau-fils frais moulu du collège, et ce Monsieur Bardus toujours à vos trousses avec son grec, son latin et sa philosophie dont il persécute toute la ville.

Mad. ARGAN.

Ah! il est si savant!

NERINE.

Dernièrement en venant chez Monsieur votre mari, il me rencontra sur l'escalier, et me demanda si je ne savais point quel artisan fesait les meilleurs instrumens de géométrie? Je lui dis que je l'ignorais absolument; ah! ma chère enfant, me dit-il, il n'y a point de salut hors la philosophie; la recherche de la vérité fait notre bonheur, il faudrait que tu

Digitized by Google

t'y appliquasse. Je lui fis la révérence, et lui dis que j'étais fort sa servante, et qu'il fallait aller chez mon maître, sur quoi sa conversation m'a poursuivie, en un jargon baroque, jusqu'à ce qu'il me perdit de vue.

Mad. ARGAN.

Et que contait-il ?

NERINE.

Ah ! ma foi, je ne sais, Madame ; il parlait du vide, d'horreur, et de nature : je ne sais quelles sottises que ce sont, mais ce qui est plus vrai, c'est que tous ces livres qu'il prétend écrire, c'est son gros professeur qui les compose.

Mad. ARGAN.

Mais que cela fait-il ? on ne peut pas tout faire seul....... il a de l'argent, et cela mettra Julie à son aise.

NERINE.

Est-ce l'argent, Madame, qui rend les mariages heureux ?

Mad. ARGAN.

Sans doute, lorsqu'on me proposa d'épouser mon mari, je demandai d'abord combien de revenus il avait, et je ne l'aurais point pris assurément, si, après avoir bien calculé, je n'eusse trouvé, compte fait, que je pouvais vivre plus à mon aise que

Digitized by Google

Madame de la Tribaudière, dont l'équipage n'eſt pas auſſi beau à beaucoup près que le mien, que Madame la Cruſade qui mange très-mal, comme on ſait, et que Madame Turton, qui ne joua jamais auſſi gros jeu que moi.

NERINE.

Mais, madame, votre mari a tant de belles qualités qui.....

Mad. ARGAN.

Chanſons ! On vit bien des belles qualités d'un homme, il faut boire et manger, ma mie, et ſurtout avoir toutes ſes commodités, car ce n'eſt pas vivre que de ſe conſumer dans les fatigues ! Oh ! les ſottes gens qui penſent autrement ! grâces au ciel, j'ai toujours effacé toutes les femmes de mon quartier, il y en a qui en ont pris la jauniſſe de rage, et elles ſentent à leur grand dépit ce que nous valons.

NERINE.

Je rêve à ce mariage de votre fille, et il me vient une idée... Ce Monſieur Mondor eſt charmant et aimable, il vous accommoderait ſans doute mieux que Bilveſée.

Mad. ARGAN.

Mais il n'a pas de quoi vivre. Il eſt gueux comme un poëte.

Digitized by Google

NERINE.

Ces gens qui ont tant d'esprit font fortune souvent.

à Julie.

Allons donc, Mademoiselle.

JULIE.

Oui, ma mère, il est plein de respect pour vous.

Mad. ARGAN.

Que me fait son respect ?

JULIE.

Il vous amuse par les plus jolis contes.

Mad. ARGAN.

Mais il ne sait pas seulement jouer au Cavagnole.

JULIE.

Il fera tout pour vous plaire.

Mad. ARGAN.

Vas, petite morveuse, ne me romps pas la tête avec tes importunités. Je vois ton père, retire-toi.

Digitized by Google

SCENE IV.

Monſieur ARGAN, Madame ARGAN, *qui reſte dans ſon fauteuil et ſalue légèrement ſon mari.*

Mad. ARGAN.

Eh bien ! qu'eſt-ce, mon petit cœur ?

Mr. ARGAN.

Je viens vous parler d'une affaire qui regarde notre fille ; Monſieur Bardus nous la demande pour ſon fils.

Mad. ARGAN.

Il eſt riche ; voilà tout ce qu'il faut. Il y a longtemps que je viſais Bilveſée pour lui donner ma fille ; cette nigaude ne le vaut pas.

Mr. ARGAN.

Je le trouve très-bien, et je ſuis fort content d'avoir une fille auſſi raiſonnable.

Mad. ARGAN.

Raiſonnable, raiſonnable, une fille raiſonnable ! ah ! Monſieur, c'eſt bien elle, raiſonnable, raiſon-

Digitized by Google

nable, elle qui veille jusqu'à minuit aux redoutes, et qui soupe à dix heures les jours d'opéra....

Mr. ARGAN.

Il n'y a aucun mal à cela. Voulez-vous qu'une jeune fille ait les passions d'une vieille femme?

Mad. ARGAN.

Il est vrai qu'on devient vieille, vous m'avez prise jeune, mon petit mouton; je ne saurais qu'y faire, il faut que tu me gardes comme je suis.

Mr. ARGAN.

Je ne vous ai rien reproché sur votre âge, et je vous dis uniment et simplement, qu'une fille de dix-huit ans ne peut pas être assise toute la journée, et qu'il y a des plaisirs qu'on peut lui permettre.

Mad. ARGAN.

Des plaisirs qui sont des horribles fatigues; j'ai été une fois dans ma vie à ces spectacles, mais j'en jure bien qu'on ne m'y rattrapera pas; j'en ai été malade à mourir, à ne pouvoir quitter le lit en trois semaines; ces fatigues monstrueuses tuent le monde; il faut qu'à neuf heures trois quarts je sois endormie, sans quoi je ne pourrais pas vivre, et ma fille est toute autre; elle tient de vous, aussi je l'appelle toujours votre fille; mais mon fils le lieutenant, le pauvre garçon, c'est-là mon image; c'est mon esprit, c'est mon ame toute crachée.

Mr.

Digitized by Google

M. ARGAN.

Je n'entre point dans ces discussions-là ; que les enfans ressemblent au père, ou qu'ils tiennent tout de la mère, c'est la même chose, pourvu qu'ils soient honnêtes gens.

Mad. ARGAN.

Ce pauvre petit Christophe, il monte la garde une fois tous les huit jours ; on va le ruiner à cette garnison, je lui ai envoyé de mon bon café, et du thé de la Chine, et les restes d'une jolie étoffe pour servir à une robe de chambre, et un bon lit de duvet ; ce pauvre enfant, il n'ose pas se déshabiller quand il a la garde ; pensez une fois, mon petit mouton, rester habillé toute une nuit!

Mr. ARGAN.

Il faut qu'il fasse son devoir, et qu'il se rende digne du rang qu'il occupe, et vous le gâtez, ma femme, en le rendant mou et efféminé.

Mad. ARGAN.

Oui, je gâte le pauvre Christophe, parce que je ne veux pas qu'il meure ; je vous dirai encore que j'ai payé les dettes qu'il a été obligé de faire.

Mr. ARGAN.

J'ai de ses nouvelles ; il est débauché, et vous le fortifiez dans tous ses vices.

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Mon petit mari, je vous dirai que j'ai un dessein : je voudrais le placer en Hollande ; ma sœur qui est mariée à un bourguemaître de Rotterdam me promet de lui obtenir une Compagnie.

Mr. ARGAN.

Voilà ce que je ne souffrirai jamais, ma femme ; nous tenons tous à la patrie ; c'est à elle que nous nous devons, et c'est elle que nous devons servir ; qui la défendrait, si nous lui refusions nos bras ? il ne nous est permis de servir ailleurs, que lorsque la patrie nous renonce pour ses enfans, ou lorsqu'on refuse de nous employer.

Mad. ARGAN.

Mais ce service-ici est si févère ; il a tant d'exactitude, et l'on dit qu'en Hollande chacun y fait ce qu'il veut.

Mr. ARGAN.

De-là vient que les officiers servent ici avec honneur et se comblent de gloire ; et que les autres y perdent la réputation, parce qu'ils ne sont point disciplinés ; encore un coup, ma femme, je n'y consentirai jamais ; un évaporé comme mon fils doit se corriger de ses fredaines dans les emplois subalternes, pour que, s'il parvient à un plus haut grade, il y porte un esprit mûr et des connaissances solides ; mais pour en revenir à Julie, vous voulez donc....

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Je veux, Monſieur, qu'elle épouſe Bilveſée.

Mr. ARGAN.

Vous ne lui en avez point parlé.

Mad. ARGAN.

Cela n'était pas néceſſaire.

Mr. ARGAN.

Si fait, cela l'eſt, et je vais ſur l'heure la preſſentir ſur ce ſujet. *Il ſort.*

SCENE V.

Mad. ARGAN *ſeule.*

PAUVRE mari, c'eſt à moi de te conduire, car grâces au ciel, je ſuis maîtreſſe dans ma maiſon; il m'en coûte aſſez. Quels ſoins! quelles peines! mais enfin il faut pourtant faire ſon devoir; ma fille aura le mari que je lui donnerai; et mon fils, je prétends en faire ce que je veux, malgré que...

Digitized by Google

SCENE VI.

Mad. ARGAN, NERINE.

NERINE.

MADAME, il y a là-bas un étranger qui demande à vous parler ; il a toute la mine de notre étudiant ; monsieur Mondor vous demande en même temps un moment d'audience.

Mad. ARGAN.

Qu'ils entrent. Mon Dieu, que d'importuns dans le monde ! Quel fardeau qu'un ménage ! une fille à marier fait plus de bruit dans une maison qu'un sabbat de chats sur les gouttières ; et ces jeunes muguets qui accourent de tous côtés ; ah ! je voudrais qu'elle fût déjà mariée.

SCENE VII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, NERINE.

BILVESÉE *à Nérine en entrant.*

VIENS çà, ma petite pouponne, mon petit gibier d'université, ma foi c'est dommage que je n'ai pas étudié chez toi.

Digitized by Google

NERINE.

C'eſt à ma maîtreſſe, Monſieur, qu'il faut vous adreſſer, je crois que vous courtiſeriez toute la maiſon.

BILVESÉE.

Ce ne ferait pas tant mal, ma mie... *il approche de madame Argan et lui dit d'un ton précieux.* Je bénis le jour, ce jour que j'ai tant ſouhaité, ce jour qui s'eſt ſi fort fait attendre, le plus beau jour de ma vie. Oh! rare et gentille merveille, où j'ai le bonheur de voir en perſonne ce bel aſtre dont la renommée a répandu l'éclat des charmes dans toute notre univerſité; oui, Mademoiſelle, vos divins attraits font tant de bruit, qu'on ne ſait ſi l'on doit vous comparer à la belle Hélène, à Roſemonde, ou à la belle Madelone, Baniſe n'était pas digne de vous délier les ſouliers, et le prince Scandor, en vous voyant, aurait fait une infidélité à ſa princeſſe.

Mondor fait des terribles éclats de rire.

BILVESÉE *continue.*

C'eſt apparemment votre bouffon, Mademoiſelle, que ce rieur?

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous trompez.

BILVESÉE.

Oui, ma princeſſe, ſi ce rieur ne m'eût interrompu, mon compliment aurait été plus long. Vous y perdez beaucoup.

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Monſieur.....

BILVESÉE.

J'ai paſſé pour le plus galant de toute l'univerſité.

Mondor rit encore.

BILVESÉE.

Il rit encore, et vous aurez l'époux le plus couru et le plus recherché de Halle.

Mad. ARGAN.

Monſieur, vous vous.....

BILVESÉE.

Qui avait toutes les bonnes fortunes qu'il déſirait.

Mad. ARGAN.

Monſieur.....

BILVESÉE.

Et qu'il vous ſacrifie.

Mondor rit.

BILVESÉE.

Quel maudit rieur, ſacrebleu.

Mad. ARGAN.

Vous vous trompez, Monſieur, je ne ſuis pas Julie.

Digitized by Google

BILVESÉE.

Quoi, vous n'êtes pas Julie ! je vous plains; qui diable êtes-vous donc ?

MONDOR *d'un ton ironique.*

Parlez, Monſieur, avec plus de reſpect à madame Argan, et ſachez, Monſieur, que dans d'honnêtes maiſons le jargon de brelans ne convient point.

BILVESÉE.

En vérité, Madame .... c'eſt que vous êtes ſi belle .... et on peut bien s'y méprendre .... Les filles d'aujourd'hui ne ſe diſtinguent plus des femmes.

MONDOR.

Quel langage ! a-t-on jamais parlé ſur ce ton-là dans la bonne compagnie !

Mad. ARGAN.

Qu'on appelle Julie. *à Bilveſée.* Il faut, Monſieur, que je vous la préſente.

MONDOR *à part.*

Ah ! j'enrage.

BILVESÉE.

Si elle vous reſſemble, ce ſera la ſeconde merveille du monde.

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Oui, je me suis toujours bien conservée, et comme j'étais jeune encore, je n'allais jamais au soleil sans masque. J'ai encore des jours où je pourrais effacer ma fille si je voulais m'en donner la peine, mais c'est un travail affreux que de se moutonner, et il faut tant de soins pour l'ajustement.

SCENE VIII.

Mad. ARGAN, BILVESÉE, MONDOR, JULIE.

Mad. ARGAN.

APPROCHEZ, ma fille, voilà votre prétendu.

BILVESÉE.

Oui, divin rejeton d'une angélique tige, oui j'aurai l'honneur de vous épouser. Ah ! que vous êtes belle ! Le diable m'emporte, je suis déjà tout amoureux, comme si je vous avais connu il y a dix ans. Ha, ha, ... Elle en rougit, quelle pudeur ! Je n'aurais ma foi pas cru en trouver autant.

JULIE.

Monsieur, je n'entends rien à ce langage.

Digitized by Google

BILVESÉE *voulant lui passer la main sous le menton, elle se retire.*

Vous êtes si aimable que je voudrais que nous commencions par la conclusion du mariage.

MONDOR *bas.*

Il m'excède et je ne puis plus me taire.
Haut.
Ecoutez, Monsieur l'Etudiant, tant que vous n'avez parlé qu'à Madame Argan, j'ai su me contraindre, mais si vous le prenez sur le ton sottisier avec Mademoiselle, apprenez que ce sera à moi à qui vous trouverez à parler.

JULIE *à Mondor.*

Pour l'amour de Dieu, contraignez-vous.

BILVESÉE.

Savez-vous bien, Monsieur le bouffon, que j'ai été le plus renommé étudiant de l'université, et que j'en ai bien battu et blessé d'autres, plus forts et plus adroits au fleuret que vous n'êtes.

MONDOR.

Savez-vous bien, Monsieur l'impertinent, qu'on vous mettra dehors si vous continuez ainsi.

BILVESÉE.

Me mettre dehors.... Cela serait plaisant, mon père loge dans la même maison, ah! sacrebleu, Kyrielle de démons, sainte Barbe.

Digitized by Google

MONDOR.

Ce ne feraient pas vos juremens qui m'intimideraient, si...... *Julie dans un grand embarras, court auprès de sa mère.*

BILVESÉE.

Jour de Dieu ! si j'avais ici mes gands à la suédoise, mes pistolets de pandoures, et ma grande épée d'Artémise.

Mad. ARGAN *d'un ton dolent.*

Mon Dieu, quel bruit faites-vous là-bas ?

MONDOR.

En un mot comme en cent, je ne vous crains guères, ni votre personne ni votre épée ; mais je fais les respects et les égards que je dois aux personnes où je me trouve, et apprenez de votre côté à vous contraindre, au moins pendant le temps où vous y êtes.

BILVESÉE.

Ah ! tu as peur. Ah ! le scélérat ! Ah ! l'infame ! *Il lui saute au collet, Mondor se défend, et ils se poussent d'un côté du théâtre à l'autre.*

Mad. ARGAN *toujours dolemment.*

Hola ! hola ! au secours, quelqu'un, quelqu'un. *Julie court avertir son père.*

La soubrette veut les séparer. Ah ! quel bruit, ... hé, hé. Mais paix donc, mais paix donc.

Elle se lève.

Digitized by Google

SCENE IX.

Mad. ARGAN, NÉRINE.

Pendant cette ſcène, Bilveſée et Mondor en jouent une muette, en ſe menaçant, et Julie conjure Mondor du geſte pour qu'il ſe modère.

Mr. ARGAN.

Qu'est-ce que ceci, Meſſieurs? a-t-on jamais vu des honnêtes gens en venir à ces extrémités, comment dans ma maiſon, en préſence de ma femme et de ma fille!

MONDOR *fâché.*	BILVESÉE *d'un ton grivois.*
Monſieur, il m'a ſaiſi... d'une façon indigne.	Monſieur, ce faquin veut m'apprendre à vivre.

Mr. ARGAN.

Mais ne parlez donc pas en même temps. Julie, dites-moi, qu'eſt-ce? d'où vient leur querelle?

JULIE.

Mon père, ce monſieur Bilveſée eſt extrêmement groſſier.

BILVESÉE.

Comment, belle tigreſſe, charmant ſcorpion, vous m'accuſez?

Digitized by Google

MONDOR.

Monſieur, vous me connaiſſez depuis long-temps, et j'oſe croire que vous me jugez incapable de tels procédés.

BILVESÉE.

C'eſt un poltron.

Mr. ARGAN.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

JULIE.

Ah ! mon père, il a pouſſé Mondor à bout.

BILVESÉE.

Taiſez-vous, mon cœur, vous ne ſavez ce que vous dites.

Mad. ARGAN.

Mon Dieu, qu'on les ſépare ! qu'on les ſépare !

Mr. ARGAN.

Allons dans l'autre appartement examiner ceci à notre aiſe.

Mad. Argan conduit Bilveſée, et Mr. Argan Mondor.

Digitized by Google

SCENE X.

JULIE NERINE.

JULIE.

AH ! ciel, qu'est-ceci ? je tremble quand j'y pense : Mondor va se perdre.

NERINE.

Suivez votre père, Mademoiselle, ne le laissez pas seul et secondez Mondor.

JULIE.

Tu as raison, mais que dirai-je.... que ferai-je?... ciel, comment l'assister ?

NERINE.

Demandez-le à votre cœur, il vous donnera les meilleurs conseils.

Julie suit son père.

SCENE XI.

NERINE *seule.*

DANS ce péril extrême, il faut que je sauve ma maîtresse par mon savoir-faire. *Elle pense.* si .... comme cela ...... non ...... cette .... cette .... la Roche, ah ! oui.

SCENE XII.

NERINE, MARTIN.

NERINE.

VOILA Martin, il vient à propos.

MARTIN.

Eh bien ! ma belle enfant, ne parlerons-nous jamais de nos petits intérêts ?

NERINE.

Je le veux bien, mais.....

MARTIN.

Il n'y a point de mais à cela ; tu m'as promis le mariage, me veux-tu encore, en veux-tu un autre ? m'es-tu fidelle ?

NERINE.

Sans doute, je le ſuis, mais je ne me donne qu'à des conditions.

MARTIN.

Ouais, qu'eſt-ce que cela ?

Digitized by Google

NERINE.

C'eſt-à-dire que ſi tu veux m'épouſer, il faut renoncer à ton maître.

MARTIN.

Le ſacrifice ne ſera pas grand, mais pourquoi?

NERINE.

C'eſt que c'eſt un terrible brutal, quelles manières! quels diſcours! il jure comme un vieux dragon! c'eſt ma foi un fou à mener loger aux petites maiſons.

MARTIN.

Nous avons appris toutes ces belles choſes à l'univerſité.

NERINE.

Je ſuis bien en colère contre cette univerſité; les pères ont grand tort d'y envoyer les jeunes gens, s'ils y apprennent de pareilles choſes.

MARTIN.

Diſtingue, ma mie, ce que les profeſſeurs apprennent aux jeunes gens, et ce qu'ils apprennent en mauvaiſe compagnie.

NERINE.

Je n'ai pas beſoin de diſtinguer tout cela; mais je ſais bien que je ne veux pas que ton fat épouſe ma

Digitized by Google

maîtresse; et j'ai besoin de ton secours pour l'empêcher; à ce prix, je suis à toi.

MARTIN.

Soit, mais qu'y peux-je faire?

NERINE.

Dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé chez madame la Roche.

MARTIN.

Tu le comprends bien, ma mie.

NERINE.

Mais dis-moi les circonstances.

MARTIN.

Je t'assure qu'il n'y en avait point de nouvelles; elles étaient fort communes, sinon que Bilvesée a fait un billet de cinquante ducats, payable au porteur, qu'il a donné à la Caroline, et que celle-là a été obligée de rendre à Madame la Roche. *Ils se parlent à l'oreille.*

SCENE

Digitized by Google

SCENE XIII.

NERINE, MARTIN, MERLIN.

MERLIN *fait signe à Nérine qu'il a quelque chose à lui dire, Martin l'aperçoit.*

MARTIN.

Ho! ho! qu'eſt-ceci? *à part.* C'eſt un galant, ou je ſuis bien trompé.

MERLIN *à Nérine.*

Quoi! mon maître s'eſt battu!

MARTIN.

Qu'eſt-ce que tu as à dire à Nérine?

MERLIN.

Et pourquoi ne lui parlerais-je pas?

MARTIN.

Il ne me plaît pas ainſi.

MERLIN.

Je lui parlerai pourtant.

MARTIN.

Nous verrons.

Digitized by Google

NERINE.

Il n'a qu'un mot à me dire.

MARTIN.

Voyez-moi cette petite créature, je crois, ou le diable m'emporte, qu'elle m'a fait un tour prématuré.

MERLIN *voulant parler à Nérine.*

MARTIN.

Si tu ne t'en vas d'abord, tu pourrais bien attraper ici quelques coups de bâton.

MERLIN.

Je sais les rendre.

NERINE.

Etes-vous fous?

MARTIN.

Sors d'ici, coquin.

MERLIN.

Nous verrons lequel des deux sortira le premier.

MARTIN.

Ce maroufle n'a pas étudié. Je m'en vais l'expédier.

Il court à l'autre, et ils se poussent hors des coulisses.

NERINE.

Je crois qu'en ce jour tout le monde a perdu la raison.

Fin du second acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Je les ai ſéparés après quelques peines, et pour plus de précaution, j'ai laiſſé Mondor avec ma femme pour qu'elle en réponde; votre fils eſt allé chez vous, de façon que nous avons prévenu le mal le plus preſſé, et nous gagnons le temps de raccommoder le reſte.

BARDUS.

Mondor a tort aſſurément. Ce fat, qui s'admire quand il parle, aura paru ridicule à Bilveſée, celui-là qui s'élève aux choſes les plus ſublimes, l'aura pris en pitié. Votre petit-maître s'en ſera fâché, et ſa vivacité aura fait quelque extravagance, car vos beaux eſprits ſont ſujets aux écarts.

ARGAN.

A vous parler vrai, Mondor me paraît moins coupable que votre fils; Mondor a de l'imagination, mais il eſt ſage: lorſque l'eſprit a trop de volubilité, il nous fait commettre des folies, mais le feu et la vivacité, lorſqu'ils ſont en compagnie de la raiſon,

Digitized by Google

rendent l'esprit prompt à concevoir, facile à combiner, et pétillant dans ses réponses; et le sens propre que nous attachons aux beaux esprits, est qu'ils pensent plus et mieux que le vulgaire.

BARDUS.

Il n'y a donc de beaux esprits que les algébristes, selon votre définition, et Mondor est un éventé qui, en répétant les belles comparaisons de son Virgile et de son Horace, devient un impertinent lorsqu'il se mesure avec mon fils; si je n'avais eu mon professeur à consulter sur l'équation d'une courbe admirable et nouvelle que je veux mettre dans mon livre, j'aurais accompagné Bilvesée dans sa visite; cependant je n'aurais pas eu le temps, car un ami s'est offert de le mener avec lui en Hollande et de-là en France.

ARGAN.

Vous êtes donc résolu de le faire voyager?

BARDUS.

Sans doute, je veux qu'il connaisse tous les professeurs d'Allemagne et de Hollande; que de-là il aille en France pour voir le beau monde, et qu'il passe ensuite en Angleterre pour devenir profond.

ARGAN.

Si j'avais un conseil à vous donner, vous ne feriez voyager votre fils qu'après l'avoir bien formé dans ce pays-ci; lorsque les pères envoient les

Digitized by Google

enfans trop jeunes dans les pays étrangers, avant que leur jugement soit formé, ils prennent par un mauvais choix tous les vices et les ridicules des autres nations, ils y dépensent leur argent, et ils ne rapportent pour tout fruit de leurs courses que la frivolité de quelque mode nouvelle, et peut-être un toupet frisé en perroquet royal, ou en bec de Corbin; cela vaut alors bien la dépense qu'on a faite pour eux.

BARDUS.

Oh! mon fils n'est pas de cette espèce-là, et je vous dirai bien encore que mon cousin-germain avait un fils qui était tout stupide, qu'il a envoyé en France pour prendre de l'esprit.

ARGAN.

Et en a-t-il pris?

BARDUS.

Non; il n'est pas encore de retour; mais je prétends que mon fils ne fréquente que les ducs et pairs, et les philosophes.

ARGAN.

Sa naissance lui interdit la compagnie des premiers.

BARDUS.

Mais il est si savant!

Digitized by Google

ARGAN.

Je vous le répète encore, l'ami; on eſt à la vérité fort honnête en France, et l'on fait mille politeſſes aux étrangers, mais ne vous imaginez pas que les bonnes maiſons veuillent ſe donner la peine de décraſſer les jeunes gens qui ſortent du collège; il faut être aimable, c'eſt le paſſe-port de la bonne compagnie, et un homme qui n'arrivera pas tout formé en France, court le riſque de n'être reçu nulle part; il y vivra avec quelques filles de théâtre, avec quelque petit-maître, et il reviendra plus gâté qu'il n'y eſt allé.

BARDUS.

Il faut cependant qu'un jeune homme voie le monde.

ARGAN.

Mais à quoi le deſtinez-vous?

BARDUS.

Je ne le mettrai point à la guerre; ce ferait dommage s'il était tué; c'eſt mon fils unique, le ſoutien de ma maiſon.

ARGAN.

Vous voudriez pourtant qu'il ait quelque emploi?

BARDUS.

Je ne puis le mettre dans les finances; ce ferait

Digitized by Google

proftituer la majefté de la philofophie, que de le mettre à une occupation auffi vile.

ARGAN.

Qu'en voulez-vous donc faire?

BARDUS.

Je lui ferai avoir une charge au barreau.

ARGAN.

Le barreau vient d'être purgé de toutes fes iniquités, et les procès font rédigés d'une forte que la chicane meurt de faim.

BARDUS.

Pauvre homme, fes ongles recroiffent auffi-tôt qu'on les lui a rognés; certain juge fit perdre un procès à Ariftotelus Bardus mon grand-père, et je veux que mon fils juge à fon tour, venge ma famille et y faffe rentrer l'argent qu'autrefois la juftice lui a fait perdre.

ARGAN.

Vous en uferez fans doute comme vous le voudrez, mais pourquoi l'envoyer voyager?

BARDUS.

Cela eft réfolu, et comme l'ami qui fe charge de le mener avec lui part demain, il faut que les fiançailles de nos enfans fe faffent dès ce foir.

ARGAN.

Pour moi, je ne m'y oppofe point, pourvu que cette affaire......

Digitized by Google

SCENE II.

BARDUS, ARGAN, NERINE.

NERINE *à Argan d'un ton pressé.*

MONSIEUR .... Monsieur .... Madame vous fait dire....

ARGAN.

Qu'est-ce?

BARDUS.

Se sont-ils battus?

NERINE.

Non, Monsieur.

ARGAN.

Y a-t-il une nouvelle querelle?

NERINE.

Non, Monsieur.

BARDUS.

Par le sang-bleu, dis-nous donc qu'est-ce?

Digitized by Google

NERINE *à Argan.*

Madame vous fait dire que Monſieur Bilveſée, au lieu de ſe rendre chez Monſieur ſon père, s'en eſt allé ſans qu'on ſache où.

ARGAN.

Eh bien!

NERINE.

Il eſt, ma foi, parti, et nous ſoupçonnons qu'il veut ſe battre avec Mondor dès que celui-là ſortira d'ici.

BARDUS.

Il eſt trop ſage, n'eſt-ce que cela? ne crains rien, ma mie.

ARGAN.

Je vous demande pardon; cette affaire peut avoir des ſuites bien plus ſérieuſes que vous ne vous l'imaginez; il faut ici uſer de toute la prudence imaginable et prévenir tout le mal qui eſt à craindre.

à Nérine.

Mondor eſt-il encore auprès de ma femme?

NERINE.

Oui, Monſieur.

ARGAN.

Qu'ils viennent tous les deux.

Nérine appelle ſa maîtreſſe et Mondor.

Digitized by Google

SCENE III.

ARGAN, BARDUS.

ARGAN.

Nous avons plus d'un exemple fâcheux devant les yeux de ce que ces fortes de querelles produifent; je vous prie, ne traitez point tout ceci en bagatelle, et joignez vos foins aux miens pour écarter les malheurs qui nous menacent.

BARDUS.

C'eft ce maudit bel efprit qui caufe tout ce tapage, vous devriez le mettre dehors.

ARGAN.

Ce garçon eft rempli de favoir; il a l'imagination la plus brillante que je connaiffe, de la douceur dans le caractère......

BARDUS.

Belle douceur, que d'infulter mon fils!

Digitized by Google

SCENE IV.

ARGAN, BARDUS, Mad. ARGAN, MONDOR, NERINE.

Mad. ARGAN *à son mari.*

MON poupon, tu m'excèdes aujourd'hui, ce maudit carillon m'a dérangé pour ce soir ma partie de jeu; en vérité, en vérité, hâtons-nous de marier notre pimbèche, ou nous n'aurions jamais de repos dans la maison.

ARGAN.

Ah! voilà Mondor, nous n'avons rien à craindre.

BARDUS *très-fâché.*

Vous voilà donc, Monsieur le querelleur; c'est bien à vous d'insulter mon fils! citez-nous quelques vers qui autorisent de pareilles sottises; vous n'avez que des sornettes dans la tête.

MONDOR.

Je vois bien, Monsieur, que la haine que vous avez contre les belles-lettres aggravent le malheur que j'ai eu de me brouiller avec votre fils.

BARDUS *grondant entre les dents.*

Scélérat, maraut!

Digitized by Google

ARGAN.

Modérez-vous, Monſieur, tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un philoſophe ?

BARDUS.

Quand il m'offenſe, quand il m'outrage dans la perſonne de mon fils, voyez ſon air pincé, voyez ſa mine doucereuſe.

NERINE *à Mad. Argan.*

Ha, ha, ha! notre philoſophe, Madame, s'emporte, voyez ſa grave colère, ha, ha, ha!

Mad. ARGAN.

Te tairas-tu?

BARDUS.

Je veux que, pour le punir, nous faſſions les fiançailles de nos enfans en ſa préſence.

MONDOR.

Juſte Dieu! qu'entends-je?

Mad. ARGAN.

Cela ſera fort bien fait, Monſieur.

MONDOR *ſe jetant aux genoux de Mad. Argan.*

C'en eſt trop; je vous conjure, ne me déſeſpérez pas, Madame, et daignez avoir égard à la ſituation où je me trouve; ne précipitez rien; ſi la conſidé-

Digitized by Google

ration que j'ai pour vous ne m'avait retenue, j'aurais ſu tirer vengeance de mon adverſaire; je vous ai tout ſacrifié.

Mad.e ARGAN.

Cela eſt fort bien, je vous en ſuis fort obligée, mais il faut marier ma fille, et vous ne l'aurez pas, Monſieur, m'entendez-vous bien?

MONDOR *ſe levant.*

Il n'y a donc plus de ſalut pour moi que dans la mort.

BARDUS.

Meurs vîte, c'eſt tout ce que tu peux faire de mieux.

Mad. ARGAN *à Nérine.*

Qu'on appelle ma fille!

Nérine ſort.

SCENE V.

Les précédens, JULIE et NERINE.

Mad. ARGAN.

Il faut conclure, car mon mari ne finirait jamais.

à Julie.

Approche, tu ſais que je t'ai deſtiné Bilveſée, et je veux que tu l'épouſes.

Digitized by Google

JULIE.

Madame, vous connaissez mon obéissance, et vous savez combien je suis soumise à vos ordres; je connais mon devoir et je ne m'en écarterai jamais; mais si mes prières peuvent vous toucher; si la tendresse maternelle a encore quelque empire sur votre cœur, daignez ne point conclure un hymen qui ferait le malheur de ma vie; je vous le confesse sans déguisement, je ne pourrai jamais me résoudre à aimer l'époux que vous me destinez, un homme dont le premier abord m'a inspiré une aversion que le temps n'effacera jamais, et que toute ma vertu, en la combattant, ne pourra.....

BARDUS.

En voilà bien d'une autre!

à Argan.

L'ami, vous avez très-mal élevé votre fille; écoutez comme elle raisonne; je crois, ma foi, qu'elle n'a pas attendu sur votre consentement pour faire son choix, et qu'une attraction secrète attira son cœur en ligne directe... Vous m'entendez bien ... ce muguet-là vous taille toute cette besogne.

JULIE.

Donnez, Monsieur, à mes sentimens telle interprétation qu'il vous plaira, mais après l'accueil de Monsieur votre fils, il n'est pas étonnant que je m'en plaigne.

Digitized by Google

NÉRINE.

Mademoiselle a raison ; on n'a jamais vu un plus grand brutal que ce Monsieur l'étudiant, il veut d'abord en venir au fait.

BARDUS.

Ma mie, les chambrières ne raisonnent pas tant chez moi.

à Argan.

Est-il bien permis que vous souffriez des discours aussi incongrus, et que vous vous exposiez au clabaudage de toutes ces ignorantes.

NÉRINE.

Je n'ai pas étudié la philosophie comme vous, Monsieur, mais j'ai autant de bon sens qu'un autre, et quand je vois des impertinences, je m'élève hautement contre elles.

ARGAN.

C'est une bonne fille, elle est vive.

BARDUS.

Mademoiselle Julie, vous mettrez cette carogne dehors, s'il vous plaît, le jour de vos nôces.

NERINE.

Vous oubliez, Monsieur, que vous êtes philosophe, et vous vous fâchez aussi sérieusement qu'une ignorante comme moi pourrait le faire.

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Finissez donc, finissez, tout cela m'ennuie et me redouble la migraine à un point.....

JULIE.

Pour l'amour de tout ce qui vous est cher, ma mère, ne me rendez pas malheureuse pour toute ma vie, par un moment d'impatience.

ARGAN.

Ne craignez rien, ma fille; mais soyez aussi raisonnable de votre côté.

Mad. ARGAN.

Où est donc le futur, il se fait bien attendre?

SCENE VI.

Les précédens, et MERLIN *qui apporte une lettre à Mondor.*

MERLIN *à Mondor.*

MONSIEUR, voici une lettre qui presse.

BARDUS.

Ho! ho! qu'est ceci?

ARGAN *à Bardus.*

Je crains que ce soit un cartel.

à

Digitized by Google

Souffrez que nous voyons cette lettre, et pour raiſon. *Il lui prend la lettre.*

MONDOR.

Prenez et liſez, Monſieur, je n'ai point de ſecrets pour vous.

ARGAN *en ouvrant la lettre.*

Vous comprenez les raiſons qui m'obligent d'en agir ainſi.

Il lit.

„ Votre mérite, Monſieur, a percé juſqu'à la cour, „ le prince connaît et vos talens et votre indigence; „ il vous deſtine une place à ſa cour, qui réparera „ tous les torts que juſqu'ici la fortune a eus envers „ vous; hâtez-vous de l'en remercier, et de „ témoigner que votre reconnaiſſance n'eſt pas la „ moindre de vos vertus. „

HERMOTINE.

ARGAN *lui rendant la lettre.*

Pardonnez à mes ſoupçons, ils ne tombaient pas ſur vous, Monſieur; du moins ai-je la ſatisfaction de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle, et d'y participer comme votre véritable ami.

BARDUS.

Ne voilà-t-il pas de nos lâches adulateurs.

à Argan.

Vous allez vous jeter à ſes genoux, parce qu'il va paraître à la cour; moi je l'en mépriſe davantage.

Digitized by Google

JULIE *à Nérine.*

Veuille le ciel que cet heureux changement puiſſe fléchir ma mère !

ARGAN *à Bardus.*

Les complimens que je lui fais ſont ſincères, et vous êtes témoin que j'ai rendu juſtice à ſes mérites ; il y a une différence entre eſtimer la vertu que la faveur couronne, et à faire des baſſeſſes envers les moindres domeſtiques des grands ; il ſera mon ami à la cour, comme il l'a été auparavant, et quoique je ne ſois que d'une bonne famille bourgeoiſe, j'ai le cœur trop haut pour ramper devant des valets ; c'eſt le plus grand affront qu'on puiſſe faire aux grands que de croire s'inſinuer chez eux en outrant la flatterie envers ceux qui les approchent.

MONDOR.

Je ſuis indigne de l'honneur que le prince me fait ; peut-être me trouverez-vous à préſent dans une ſituation à oſer prétendre.....

Mad. ARGAN.

Il va donc entrer à la cour ?

BARDUS.

Cette cour n'a pas le ſens commun ! on n'y connaît pas le mérite ; j'aurais pu y placer mon fils, mais je m'en garderai bien.

Digitized by Google

SCENE VII.

Les précédens, et MARTIN *qui arrive tout essoufflé.*

MARTIN.

Ah ! Monsieur, le grand malheur, tout est perdu, tout est perdu !

BARDUS.

En voilà bien d'une autre ; eh bien que viens-tu nous dire, faut-il crier ainsi ?

MARTIN.

Monsieur, votre fils.... j'en meurs de douleur quand j'y pense....

BARDUS.

Eh bien !

MARTIN.

Monsieur, votre fils, ah ! ce bon maître, hélas, ce cher maître ! ....

BARDUS.

N'acheveras-tu jamais ?

MARTIN.

Permettez un moment à ma douleur.... Ouf ! je n'en puis plus. *Il pleure.*

Digitized by Google

BARDUS.

Conclus, ou par la mort....

MARTIN.

La police incivilement l'a arrêté, Monſieur.

BARDUS.

Qu'eſt-ce à dire?

MARTIN.

Oui, Monſieur, il eſt en priſon.

ARGAN.

Qui? Bilveſée eſt en priſon.

MARTIN.

Hélas! oui, Monſieur.

BARDUS.

Mais parle donc, qu'a-t-il fait? quand? comment? pourquoi eſt-il arrêté?

MARTIN.

Vous en voulez avoir une deſcription, donnez-vous donc patience, et écoutez; *il touſſe, crache et ſe mouche.*

Le ſoleil avait à peine fini ſa courſe et s'était couché dans le ſein de Phébus, que Bilveſée me dit.... Viens çà, compagnon de ma gloire et de

Digitized by Google

mes études, il eſt temps de nous venger par un coup d'éclat du procédé inhumain de madame la Roche.....

Mad. ARGAN.

Qui eſt cette madame la Roche ? je ne la connais pas.

MARTIN.

Donnez-vous patience, Madame, vous le ſaurez d'abord. *avec emphaſe.*

Nous partons de céans en petit compagnie, n'ayant pour toute arme qu'une fronde avec nous ; enfin nous arrivons au cul-de-ſac de la ſorcière ; Bilveſée, élevant ſa voix, lui demande noblement, me rendrez-vous, Madame, le billet au porteur ?

BARDUS.

Quel billet au porteur ?

MARTIN.

Un billet de cinquante ducats que mon maître lui avait fait.

BARDUS.

Quand ?

MARTIN.

Pendant les deux jours que nous logeames chez elle.

ARGAN.

Quoi ! ce fils ſi ſage !

Digitized by Google

BARDUS *à Martin.*

Il a été deux jours ici! continue.

MARTIN.

Il lui dit, me rendrez-vous, Madame, ce finiftre contrat? elle le refufe, et la guerre fe déclare. Les filles auffi-tôt, en nymphes fugitives, quittent ces champs que Mars va défoler; Marie la fucrée, et Life l'éflanquée, et Manon l'enjouée, et Caroline enfin cherchent afile ailleurs. De cailloux amaffés dans la rue nous armons nos magnanimes bras, et les lançant avec force contre les fenêtres, dans un quart d'heure il n'y en eut plus; puis nous caffons les miroirs; puis nous brifons les chaifes, enfin les porcelaines, et un fi beau magot de Saxe; ah! que c'était dommage, Monfieur, il était auffi beau que du Japon.

BARDUS.

Finiras-tu?

MARTIN.

Enfin notre tapage alarme le quartier; un grand feigneur officieux vient pour négocier la paix, mais nous, qui ne refpirions que guerre, nous ne voulumes point de médiateur, et nous le tranfportames des efcaliers en bas.

BARDUS.

Il tomba!

Digitized by Google

MARTIN.

Tout de son long, la tête la première.

avec emphase.

Le bruit redouble alors; les auxiliaires arrivent.

BARDUS.

Quels auxiliaires!

MARTIN.

Les laquais, Monsieur.

avec emphase.

On s'échauffe, on se mêle, l'un frappe d'estoc, l'autre de taille. Dans ce danger extrême, le généreux Bilvesée se distingue; comme un furieux il fond sur ses adversaires; pour moi je suivais son panache rouge qui flottait sur sa tête; il me conduisait au chemin de la gloire, il se fait jour par-tout; les ennemis plient, ils cèdent; mais, ô douleur! ô honte! ô fatalité affreuse! prêts à saisir la victoire que nous avions si bien méritée, la grossière police arrive avec tout son cortège impertinent; on entoure mon maître, on le saisit, on le garotte, et dans ce moment affreux, nous voyant de vainqueurs vaincus, je pense à la retraite, cent bons coups de bâton fondent sur mes épaules; si-tôt par la fenêtre, pour abréger le chemin, je cherche une retraite et fuis par le jardin, puis par une rue détournée, poursuivant le convoi, j'ai vu dans la prison conduire votre fils.

BARDUS.

O ciel! est-il possible?

Digitized by Google

Mad. ARGAN.

Il n'y a que cette madame la Roche qui m'intrigue.

BARDUS.

Faire cet affront à la philosophie !

ARGAN.

Votre fils, Monsieur, a fait trop de sottises en un jour.

BARDUS.

Je vais aller confondre et la justice et l'Etat, et délivrer mon fils.

ARGAN.

Vous en userez comme il vous plaira, mais il faut qu'il renonce à Julie.

Bardus sort.

SCENE dernière.

Les mêmes.

Mad. ARGAN.

C'EST affreux ; tout le monde s'appelle Madame à présent, et cette créature...

JULIE.

O ciel ! je respire.

Approchant de son père et se jetant à ses genoux.

Souffrez, mon père, que je vous rende grâces de la vie que vous m'accordez pour la seconde

fois, en me délivrant d'un homme qui aurait répandu de l'amertume fur toute ma vie.

MONDOR *fe jette auffi à fes genoux.*

Daignez, Monfieur, rendre la faveur complette, et joignez deux cœurs que les mêmes fentimens uniffent déjà; fi je fuis fenfible aux attraits de ma nouvelle fortune, c'eft pour en être moins indigne de pofféder Julie.

JULIE.

Nous attendons tout de votre générofité, mon père!

MONDOR.

Je vous appartiens déjà par l'eftime et le refpect que j'ai pour vous.

ARGAN.

Levez-vous, mes enfans.

Il les embraffe.

Oui, Monfieur, je vous accorde ma fille, votre mérite ne m'a jamais laiffé dans le fufpens; fi j'ai balancé à me déclarer plutôt, ce font les arrangemens que ma femme avait pris avec Monfieur Bardus qui m'en ont empêchés.

Mad. ARGAN.

Oui, les arrangemens que ma femme prend font bien pris, mon poupon.

Digitized by Google

MONDOR.

Joignez votre consentement, Madame, à celui de Monsieur, et notre joie sera parfaite.

Mad. ARGAN.

Si votre pension est bonne, et si le prince vous donne beaucoup de biens.

ARGAN.

Désabusez-vous enfin des richesses. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut que l'amour soit couronné par les mains de l'estime, et sachez que la raison et la vertu forcent souvent la fortune à les suivre.

Mad. ARGAN.

Eh bien, mon petit mari, j'y consens; c'est toujours un bonheur quand on peut se défaire d'une fille.

MONDOR *à Julie.*

Mademoiselle, vous faites mon bonheur; puissé-je faire le vôtre!

JULIE.

Je possède votre cœur, il ne me reste rien à désirer.

NERINE.

Oh! ça, mon pauvre Martin, que vas-tu faire?

Digitized by Google

MARTIN.

Ma foi, je quitte mon maître.

NERINE.

Mais il faut vivre.

MARTIN.

Oh ! ne t'embarraſſe pas, je m'en vais me faire Mercure chez quelque miniſtre ; c'eſt le moyen de parvenir aux meilleurs emplois dans les Finances, et quand ma charge m'aura engraiſſé, je t'épouſerai.

ARGAN.

Allons, et célébrons enſemble la fin de cette heureuſe journée.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google